142

V449

Edouard PATIGNY
98, Rue du Béguinage
BRUXELLES

LES
DRAGÉES D'HERCULE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 15 janvier 1904.

DES MÊMES AUTEURS :

Heureuse ! comédie en trois actes.
M'amour, comédie en trois actes.
Nelly Rozier, comédie en trois actes.
La famille Bolero, pièce en trois actes.
Le Paradis, pièce en trois actes. (En collaboration avec M. A. Barré).

PIÈCES DE M. PAUL BILHAUD :

Les Espérances, comédie en un acte.
La Première Querelle, comédie en un acte, en vers.
Bigame ! pièce en trois actes.
Qui ? comédie en un acte,
Madame Rose, op.-comique en un acte.
Toto, opérette en trois actes.
Première ivresse ! comédie en un acte.
Nos bons Chasseurs, opérette en trois actes.
J'attends Ernest, vaudeville en un acte.
Ma Bru ! comédie en trois actes.
La Soirée du Seize, comédie en un acte.
Le Papillon, un acte, en vers.
Gustave, un acte.
La Douche, comédie en un acte.

Gens qui rient (choses a dire), un volume de vers.
Ça !... et le reste (choses a dire), un volume de vers.
Nous deux, un volume en prose.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Petits vers pour les petits (choses enfantines a dire), un volume.

PIÈCES DE M. MAURICE HENNEQUIN :

L'Oiseau bleu, comédie en un acte.
Monsieur Irma, — —
Le Sous-Préfet de Nanterre, —
La Guerre joyeuse, opéra-comique en trois actes.
Trop de Vertu ! pièce en trois actes.
Le Marquis de Kersalec, comédie en un acte.
Les Poches des autres, — —
Les Vacances du mariage, comédie en trois actes
Les Oiseaux de passage, comédie en un acte.
Un Mariage au téléphone, — —
Un Prix Montyon, comédie en trois actes.
La Petite Poucette, opérette en cinq actes.
Le Système Ribadier, comédie en trois actes.
La Femme du commissaire, vaudeville en trois actes.
Les Joies du foyer, comédie en trois actes.
Le 3me Hussards, opéra-comique en trois actes.
Les Ricochets de l'amour, comédie en trois actes.
Inviolable ! — —
Sa Majesté l'Amour, opérette en trois actes.
Le Terre-Neuve, comédie en trois actes.
Les Fêtards, opérette en trois actes.
Place aux Femmes ! comédie en quatre actes.
La Poule Blanche, opérette en quatre actes.
Coralie et Cie, pièce en trois actes.
Le Remplaçant, comédie en trois actes.
Le Coup de Fouet, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Voyage autour du Code, pièce en quatre actes.

PAUL BILHAUD & MAURICE HENNEQUIN

LES DRAGÉES D'HERCULE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

Tous droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904 by P.-V. Stock in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PERSONNAGES

FRONTIGNAN	MM. RAYMOND.
LAVIRETTE	COOPER.
BRACKSON	CH. LAMY.
LARTIGOUL	HURTEAUX.
MAXIME LEVERDIER	GRANDJEAN.
FRANÇOIS	BELLUCCI.
AUGUSTE	GARNIER.
UN VIEUX MONSIEUR	GRAVIER fils.
LE CHASSEUR	GUEUDIN.
LE COMMISSAIRE	DURAFOUR.
PROSPER	CROZAN.
WILLIAM	MARCHAL.
ODETTE	Mmes AIMÉE SAMUEL.
ANGÈLE	LUCY JOUSSET.
MADAME BICOT	BERTHE LEGRAND.
SIDONIE	FABER.
ROSINE	BERLAND.
COLOMBE	DALY.
UNE JEUNE DAME	CORCIADE

VOYAGEURS ET VOYAGEUSES.

LIBRARY
FEB 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

De nos jours.

Le premier acte à Paris, chez Frontignan.
Les deux derniers à Royat, au Splendide-Hôtel.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser au Régisseur général du théâtre du PALAIS-ROYAL.

PQ 2197 B4D7 1904

LES

DRAGÉES D'HERCULE

ACTE PREMIER

Le cabinet du docteur Frontignan.

Au fond à gauche, pan coupé, porte donnant sur l'antichambre. A gauche, premier plan, porte donnant dans la chambre d'Angèle. Au fond, à droite, pan coupé, porte donnant dans le grand salon. A droite, premier plan, porte donnant dans le petit salon. Au fond, grande bibliothèque ; à gauche, fenêtre devant laquelle est le bureau du docteur. A droite, cheminée. Canapé à droite. Devant le bureau, une chaise. Un fauteuil à droite du bureau et un fauteuil à gauche. Chaise derrière le canapé. Sonnette électrique sur le bureau. Chaises, tableaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRONTIGNAN, UNE JEUNE DAME.

Au lever du rideau la dame est assise près de la table et Frontignan est en train d'écrire, le dos tourné à la fenêtre.

LA DAME.

Alors, docteur, ce ne sera rien?

FRONTIGNAN, tout en écrivant.

Non, madame, rassurez-vous; une simple inflammation des cordes vocales, et voilà tout. Vous prendrez toutes les quatre heures une cueillerée de cette potion... Inutile de vous dire de ne pas trop parler, de ne pas chanter, de ne pas crier surtout.

LA DAME, vivement.

Ne pas crier? Oh! docteur, c'est impossible, je ne peux pas m'empêcher de crier.

FRONTIGNAN, étonné.

Comment, vous ne pouvez pas?

LA DAME, vivement, très gênée.

Oh! c'est malgré moi, docteur, c'est nerveux.

FRONTIGNAN.

Nerveux! Mais encore à quel propos?

LA DAME, de plus en plus gênée.

A quel?... Mais... quand...

FRONTIGNAN.

Quand?

LA DAME, se levant et descendant en scène.

Oh! docteur, je n'oserais jamais! même devant ma mère!

FRONTIGNAN, se levant.

Devant madame votre mère, je n'insiste pas, mais un docteur, c'est un confesseur.

LA DAME, les yeux baissés.

Eh bien, docteur, c'est... enfin, c'est quand mon mari est très gentil.

FRONTIGNAN.

Non?

LA DAME, confuse.

C'est nerveux, je crie malgré moi.

FRONTIGNAN, riant.

Oh! que c'est drôle!

LA DAME, naïvement.

Oh! non, docteur, ce n'est pas drôle. Toutes les nuits, je réveille toute la maison.

FRONTIGNAN.

Toutes les nuits? (A part.) Mazette!

LA DAME.

Aussi, c'est le huitième appartement que nous faisons... tous les trois mois on nous donne régulièrement congé.

FRONTIGNAN.

Pour tapage nocturne?

LA DAME, les yeux baissés.

Oui.

FRONTIGNAN.

Ah! je m'explique maintenant l'état de vos cordes vocales.

LA DAME.

Ah! docteur, que faire pour ne plus crier?

FRONTIGNAN.

Il me serait plus facile de vous dire ce qu'il ne faut pas faire...

LA DAME.

Ah! non! J'aime mieux continuer de déménager.

FRONTIGNAN, continuant.

Mais je ne vous le dis pas.

LA DAME.

J'adore mon mari; mon mari m'adore.

FRONTIGNAN.

Et vous avez raison : le vrai, le seul, le parfait bonheur, c'est l'amour conjugal.

LA DAME, affirmative.

Oh ! ça !... Vous êtes marié, docteur ?

FRONTIGNAN.

Depuis cinq ans.

LA DAME.

Et vous aimez madame Frontignan ?

FRONTIGNAN.

Chaque jour davantage.

LA DAME.

Et l'on dit qu'il n'y a pas de bons mariages à Paris.

FRONTIGNAN.

Calomnies de romanciers et d'auteurs dramatiques ! Criez, allez, madame, réveillez vos voisins, réveillez la maison, réveillez même tout le quartier, vous en serez quitte pour une laryngite perpétuelle, et un abonnement chez un déménageur ! (Il remonte derrière son bureau et prenant une feuille de papier.) Voici votre ordonnance.

LA DAME, qui est remontée également.

Merci, docteur, je reviendrai vous voir dans huit jours.

FRONTIGNAN.

C'est ça... Ah ! non ! Dans trois semaines seulement... Je pars ce soir même avec madame Frontignan pour Luxeuil.

LA DAME.

Dans trois semaines, alors... Qu'est-ce je vous dois, docteur ?

FRONTIGNAN.

Oh ! ce que vous voudrez,madame.

LA DAME, mettant une pièce d'argent sur le bureau.

Voici cinq francs.

FRONTIGNAN.

Ce que vous voudrez... à partir de vingt francs.

LA DAME.

Oh ! pardon... voici vingt francs.

Elle reprend les cent sous et met un louis sur le bureau.

FRONTIGNAN.

Je vous remercie.

LA DAME, saluant.

Docteur !

FRONTIGNAN.

Madame !

La dame sort par le pan coupé gauche.

SCÈNE II

FRONTIGNAN, ROSINE, puis ANGÈLE, puis AUGUSTE.

FRONTIGNAN, descendant à droite du bureau et allant sonner.

Ah ! oui, il n'y a qu'un vrai, un seul, un parfait bonheur, c'est l'amour conjugal. (A Rosine qui paraît par la gauche, premier plan.) Rosine, madame est chez elle ?

ROSINE.

Oui, monsieur, madame fait les malles.

FRONTIGNAN.

C'est bien, priez-la de venir.

ROSINE.

Bien, monsieur.

Elle sort par la gauche, premier plan.

FRONTIGNAN.

Elle va entrer par cette porte, ma chère petite femme, (Il indique la porte de gauche, premier plan.) et rien qu'à l'idée de la voir apparaître, le cœur me bat comme si je venais de faire du soixante à l'heure... à pied !

ANGÈLE, entrant par la gauche, premier plan.

Qu'est-ce que tu veux, mon chéri ?

FRONTIGNAN, très amoureux, se précipitant au devant d'Angèle.

Tes lèvres !

ANGÈLE, riant.

Comment, c'est pour ça ?

FRONTIGNAN, il s'assied sur la chaise devant la table, et prend Angèle sur ses genoux.

Oui, mon amour ! Il y a vingt minutes que je ne les ai pressées contre les miennes. C'est vingt et une de trop !

ANGÈLE, gentille.

Voyons, Lucien, tu ne seras donc jamais raisonnable ?

Elle se lève et passe à droite.

FRONTIGNAN.

Le mot raisonnable n'existe pas plus en amour que le mot impossible n'existe en français.

ANGÈLE.

Mais, mon chéri, il y a des clients qui attendent dans le salon.

FRONTIGNAN, entraînant Angèle sur le canapé.

Tant mieux! Plus un client attend chez un médecin, plus il a confiance en lui, car il se dit : « Au moins, en voilà un qui examine consciencieusement ses malades! »

ANGÈLE, riant.

C'est peut-être vrai ce que tu dis là!

FRONTIGNAN.

C'est si vrai qu'il y a des docteurs qui font une réussite entre deux consultations, pour inspirer confiance à leur clientèle! Moi qui ai horreur des cartes, je fais venir ma femme et je lui dis : « Tes lèvres, S. V. P. »

ANGÈLE, tendant les lèvres.

Prends!

FRONTIGNAN, après l'avoir embrassée.

Tu as les meilleures lèvres de Paris.

ANGÈLE, le pinçant.

Hein? Comment le sais-tu?... Tu as donc comparé?

FRONTIGNAN.

Pas besoin de comparer. C'est le bon Dieu qui me l'a dit. (Avec amour, la prenant dans ses bras.) Ah! Angèle! mon Angèle à moi!

ANGÈLE.

Lucien! mon Lucien à moi!

FRONTIGNAN.

Ah! que c'est donc bon d'être heureux!

ANGÈLE.

Il ne nous manque qu'une chose pour l'être complètement.

FRONTIGNAN.

Laquelle?

ANGÈLE.

Tu sais bien! (Avec une petite voix.) Papa! Maman!

FRONTIGNAN.

Un petit Frontignan!

ANGÈLE.

Oui! Ah! mon chéri, avoir un enfant! et de toi!

FRONTIGNAN.

Comment, et de moi? Tu as donc pensé que tu pouvais en avoir un d'un autre?

ANGÈLE.

Ne plaisante pas, va, j'ai hâte d'être à Luxeuil.

FRONTIGNAN.

Nous partons ce soir, encore un peu de patience.

ANGÈLE.

C'est une idée à moi, Luxeuil... On cite des cures merveilleuses. Tiens, l'autre jour encore, chez les Martin-Duval, on parlait d'une dame qui était restée quinze ans sans avoir d'enfant, eh! bien, elle est allée faire une cure à Luxeuil... et elle en a eu six.

FRONTIGNAN.

A la fois?

ANGÈLE.

Mais non! Tu plaisantes toujours. Au fond, je vois bien que tu ne crois pas à la vertu de ces eaux-là.

FRONTIGNAN, se levant.

Moi? je crois à tout ce que tu crois; seulement, je suis profondément humilié.

ANGÈLE, se levant.

Pourquoi ?

FRONTIGNAN.

En pensant qu'à l'époque où nous vivons, pour faire un Frontignan, il faut commencer par prendre de l'eau !

ANGÈLE, riant.

Puisque tu deviens bête, je me sauve !

FRONTIGNAN.

Pas avant de m'avoir redonné tes lèvres.

ANGÈLE, riant, allant vers la table et sonnant.

Non, tu les userais !

FRONTIGNAN.

Comment, tu sonnes ?

ANGÈLE.

Il faut d'abord que j'achève les malles, et puis... (A Auguste qui paraît à gauche, pan coupé.) Faites entrer le premier client !

AUGUSTE.

Bien, madame.

Auguste sort par la droite, deuxième plan.

FRONTIGNAN.

Ah ! c'est malin !

ANGÈLE, avec une gravité comique.

Et puis, monsieur, il faut gagner des sous pour doter le petit Frontignan.

FRONTIGNAN.

Angèle, écoute !

ANGÈLE.

Non, tout à l'heure ! (Sortant par la gauche, premier plan.) Je t'adore !

FRONTIGNAN.

Mon Angèle, mon Angèle à moi !

SCÈNE III

FRONTIGNAN, AUGUSTE, MAXIME.

AUGUSTE, faisant entrer Maxime par la droite, deuxième plan.

Si monsieur veut se donner la peine d'entrer...

MAXIME.

Merci.

Auguste sort par la gauche, pan coupé.

FRONTIGNAN, se retournant.

Tiens, c'est toi !

MAXIME.

J'ai cru que la dame qui était avant moi ne s'en irait jamais... Ah ! je ne sais pas si tous les médecins sont aussi consciencieux que toi...

FRONTIGNAN.

Oh ! moi, lorsque je suis avec un client, je ne compte pas mon temps.

MAXIME.

Possible, mais celui qui vient après le compte pour toi.

FRONTIGNAN, indiquant le canapé.

Assieds-toi là, mon cher Maxime, et dis-moi comment va cette neurasthénie, aujourd'hui ?

MAXIME, s'asseyant sur le canapé.

Toujours la même chose : agité, nerveux, je n'ai pas dormi.

FRONTIGNAN.

Pas dormi? Et tu as pris le cachet que je t'ai prescrit?

MAXIME.

Hier soir, en me couchant.

FRONTIGNAN.

Et tu n'as pas dormi? C'est extraordinaire! Il y avait de quoi tuer un cheval!

MAXIME, effrayé.

De quoi tuer un cheval?

FRONTIGNAN.

Oui, c'est un nouveau médicament que j'essaye sur toi.

MAXIME.

Ah! par exemple! C'est sur vos malades que vous essayez les médicaments?

FRONTIGNAN.

Sur qui veux-tu que nous les essayions?

MAXIME.

Mais sur vous-mêmes!

FRONTIGNAN.

Ah! non, mon vieux, c'est trop dangereux!

MAXIME, à part.

Délicieux!

FRONTIGNAN, allant s'asseoir à droite de la table.

C'est égal, tu as beau être neurasthénique, il faut que tu aies un rude tempérament pour avoir résisté... Par curiosité, je vais doubler la dose.

MAXIME, très calme, se levant.

Si ce n'est pas assez, triple-la.

FRONTIGNAN.

Sois tranquille!

MAXIME.

Et si tu as d'autres médicaments dangereux à essayer, tu sais, ne te gêne pas, je suis là.

FRONTIGNAN, tout en écrivant une ordonnance.

Merci! Si tu y restes, tu pourras toujours te dire que ta fin aura été utile à la science!

MAXIME.

Et ça ne me coûtera jamais que vingt francs.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AUGUSTE, puis ROSINE.

AUGUSTE, entrant par la gauche, pan coupé.

Monsieur...

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE.

Monsieur le docteur Letruchaud téléphone à monsieur qu'on n'attend plus que lui.

FRONTIGNAN, se levant.

Ah! oui!.. je sais. Répondez que j'arrive à l'instant. (Auguste sort, à Maxime.) Tu m'excuses... Je ne fais qu'aller et venir, c'est à deux pas d'ici.

Il sonne.

MAXIME.

Va, va!

FRONTIGNAN, sonnant.

Pour que tu ne restes pas seul, ma femme va te tenir compagnie.

MAXIME.

Je ne voudrais pas déranger madame Frontignan.

FRONTIGNAN.

Laisse donc, elle sera enchantée. (A Rosine qui paraît de gauche, premier plan.) Rosine, priez madame de venir.

ROSINE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

FRONTIGNAN.

Tu m'excuses... hein?

MAXIME.

Comment donc!.. Il s'agit d'une opération?

FRONTIGNAN.

Non. C'est un médecin qui essaye un nouveau médicament sur une vieille marquise et qui a convié quelques-uns de ses confrères à venir constater les désordres qu'il a causés. A tout à l'heure.

Il sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE V

MAXIME, puis ANGÈLE.

MAXIME, seul.

Seul avec sa femme! Enfin! il ne faut pas rater cette occasion-là!

ANGÈLE, entrant de gauche, premier plan, et croyant s'adresser à son mari.

Tu veux mes lèvres, mon chéri?

MAXIME, avec élan.

Si je les veux!

ANGÈLE, s'arrêtant, saisie.

Hein? monsieur Maxime Leverdier!

MAXIME.

Lui-même!

ANGÈLE.

Je vous demande pardon, cher monsieur, je croyais que mon mari...

MAXIME, vivement.

De grâce, n'achevez pas! Laissez-moi l'illusion, ne fût-ce qu'une minute, que c'est à moi que vous offriez vos lèvres!

ANGÈLE, riant.

Hein? Ah! mais non! Où est-il, mon mari!

MAXIME.

Il vient de partir... il est allé achever une vieille marquise... et puisque nous sommes seuls, laissez-moi vous dire cette phrase qui depuis longtemps me brûle les lèvres : « Je vous aime! »

Il tombe à ses genoux.

ANGÈLE, ne sachant si elle doit rire ou se fâcher.

Ah! par exemple! Voulez-vous bien vous relever! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

Elle passe derrière la table.

MAXIME, à genoux.

Une plaisanterie? Quand par amour pour vous, je ne crains pas chaque jour de risquer ma vie!

Il se lève.

ANGÈLE, stupéfaite.

Et en quoi faisant?

Elle descend à droite.

MAXIME.

En me faisant soigner par votre mari pour une maladie imaginaire.

ANGÈLE.

Quoi! Cette neurasthénie tenace?

MAXIME.

Un truc pour venir ici tous les jours.

ANGÈLE, indignée.

Ah! par exemple!

MAXIME.

Et si je n'ai pas succombé vingt fois après les nombreux poisons qu'il essaye sur moi... c'est que je ne les prends pas.

ANGÈLE.

Une telle comédie? Oh! oh!

MAXIME.

Je vous aime : voilà mon excuse.

ANGÈLE.

Mais je ne vous aime pas, moi.

MAXIME.

Aujourd'hui, mais demain?

ANGÈLE.

Ni demain, ni jamais ; j'adore mon mari.

MAXIME.

Ce n'est pas une raison suffisante.

ANGÈLE.

Vraiment? Eh bien, je vais vous en donner une

autre qui vous suffira, je l'espère: je vous trouve laid.

MAXIME, très calme.

Et puis?

ANGÈLE.

Bête.

MAXIME.

Et puis?

ANGÈLE.

Prétentieux, ridicule, et vous me déplaisez souverainement.

MAXIME.

Je n'en crois pas un mot!

ANGÈLE.

Ah! c'est trop fort!

MAXIME.

Toute femme mariée à qui l'on fait la cour subit trois phases, ainsi que la lune. Primo: elle se fâche, elle dit des choses qu'elle ne pense pas... nous y sommes; secundo: elle finit par être touchée de tant d'amour.

ANGÈLE.

Et tertio?

MAXIME.

Elle succombe à la première occasion, en regrettant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Voilà!

ANGÈLE, ironique.

Voilà!

MAXIME.

Aussi, vous feriez mieux de dire oui tout de suite pour vous éviter des regrets.

ANGÈLE.

Ecoutez, je pourrais me fâcher...

MAXIME.

Oh! vous pouvez... vous êtes dans la première phase!

ANGÈLE, passant à gauche.

Mais j'aime mieux en rire.

MAXIME.

Soit!... J'attendrai la troisième... (Angèle remonte.) Eh! bien, où allez-vous?

ANGÈLE.

Vous pensez bien que je ne vais pas attendre la troisième phase avec vous. Je vais achever mes malles.

MAXIME.

Vous partez donc?

ANGÈLE.

Ce soir même, pour Luxeuil, avec mon mari.

MAXIME.

Pour Luxeuil?

ANGÈLE, à part.

Ah! oui, il vaut mieux en rire!

Angèle rentre à gauche, premier plan, en riant.

SCÈNE VI

MAXIME, puis AUGUSTE.

MAXIME, seul.

Pour Luxeuil? Ils partent pour Luxeuil? Eh bien, moi aussi, j'irai à Luxeuil. Et ce sera son mari lui-

même qui m'y enverra... seulement pourquoi va-t-on là-bas? (Frappé d'une idée.) Oh! (Il va sonner.) Le domestique d'un médecin... il doit savoir...

AUGUSTE, entrant par la gauche, pan coupé.

Monsieur désire?

MAXIME.

Ecoutez-moi, mon ami, vous êtes depuis longtemps au service du docteur Frontignan?

AUGUSTE.

Depuis que monsieur exerce.

MAXIME.

Oh! Alors vous avez dû souvent entendre parler médecine?

AUGUSTE.

J'ai lu tous les bouquins de monsieur.

MAXIME, tirant une pièce d'argent de sa poche.

Parfait! Eh bien, mon ami, voici cent sous, dites-moi...

AUGUSTE.

Pardon, c'est dix francs, la moitié de ce que prend monsieur.

MAXIME, étonné.

Ah! Tenez, voici dix francs.

Il lui donne dix francs.

AUGUSTE.

Merci. Ce n'est pas pour me vanter, mais ce que j'ai déjà sorti d'affaire des malades que mon maître soignait en dépit du bon sens!

MAXIME, ahuri.

Hein?

AUGUSTE, lui prenant la main pour lui tâter le pouls.

Voyons... tirez la langue.

MAXIME.

Ah ! mais non ! ce n'est pas pour une consultation.

AUGUSTE.

Pourquoi, alors ?

MAXIME.

Un renseignement : vous connaissez les eaux de Luxeuil ?

AUGUSTE.

Luxeuil ? « Eaux minérales, chlorurées, sodiques, légèrement bitumeuses »...

MAXIME.

Et quelles maladies soigne-t-on avec ces eaux-là ?

AUGUSTE.

J'ai obtenu des résultats merveilleux dans les gastralgies, rhumatismes musculaires, dépressions nerveuses, stérilité...

MAXIME.

Assez ! assez ! C'est plus qu'il ne m'en faut !

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSINE, BRACKSON.

BRACKSON, entrant vivement par la gauche pan coupé, en bousculant Rosine. Accent et type américain.

Moi, je vous dis que je veux entrer !

ROSINE.

Mais, monsieur, il faut attendre dans le salon.

BRACKSON, d'un ton très calme, très froid.

Je n'ai pas l'habitude d'attendre. Je suis Américain.

MAXIME, à part, regardant Brackson.

Qu'est-ce que c'est que ce yankee ?

BRACKSON, à part, regardant Maxime qui est à droite et allant à lui.

Monsieur le docteur, sans doute ?... (Haut.) Pardon, c'est à M. le docteur Frontignan ?..

MAXIME.

Du tout, monsieur, je suis un ami et un client.

BRACKSON.

Oh ! Excusez-moi !

Il gagne la gauche. Rosine sort par la gauche, pan coupé.

AUGUSTE, qui est remonté à l'entrée de Brackson.

Le docteur Frontignan est sorti, monsieur.

BRACKSON.

Sorti ?

MAXIME, allant à lui.

Mais en son absence, vous pouvez consulter son domestique.

BRACKSON.

Nô !

MAXIME.

Vous avez tort, ça vous coûtera dix francs de moins.

BRACKSON, sèchement.

Je vous dis : nô !

MAXIME, saluant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... (A part.) Je vais retenir un sleeping pour Luxeuil, et je reviens.

Il sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE VIII

BRACKSON, AUGUSTE.

BRACKSON, à part.

Son domestique peut me renseigner. (Haut, tirant un billet de son portefeuille.) Come along!

AUGUSTE.

Quoi?

BRACKSON.

Comprenez pas?... venez ici! Voici cent dollars, c'est-à-dire cinq cents francs.

AUGUSTE.

Cinq cents? Mais je n'ai pas de monnaie...

BRACKSON.

Gardez! Jonathan Brackson de Philadelphie a plus de dollars dans son poche qu'il y a de cheveux sur votre tête et celles de toute votre famille!

AUGUSTE.

Milliardaire?

BRACKSON.

Et demi.

AUGUSTE, enthousiasmé, à part.

Je vais soigner un milliardaire!.. (Haut.) Si monsieur veut se donner la peine de s'asseoir...

Il indique le canapé.

BRACKSON.

Inutile, je n'ai pas le temps.

AUGUSTE.

D'où monsieur souffre-t-il?

BRACKSON.

Dans mon honneur.

AUGUSTE.

Hein?

BRACKSON, tirant son carnet.

Et maintenant, parlez.

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

BRACKSON.

Monsieur docteur Frontignan, marié?

AUGUSTE.

Depuis cinq ans.

BRACKSON, tout en écrivant.

Wel! (A Auguste.) Madame Frontignan, jeune?

AUGUSTE.

Vingt-quatre ans environ.

BRACKSON, écrivant.

Wery vell. (A Auguste.) Jolie?

AUGUSTE.

Un Watteau retouché par Carolus Duran.

BRACKSON.

All right! (Tout en écrivant.) J'adore les Watteau par Carolus... (Refermant son carnet.) C'est tout ce que je voulais savoir. Je reviendrai quand monsieur docteur Frontignan sera là.

AUGUSTE.

Mais le docteur ne peut tarder...

BRACKSON.

Jonathan Brackson de Philadelphie n'attend jamais! Business is business!

AUGUSTE.

Faudra-t-il dire à monsieur ?...

BRACKSON.

Nô. Pas un mot.

Il se dirige vers la droite deuxième plan et ouvre la porte.

AUGUSTE.

Monsieur, ce n'est pas par là.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LARTIGOUL.

LARTIGOUL, entrant par la droite, deuxième plan.

Enfin, c'est à moi !

BRACKSON, s'apercevant de son erreur, à Lartigoul.

Oh ! Excusez-moi, je suis trompé de porte.

LARTIGOUL.

Ce n'est pas au docteur Frontignan que j'ai l'honneur de parler ?

BRACKSON.

Nô, monsieur. (Se présentant.) Jonathan Brackson, de Philadelphie.

AUGUSTE, à Lartigoul.

Milliardaire !

LARTIGOUL, saluant.

Monsieur !

BRACKSON.

Monsieur !

Il sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE X

LARTIGOUL, AUGUSTE, puis FRONTIGNAN.

AUGUSTE.

Si monsieur veut bien rentrer dans le salon, je le préviendrai dès que le docteur pourra le recevoir.

LARTIGOUL, qui est descendu.

Encore attendre? Mais voilà déjà deux heures que je suis là! Enfin! (Remontant.) Vous lui annoncerez le commandant Marius Lartigoul.

Il va pour rentrer à droite, deuxième plan.

AUGUSTE.

Marius Lartigoul? Mon commandant est de Marseille?

LARTIGOUL, furieux, allant à Auguste.

De Marseille! Parce que je m'appelle Marius Lartigoul?

AUGUSTE.

Mais...

LARTIGOUL.

Je suis de Roubaix, Nord, entends-tu, animal?

AUGUSTE.

Que mon commandant m'excuse.

LARTIGOUL.

C'est assommant de ne pouvoir dire son nom sans qu'on s'écrie : « Vous êtes de Marseille! »

FRONTIGNAN, entrant par la gauche premier plan, et s'adressant à la cantonade.

Achève ta malle, mon amour, achève ta malle.

AUGUSTE, à Lartigoul.

Voici le docteur.

LARTIGOUL.

Enfin !

Il va poser son chapeau sur la cheminée.

FRONTIGNAN, à Auguste.

Tiens, M. Leverdier n'est plus là ?

AUGUSTE.

M. Leverdier est parti. (Montrant Lartigoul.) Monsieur est un client.

FRONTIGNAN.

Excusez-moi, monsieur, mais j'ai été appelé auprès d'une vieille marquise.

Auguste sort par le fond.

SCÈNE XI

FRONTIGNAN, LARTIGOUL.

LARTIGOUL, qui regarde attentivement Frontignan.

C'est épatant!.. Vous lui ressemblez.., Il n'y a pas à dire, vous lui ressemblez.

FRONTIGNAN, étonné.

A la vieille marquise ?

LARTIGOUL.

Mais non, à votre oncle, feu le colonel Frontignan.

FRONTIGNAN, allant s'asseoir à gauche de la table.

Vous avez connu mon oncle ?

LARTIGOUL.

A Saint-Cyr, où il était mon ancien... puis au Tonkin où nous nous sommes retrouvés.

FRONTIGNAN.

Non?

LARTIGOUL, se présentant.

Le commandant en retraite Marius Lartigoul, de l'infanterie coloniale.

FRONTIGNAN.

Marius Lartigoul... de Marseille, naturellement.

LARTIGOUL, navré.

Ça y est! Voilà cinquante ans qu'elle me poursuit cette blague-là.

FRONTIGNAN.

Quelle blague?

LARTIGOUL.

Etre né à Roubaix — Nord — et s'entendre dire depuis un demi-siècle qu'on est de Marseille, parce qu'on s'appelle Marius Lartigoul!

FRONTIGNAN.

Ah! bah! Croyez bien, commandant...

LARTIGOUL, s'asseyant à droite de la table.

Enfin, ça ne fera jamais que la cent cinquante millième!.. Mais revenons à votre oncle : « Lartigoul, m'a-t-il dit un jour, si jamais ta vieille carcasse se détraque quand tu seras à Paris, va consulter mon neveu, le docteur Frontignan! »

FRONTIGNAN.

Brave oncle! Alors, mon commandant, votre vieille carcasse... Pardon, je voulais dire...

LARTIGOUL.

Si! si! Vous avez bien dit : Ma vieille carcasse!

FRONTIGNAN.

Enfin, qu'est-ce qui ne va pas? L'estomac?

LARTIGOUL.

L'estomac? Quand je mange des huîtres j'avale la coquille!

FRONTIGNAN.

La goutte, alors? Des rhumatismes?

LARTIGOUL.

Non, non, ce n'est pas tout ça!

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est, alors?

LARTIGOUL.

Je ne suis plus le lascar d'autrefois.

FRONTIGNAN.

Le lascar?

LARTIGOUL.

Jadis, à Brest, Cherbourg, Toulon, Alger, Saïgon et autres garnisons, tout ce qu'il y avait de potable en fait de femmes y passait, tout!

FRONTIGNAN.

Tout?

LARTIGOUL.

Tout! J'avais des camarades qui se collaient leurs trois vertes par jour. Moi ce n'était pas trois vertes qu'il me fallait, mais une blonde, une brune et une rousse!

FRONTIGNAN.

Trois femmes par jour!

LARTIGOUL.

En semaine, parce que le dimanche...

FRONTIGNAN.

Vous vous reposiez?

LARTIGOUL.

Non, je doublais la ration.

FRONTIGNAN.

Fichtre !

LARTIGOUL.

Et les jours de fête aussi, bien entendu ! Mais hélas, depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai... Le premier assaut va encore... le second... euh ! euh !.. quant au troisième... la garde meurt et ne s'y rend pas !

FRONTIGNAN.

La garde n'est pas éternelle !

LARTIGOUL, se levant.

Voyons, docteur, dites-moi la vérité, suis-je foutu ?

FRONTIGNAN, se levant.

Mais non, mais non ! seulement dame ! Que voulez-vous ? La garde a besoin de repos. Depuis combien d'années donne-t-elle ?

LARTIGOUL.

Depuis quarante ans !

FRONTIGNAN, vivement.

Quarante ans ! Tous mes compliments ! Eh bien, mon commandant, vous êtes arrivé à l'âge, vous l'avez même dépassé, où la garde demande certains ménagements.

LARTIGOUL.

A cinquante-huit ans ? Des ménagements ! Pauvre France !

FRONTIGNAN.

Qui veut voyager loin ménage...

LARTIGOUL.

Oui, oui, je sais. Mais je me connais, à Paris, je ne pourrai pas, il y a trop de tentations.

FRONTIGNAN.

Partez en voyage... Tenez, nous sommes en juillet, allez faire une cure.

LARTIGOUL.

Une cure?

FRONTIGNAN.

A Royat, par exemple, eaux ferrugineuses, reconstituantes... Tenez, il y a la Source César, c'est tout indiqué pour un militaire! Cela ne peut que vous faire du bien.

LARTIGOUL.

Vous croyez?

FRONTIGNAN.

J'en suis sûr.

LARTIGOUL, allant prendre son chapeau sur la cheminée.

Eh bien soit... j'irai à Royat... et j'emmènerai une petite femme pour fêter le 14 juillet...

FRONTIGNAN.

Ah! non!

LARTIGOUL.

Faut pas emmener?

FRONTIGNAN.

Voyons, mon commandant... Ménagez la garde.

LARTIGOUL, revenant à Frontignan.

Oui, oui .. je comprends... à cause de la prise de la Bastille... double ration!

FRONTIGNAN.

Justement! Si cela vous ennuie d'aller seul à Royat, emmenez un parent... Vous avez bien un neveu... un cousin?

LARTIGOUL.

Ni neveu, ni cousin, personne !... Quand je dis personne.., j'ai bien une fille, paraît-il...

FRONTIGNAN.

Vous n'en êtes pas sûr ?

LARTIGOUL.

Non!... c'était à Lyon... il y a 24 ans... J'avais fait la connaissance d'une femme incomparable qui chantait dans un beuglant... Elle s'appelait Zozo. . Je la vois encore... Cristi !... La belle fille... et un tempérament!... Elle chantait faux, mais elle aimait juste !... Après trois mois d'une ivresse entrecoupée de nombreuses gifles données de part et d'autre, je partis pour le Tonkin. Je bataillais là-bas depuis huit mois quand je reçus la dépêche suivante : « Reviens vite, tu es père d'une fille! » Revenir ? Elle en avait de joyeuses! Est-ce qu'on revient comme ça quand on est soldat ? Je lui répondis : « Reviendrai dès que je pourrai... » Et du Tonkin j'allai à Madagascar, au Sénégal, etc... Vingt-quatre ans s'écoulèrent.

FRONTIGNAN.

Vous aviez oublié Zozo!

LARTIGOUL.

Je vous dirais le contraire que vous ne le croiriez pas!... Bref, à mon retour, il y a un an, je sommeillais dans le rapide de Marseille à Paris... Tout à coup, le train s'arrête : « Lyon ! dix minutes d'arrêt ! »

FRONTIGNAN.

Buffet !

LARTIGOUL.

Lyon?.. à ce nom, ma mémoire se réveille, je revois le beuglant... je pousse un cri : Et ma fille? »

Je saute de wagon, je bondis hors de la gare... Le beuglant avait fait place à une maison de cinq étages.

FRONTIGNAN.

Il avait grandi.

LARTIGOUL.

Oui... Impossible de savoir ce qu'était devenue Zozo!... Dois-je m'en affliger ? Dois-je m'en réjouir ?

FRONTIGNAN, avec philosophie.

Chi lo sa !

SCÈNE XII

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, paraissant par la gauche, pan coupé.

Je demande pardon à monsieur...

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est ?

AUGUSTE.

C'est le docteur Lavirette...

FRONTIGNAN.

Lavirette ? faites-le entrer dans le salon, je le reçois dans un instant.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

FRONTIGNAN, le rappelant.

Ah ! Auguste !... Encore du monde dans le salon ?

AUGUSTE.

Deux personnes qui viennent d'arriver à l'instant.

FRONTIGNAN.

C'est bien... Allez !

Auguste sort par la gauche, pan coupé.

LARTIGOUL.

Et moi, je me sauve... Je vous rase avec toutes mes histoires.

FRONTIGNAN, protestant.

Oh ! Commandant !

LARTIGOUL.

Nous disions donc Royat?

FRONTIGNAN.

Oui.

LARTIGOUL.

Je partirai demain. Et qu'est-ce que je vous dois, docteur ?

FRONTIGNAN.

Un frère d'armes de mon oncle Frontignan? Une poignée de main.

Il lui tend la main.

LARTIGOUL, confus.

Ah ! docteur, vraiment...

FRONTIGNAN.

Venez me voir dès votre retour. Je vous présenterai à madame Frontignan.

LARTIGOUL.

Avec joie !

FRONTIGNAN.

Et surtout ménagez la garde !

LARTIGOUL.

Hélas !

FRONTIGNAN, allant ouvrir la porte gauche, pan coupé.

Par ici...

LARTIGOUL, sur le seuil de la porte.

Voulez-vous que je vous dise? Je regrette de n'avoir pas été Mathusalem.

FRONTIGNAN.

Pourquoi ?

LARTIGOUL.

Il a vécu 969 ans, cet animal-là, il n'a dû dételer qu'à neuf cents ans passés !...

Il sort.

SCÈNE XIII

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, MADAME BICOT, ODETTE.

FRONTIGNAN, allant ouvrir la porte de droite, deuxième plan.

Un bon type que ce commandant ! (Appelant à la porte de droite.) Le docteur Lavirette !

LAVIRETTE, entrant.

Bonjour!

FRONTIGNAN.

Bonjour, toi.

Ils se serrent la main.

MADAME BICOT, paraissant, suivie d'Odette.

Mais pardon, c'est à nous, nous sommes arrivées avant monsieur...

Frontignan, Lavirette, madame Bicot, Odette.

FRONTIGNAN.

Pardon, mesdames; mais monsieur est un de mes

confrères, et les médecins, vous le savez, ont un tour de faveur.

MADAME BICOT.

C'est égal...

LAVIRETTE.

Excusez-moi, mesdames, mais ce que j'ai à dire au docteur Frontignan est de la plus haute importance médicale.

MADAME BICOT.

Oh ! alors!... (A Odette.) Viens, fifille !..

ODETTE, qui est descendue en scène en passant devant la cheminée.

Oui, maman !

Elle remonte en passant de l'autre côté du canapé.

LAVIRETTE, saluant les dames qui rentrent dans le salon.

Mesdames !...

Madame Bicot rentre à droite, deuxième plan suivie d'Odette.

SCÈNE XIV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE.

LAVIRETTE.

Délicieuse cette petite.

FRONTIGNAN.

Oh ! tu sais, moi, tout ce qui n'est pas ma femme...

LAVIRETTE.

Oui, oui.

FRONTIGNAN.

Tu viens me chercher pour une consultation?

LAVIRETTE.

Non, mon lapin, je viens t'inviter à un gueuleton

FRONTIGNAN.

Un gueuleton ?

LAVIRETTE.

Que j'offre ce soir aux camarades qui font comme nous partie du dîner des médecins, autrement dit le dîner d'Esculape.

FRONTIGNAN.

Diable ! Tu ne peux pas remettre ton dîner ?

LAVIRETTE.

Impossible, je pars ce soir à onze heures pour Royat.

Frontignan, Lavirette.

FRONTIGNAN.

Et moi, mon vieux, je pars ce soir à six heures pour Luxeuil avec ma femme.

LAVIRETTE.

Tu pars à six heures ? Mais alors la fête est ratée !

FRONTIGNAN.

Vous dînerez sans moi, voilà tout !

LAVIRETTE.

Sans toi ? Mais, petit enfant, tu étais le roi de la fête, tu devais la présider comme le mari le plus fidèle que la terre ait porté, porte et portera.

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

LAVIRETTE.

Un pari que j'ai perdu.

FRONTIGNAN.

Un pari ?

Lavirette va s'asseoir sur le canapé et Frontignan prend la chaise qui est devant la table.

LAVIRETTE.

Oui! J'avais parié que toi, le mari fidèle, unique, exemplaire, je te forcerais bien à tromper ta femme ; les camarades avaient parié que non ; alors, au dernier dîner d'Esculape, au dessert, j'ai fait fondre dans la coupe de champagne qu'on t'a offert, une dragée d'Hercule...

FRONTIGNAN, sans comprendre.

Une dragée d'Hercule?

LAVIRETTE.

Une nouvelle découverte de ton serviteur ! (Se levant et avec emphase.) Une dragée d'Hercule, et deux minutes après le sang bouillonne!... C'est le printemps qui coule dans les veines, c'est l'amour !

FRONTIGNAN, à part, saisi, se rappelant.

Ah! mon Dieu!

LAVIRETTE.

A peine avais-tu vidé la coupe que tes yeux devinrent brillants, tes pommettes sanguines, et tu nous quittas sous le fallacieux prétexte d'aller voir un malade...

FRONTIGNAN, poussant un cri, se levant et remettant la chaise devant la table.

C'était donc ça! c'était donc ça!

LAVIRETTE.

Oui! Je pensais : ça y est! Il va suivre la première jolie femme qu'il rencontrera dans la rue... Hélas! tu sautas dans un fiacre et tu te fis conduire chez toi!

FRONTIGNAN, lui sautant à la gorge.

Ah! misérable! Ah! canaille!

LAVIRETTE.

Eh! bien, qu'est-ce que tu as, puisque c'est avec ta femme?..

FRONTIGNAN, le faisant passer de l'autre côté.

Mais, non!

LAVIRETTE.

Comment, non ?

FRONTIGNAN.

Et tu as gagné ton pari!

LAVIRETTE.

Pas possible?

FRONTIGNAN.

Hélas! J'étais à peine rentré qu'on me téléphona du Grand Hôtel qu'une Américaine venait de se trouver mal. Impossible de refuser! Je ressaute en voiture... Mon sang bouillonnait de plus en plus... J'arrive chez elle... Elle était étendue sur une chaise longue... et dans un déshabillé!

LAVIRETTE.

Alors?..

FRONTIGNAN.

Alors... Je ne sais pas, je ne sais plus, je perds la tête... et cinq minutes après l'Américaine s'écriait: « Enfin! Voilà donc un docteur qui sait me soigner! »

LAVIRETTE, riant.

Ah! parfait! Ah! très bien!..

FRONTIGNAN.

Ah! tu trouves ça parfait, toi?

LAVIRETTE.

Dame! D'abord j'ai gagné mon pari.

FRONTIGNAN.

Et ça ne te fait rien que j'aie trompé ma femme?

LAVIRETTE.

Oh! une fois!

FRONTIGNAN.

Mais je m'étais juré de ne jamais la tromper... Et c'est grâce à ton infâme drogue...

LAVIRETTE.

Infâme? Tu es ingrat!

FRONTIGNAN, le menaçant.

Ah! je ne sais ce qui me retient...

LAVIRETTE.

Voyons, calme-toi! Ta femme n'en a rien su, n'est-ce pas?

FRONTIGNAN.

Heureusement, car j'aurais eu beau lui raconter...

LAVIRETTE.

Et tu n'as pas revu la dame en question?

FRONTIGNAN.

Tu penses!

SCÈNE XV

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE, entrant vivement par la gauche, pan coupé.

Monsieur... c'est encore l'Américain qui est venu tout à l'heure.

Lavirette, Rosine, Frontignan.

FRONTIGNAN.

L'Américain?

ROSINE.

Pendant que monsieur était sorti...

FRONTIGNAN, inquiet.

L'Américain? Il est venu un Américain ?..

ROSINE.

Oui, monsieur... Je lui ai dit que monsieur était avec un de ses confrères... Mais il refuse d'attendre.

FRONTIGNAN.

Vous a-t-il dit son nom ?

ROSINE.

Oui, monsieur, il s'appelle Jonathan Brackson.

FRONTIGNAN, poussant un cri et allant à Lavirette.

Brackson! C'est lui! c'est le mari!

LAVIRETTE.

Sapristi!

FRONTIGNAN, défaillant et tombant assis à droite de la table, à côté de Lavirette.

Il sait tout! il sait tout!

ROSINE, vivement.

Monsieur est souffrant?

LAVIRETTE, vivement.

Mais non... c'est la joie... Il attendait M. Brackson avec la plus vive impatience. (Bas à Frontignan.) Mais, tiens-toi donc devant ta bonne, animal!

FRONTIGNAN, se levant.

Oui, tu as raison!

ROSINE.

Alors, il faut faire entrer ?

FRONTIGNAN.

Non!

LAVIRETTE, vivement.

Mais si !.. Il vient sans doute pour régler tes honoraires.

FRONTIGNAN, rassuré

C'est vrai ! (A Rosine.) Faites entrer, Rosine.

ROSINE.

Bien, monsieur.

Elle sort par la gauche, pan coupé.

LAVIRETTE, indiquant la droite, premier plan.

Et moi, j'attends là, dans le petit salon, j'ai hâte de savoir...

FRONTIGNAN, atterré.

Oui, oui...

LAVIRETTE.

Mais prends donc une figure souriante!

FRONTIGNAN.

Oui, oui...

Lavirette entre à droite, premier plan.

SCÈNE XVI

FRONTIGNAN, BRACKSON.

FRONTIGNAN, seul et gagnant la gauche.

Je n'oserai jamais réclamer deux louis à cet homme-là!.. D'un autre côté, si je ne lui demandais rien, il pourrait se méfier...

BRACKSON, entrant par la gauche, pan coupé.

Monsieur docteur Frontignan ?

FRONTIGNAN.

C'est moi, monsieur.

BRACKSON, descendant au milieu.

All right ! Moi, monsieur, je m'appelle Jonathan Brackson de Philadelphie, dit l'homme des trusts.

FRONTIGNAN.

L'homme des trusts ?

BRACKSON.

Yes, depuis dix ans j'ai tout accaparé, tout jusqu'aux bouts de cigares !

FRONTIGNAN.

Les bouts de cigares aussi ?

BRACKSON.

Yes !.. C'est mon dernier trust, le trust des bouts de cigares : tous les mégots de l'univers sont expédiés à New-York, où ils sont mâchés par des nègres et renvoyés en France sous le nom de « Scaferlati supérieur. »

FRONTIGNAN.

Vraiment? (A part.) Mais il ne sait rien, cet homme-là !..

BRACKSON.

Et maintenant que vous me connaissez, j'arrive au but.

FRONTIGNAN, lui indiquant le fauteuil qui est à droite de la table.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

BRACKSON.

Inutile ! Le 28 juin, à 9 heures 45 minutes du soir, on vous appelait au Grand Hôtel, pour soigner mistress Brackson, ma femme...

FRONTIGNAN.

En effet ! Et vous venez régler sans doute ?

BRACKSON.

Yes ! Je viens régler ce petit affaire-là.

Il gagne un peu la droite.

FRONTIGNAN, allant à lui.

C'est... un franc !

BRACKSON.

Un franc ?

FRONTIGNAN.

D'habitude, je prends quarante francs par visite, mais j'ai la plus grande sympathie pour les Etats-Unis.

BRACKSON.

Un franc ? Alors, en France, il faut encore payer pour être cocu ?

FRONTIGNAN.

Cocu ?

BRACKSON.

Yes ! Vous m'avez fait cocu !

FRONTIGNAN.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

BRACKSON.

Vraiment ? La femme de chambre de mistress Brackson que je paye pour surveiller son maîtresse, vous a vu par le trou de la serrure !

FRONTIGNAN, poussant un cri.

Elle m'a vu ?

BRACKSON.

Ah ! vous avouez ? All right ! Et il vous faut encore vingt sous... Enfin si c'est la coutume en France...

Il tend un franc à Frontignan.

FRONTIGNAN, vivement.

Je ne vous les réclame plus !

BRACKSON.

Well !

Il remet l'argent dans sa poche.

FRONTIGNAN.

Mais je vous jure que je ne suis pas coupable, j'avais pris une dragée...

BRACKSON.

Une dragée? Ah! Swett? Un petit bonbon en sucre pour les baptêmes.

FRONTIGNAN.

Non, une dragée d'Hercule.

BRACKSON.

Et vous croyez que je vais me contenter de cette excuse? Nô! nô! Cocu je suis, cocu je reste. Et voici ce que je fais chaque fois que ça m'arrive.

FRONTIGNAN.

Hein? Ce n'est donc pas la première fois?

BRACKSON.

Nô! je suis le milliardaire le plus cocu des Etats-Unis.

FRONTIGNAN.

Ah bah!

BRACKSON.

Yes! Il y en a qui peuvent piger avec moi pour les collections des tableaux, les petits bibelots, mais pour la chose en question, personne! personne! (Avec fierté.) Je suis l'homme de tous les trusts!

FRONTIGNAN.

Ah! par exemple!

BRACKSON.

Voici donc ce que j'exige : vous m'avez fait cocu, je vous fais cocu!

FRONTIGNAN.

Hein?

BRACKSON.

Vous me présentez à Mistress Frontignan, je lui fais le cour...

FRONTIGNAN.

Et vous croyez que ma femme?..

BRACKSON.

Si elle refuse, je vous brûle la cervelle!

FRONTIGNAN.

Vous dites?

BRACKSON.

Cocu ou la mort!

FRONTIGNAN.

Mais, monsieur...

BRACKSON, criant.

Cocu ou la mort!

FRONTIGNAN.

Mais sapristi, ne criez donc pas si fort!

BRACKSON, souriant et plus bas.

La mort ou cocu!

FRONTIGNAN.

Mais monsieur, au point où vous en êtes, une fois de plus ou de moins...

BRACKSON.

Oh! ce n'est pas une raison parce que je suis recordman des cocus, pour ne pas venger mon honneur, et la peine du talion a force de loi en Amérique!

FRONTIGNAN.

Mais nous sommes en France!

BRACKSON.

Yes! Mais le petit affaire s'est passé avec ma femme, c'est-à-dire en territoire américain!

FRONTIGNAN.

Très bien, monsieur; je suis prêt à me battre avec vous. Nous choisirons un prétexte...

BRACKSON.

Etre cocu et risquer encore son peau? Nô! Pas américain du tout! du tout!

FRONTIGNAN.

Ecoutez...

BRACKSON.

Inutile. Le steamer pour New-York part dans six jours; et si dans cinq jours je ne vous ai pas fait ce que vous m'avez fait, je vous brûle la cervelle!

FRONTIGNAN.

Mais ça n'a pas de nom!

BRACKSON, l'interrompant.

Excusez-moi... (Regardant l'heure.) Five o'clock! J'ai un rendez-vous d'affaires à cinq heures et quart. Je reviendrai à six heures pour que vous me présentiez à mistress Frontignan. Good by!

FRONTIGNAN, voulant le retenir.

Monsieur Brackson!

BRACKSON.

Good by!

Il sort par la gauche, pan coupé.

FRONTIGNAN, seul.

Ah! si tu crois que je vais te présenter à mon

Angèle à six heures!.. Voyons, je dis à tout le monde que nous partons pour Luxeuil, et une fois à la gare de l'Est, je prends des billets pour Constantinople!

BRACKSON, rentrant par la gauche pan coupé et du seuil de la porte.

Pardon!.. Et n'essayez pas de m'échapper par le fuite!..

FRONTIGNAN, jouant l'indignation.

Oh! une telle pensée!

BRACKSON.

Deux détectives à moi vous guettent en bas et ne vous quitteront pas les semelles.

FRONTIGNAN, effrayé.

Hein?

BRACKSON.

Cocu ou la mort! Good by!

Il sort.

SCÈNE XVII

FRONTIGNAN, LAVIRETTE.

FRONTIGNAN.

Mais c'est un sauvage! Mais c'est un cow-boy!.. Un trappeur du Texas! Et tout ça parce que cet animal-là m'a fait prendre une dragée... (Ouvrant la porte de droite, à Lavirette.) Viens vite!..

LAVIRETTE.

Me voici.

FRONTIGNAN.

Ah! mon ami, si tu savais...

LAVIRETTE.

J'étais derrière la porte, j'ai tout entendu!

FRONTIGNAN.

Eh! bien, tu vois le résultat de ton pari ridicule?

LAVIRETTE.

Eh! est-ce que je pouvais me douter? Mais rassure-toi, il ne te tuera pas.

FRONTIGNAN, indigné.

Cocu, alors?

LAVIRETTE.

Cocu sans l'être.

FRONTIGNAN.

Sans l'être? Mais on l'est ou on ne l'est pas!

LAVIRETTE.

Ecoute-moi bien, nous allons rouler ce fils des prairies... La vieille Europe va bluffer l'Amérique.

FRONTIGNAN.

Mais comment?

LAVIRETTE.

Voyons, il faut d'abord que ta femme parte seule pour Luxeuil.

FRONTIGNAN.

Seule? Mais elle ne voudra jamais!

LAVIRETTE.

C'est curieux comme tu te désespères tout de suite! Pourquoi allez-vous là-bas?

FRONTIGNAN.

C'est une idée à elle... Voilà cinq ans que nous sommes mariés... et pas la moindre espérance!

LAVIRETTE.

Ah! parfait! très bien! elle partira seule, mon vieux.

Voix d'Angèle à la cantonade.

FRONTIGNAN.

Attention! c'est elle!

LAVIRETTE.

Dis comme moi, et je réponds de tout.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, ANGÈLE.

ANGÈLE, entrant de gauche, premier plan.

Les malles sont finies. (Apercevant Lavirette.) Oh! pardon, je croyais que tu étais seul!.. (A Lavirette.) Vous m'excusez, mon cher docteur?

LAVIRETTE, allant à Angèle.

Comment donc, mais je suis ravi, chère madame!.. Puisque cela me permet de vous présenter mes hommages et de vous souhaiter bon voyage... et bon succès...

Angèle, Lavirette, Frontignan.

ANGÈLE.

Ah! mon mari vous a dit?..

LAVIRETTE.

Oui, oui.

FRONTIGNAN, vivement.

Oui, oui..

LAVIRETTE.

Je me suis beaucoup occupé des eaux de Luxeuil à

ce point de vue-là. (A Frontignan.) N'est-ce pas, Frontignan?

FRONTIGNAN.

Oui, oui...

ANGÈLE, avec intérêt.

Vraiment? et votre avis?

LAVIRETTE.

C'est infaillible, chère madame!

ANGÈLE, triomphante à Frontignan.

Ah! tu vois, monsieur le sceptique.

LAVIRETTE.

Et si toutes les femmes qui n'ont pas d'enfant allaient à Luxeuil, la question de la dépopulation serait tranchée en neuf mois!

ANGÈLE.

Ah! docteur! Si vous saviez quelle joie vous me causez!

LAVIRETTE, à Frontignan, d'un air détaché.

Et toi, où vas-tu, pendant que ta femme sera là-bas?

FRONTIGNAN.

Où je vais?

ANGÈLE.

Mais nous ne nous quittons pas, nous partons ensemble.

LAVIRETTE.

Ensemble? Oh! alors je ne réponds plus de rien!

ANGÈLE.

Comment?

FRONTIGNAN, à part.

Compris!

LARIVETTE.

Pour que la cure soit efficace, il faut absolument que pendant les vingt et un jours, vous ne... enfin... abstinence totale...

ANGÈLE.

Oh! nous serons sages pendant vingt et un jours, voilà tout.

LAVIRETTE.

Non, non, séparation complète, quiétude absolue du corps et des sens... Du reste, la statistique est là : sur mille cas que j'ai constatés, toutes les femmes qui sont venues avec leurs maris n'ont obtenu aucun résultat, tandis que celles qui sont venues seules, toutes, vous m'entendez, toutes sans exception...

ANGÈLE.

Alors, pour avoir un enfant?...

FRONTIGNAN.

Il faut se séparer de son mari pendant vingt et un jours!

LAVIRETTE, à Angèle.

Et pendant que vous serez là-bas, je l'emmène à Royat...

ANGÈLE, allant à Frontignan et se jetant dans ses bras.

Quitter mon Lucien? Mon Lucien à moi?... Ah! non, jamais! Plutôt renoncer.

Lavirette, Angèle, Frontignan.

FRONTIGNAN, avec émotion.

Angèle, mon Angèle à moi...

LAVIRETTE.

Mais que diable! Vingt et un jours sont vite passés!

ANGÈLE.

Vite, sans lui!

FRONTIGNAN.

Vite, sans elle?

LAVIRETTE.

Ce n'est pas à la séparation qu'il faut penser, mais à plus tard... Quand la maison sera remplie de bébés roses et joufflus, de rires argentins et de babils joyeux...

ANGÈLE, avec émotion, avec une petite voix.

Maman!

FRONTIGNAN, même jeu.

Papa!

LAVIRETTE.

Ah! préservez-vous, comme a dit le poète...

Déclamant.

De voir jamais, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La rose sans parfum, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

ANGÈLE, songeuse.

Oui!

FRONTIGNAN, à Angèle.

Eh bien?

ANGÈLE, à Lavirette et avec émotion.

Au moins, vous aurez bien soin de lui à Royat?

LAVIRETTE.

Je veillerai sur lui comme sur un frère.

FRONTIGNAN, à part.

Ça y est!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE, entrant de gauche, premier plan.

Madame, puis-je fermer les malles?

ANGÈLE, tristement.

Non. Rosine, il faut les défaire et les refaire... Mettez toutes les affaires de monsieur dans l'une... et les miennes dans l'autre... Allez... je vous rejoins.

ROSINE.

Bien, madame.

Elle sort.

ANGÈLE.

C'est égal, c'est la première fois que nous nous quittons.

FRONTIGNAN.

Puisque c'est pour avoir un enfant!

ANGÈLE.

Ah! les enfants!... Quels chagrins ils nous causent déjà... quand ils n'existent qu'en rêve!

Elle sort par la gauche, premier plan.

SCÈNE XX

FRONTIGNAN, LAVIRETTE.

LAVIRETTE.

Enlevé, c'est pesé!... (Prenant son chapeau) Il s'agit maintenant de te trouver une femme pour cinq jours.

FRONTIGNAN.

Une femme pour cinq jours? quelle femme?

LAVIRETTE.

Une femme d'un commerce facile et agréable... Tu l'emmènes ostensiblement à Royat... les détectives te suivent, télégraphient à l'homme des trusts que M. et madame Frontignan sont dans cette station du Puy-de-Dôme, il vient t'y relancer... Tu le laisses en tête-à tête avec celle qu'il croit ta femme... il lui fait la cour... et tu l'es sans l'être.

FRONTIGNAN.

Comment? c'est ça que tu as trouvé? faire passer une grue pour ma femme!

LAVIRETTE.

Oui, mon vieux... Crois-tu que j'aurais fait un bon vaudevilliste?

FRONTIGNAN.

Mais je refuse!

LAVIRETTE.

Pourquoi?

FRONTIGNAN.

Comment, pourquoi?... Mais cet Américain ira raconter partout qu'il a été l'amant de ma femme et tout le monde le croira...

LAVIRETTE.

Et quand on le croirait à Philadelphie?

FRONTIGNAN.

Jamais!

LAVIRETTE.

Alors, mon vieux si tu préfères qu'ils te brûle la cervelle... serviteur!

Il remonte.

FRONTIGNAN.

Lavirette, ne m'abandonne pas.

LAVIRETTE, redescendant.

Mais, crétin que tu es, pourquoi, veux-tu qu'il aille raconter qu'il s'est vengé du docteur Frontignan? Ce serait avouer que tu as été l'amant de sa femme.

FRONTIGNAN, frappé du raisonnement.

C'est vrai!

LAVIRETTE.

Laisse-moi donc faire! Ta femme part pour Luxeuil, nous roulons Brackson à Royat et la farce est jouée.

FRONTIGNAN, décidé.

Tu as raison, c'est le seul moyen de m'en tirer.

LAVIRETTE.

Parbleu! Sur ce, je vais tâcher de te trouver la femme en question... Attends-moi ici.

FRONTIGNAN.

Oui.

LAVIRETTE.

Nous allons bluffer l'Amérique!... Ah! ce sera bien notre tour.

Il sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE XXI

FRONTIGNAN, puis MADAME BICOT et ODETTE.

FRONTIGNAN.

C'est le seul moyen, le seul... (Regardant l'heure.)

Cinq heures dix... J'ai encore le temps de recevoir ces deux dames. (Allant ouvrir la porte de droite, deuxième plan.) Mesdames...

MADAME BICOT, entrant.

Enfin!... Viens-tu, Odette?

ODETTE, entrant.

Oui, maman.

FRONTIGNAN.

Veuillez encore m'excuser...

MADAME BICOT.

De rien, monsieur le docteur, de rien.

FRONTIGNAN.

Et donnez-vous la peine...

Il leur indique des sièges. Madame Bicot s'assied à droite de la table et Odette va prendre la chaise qui est derrière le canapé et s'assied au milieu de la scène.

MADAME BICOT.

Je vois, docteur, que vous ne me remettez pas.

FRONTIGNAN, qui s'est assis à gauche de la table.

Mon Dieu, madame...

MADAME BICOT.

Madame Bicot, ouvreuse au théâtre de l'Ambigu, où vous êtes de service une fois par mois.

FRONTIGNAN.

Ah!... pardon... oui... oui... je vous remets maintenant.

MADAME BICOT.

Je me suis permis, monsieur le docteur, de vous amener cette enfant, ma fille unique, qui est élève au Conservatoire.

FRONTIGNAN.

Classe de comédie ?

ODETTE.

Classe d'Opéra, docteur.

FRONTIGNAN.

Tous mes compliments. De quoi s'agit-il ?

MADAME BICOT.

Ah ! monsieur le docteur ! Ce que j'ai dû en faire des sacrifices pour cette petite ! Toutes les économies que j'avais faites en province y ont passé !

FRONTIGNAN.

Ah ! vous avez habité ?

MADAME BICOT.

Avant d'être ouvreuse, je chantais aussi.

FRONTIGNAN.

J'en suis fort aise !

MADAME BICOT, avec fierté.

C'est moi qui ai créé à l'alcazar de Saint-Etienne, en 75 : « Les deux miens sont en pomme ».

FRONTIGNAN.

Les deux vôtres sont en pomme ?

ODETTE.

C'est le titre d'une chanson.

MADAME BICOT.

Une chanson qui faisait fureur à cette époque-là.

Elle chante.

AIR *nouveau de M. André Battu.*

Y a des femm's, c'est notoire,
Qui vous les ont en poire,
D'autr's en œufs sur le plat

Ou en blague à tabac !
Les deux miens sont en pomme
Et c'est pour mon p'tit homme !

FRONTIGNAN.

Ah ! très spirituel !

MADAME BICOT.

Alors, je m'avançais et je saluais comme ça...

Elle s'avance vers le public, salue comiquement et envoie des baisers, puis se baisse comme pour ramasser quelque chose à terre.

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce qu'elle ramasse ?

ODETTE.

Ce sont ses bouquets.

FRONTIGNAN.

Je croyais que c'était ses pommes !

MADAME BICOT, allant se rasseoir.

Ah ! c'était le bon temps ! Mais ce n'est pas tout ça, comme disait ma tante ; je vous amène donc cette enfant, monsieur le docteur.

FRONTIGNAN.

Très bien... Et qu'avez-vous, mademoiselle ?

ODETTE.

J'ai perdu mon ut ?

FRONTIGNAN.

Votre ut ?

MADAME BICOT.

Oui, monsieur le docteur, cet ut superbe, qui lui sortait du gosier, aussi facilement qu'un œuf sort du derrière d'une poule.

FRONTIGNAN.

Et à la suite de quoi a-t-elle pondu... (Se reprenant.) perdu...

MADAME BICOT, se levant.

A la suite de quoi? (A Odette qui baisse la tête.) Ah! tu peux baisser la tête, petite malheureuse! (A Frontignan.) C'est à la suite d'un saisissement, vu qu'elle s'est laissée surprendre avec un de ses camarades, un petit ténor de deux sous...

FRONTIGNAN.

Surprendre... par vous?

MADAME BICOT.

Par moi, ça n'aurait pas eu d'importance... mais par monsieur le comte... un homme des plus comme il faut... qu'il est membre du Jockey et autres lieux... « Madame Bicot qu'il me disait souvent, si votre fille m'est fidèle, son avenir est assuré »... Et cette petite malheureuse!.. (Odette se lève et remet la chaise à la place.) Ah! tenez, quand je pense à ça, j'ai les sangs qui se retournent, que je suis quasiment tout à l'envers.

FRONTIGNAN, se levant et descendant.

Voyons, madame Bicot, calmez-vous... le membre du Jockey et autres lieux, pardonnera.

Frontignan, madame Bicot, Odette.

MADAME BICOT.

Mais il a déjà pardonné cinq fois.

FRONTIGNAN.

Cinq fois?

MADAME BICOT.

Oui, monsieur le docteur, voilà cinq fois qu'elle perd son ut, et jamais avec le même!... Aussi, cet

homme, il en a assez : « Madame Bicot qu'il m'a dit, votre fille finit par abuser... » Et il est parti pour ses propliétés.

ODETTE.

Mais, maman, tu sais bien que ce n'est pas de ma faute... Je n'ai jamais pu être fidèle.

FRONTIGNAN.

Ah ! bah !

MADAME BICOT.

Non, mais croyez-vous que c'est gai pour une mère de tomber sur une fille comme ça ? Il suffit que n'importe qui, un croque-notes, un saute-ruisseau lui fasse la cour pour que...

FRONTIGNAN.

Pas possible ?

ODETTE.

Ça leur fait tant de plaisir !

MADAME BICOT.

La belle raison !... Elle me fait l'effet d'un mastroquet qui boirait son fonds, quoi !

FRONTIGNAN, à part.

Tiens, tiens, tiens !

MADAME BICOT.

Sais-tu comment tu finiras ? Ouvreuse comme ta mère !

FRONTIGNAN, à part,

Elle ne peut pas être fidèle ? Mais la voilà la femme qu'il me faut, la voilà !

MADAME BICOT.

Mais ce n'est pas tout ça, comme disait ma tante : ous qu'il est allé, son *ut* ?

FRONTIGNAN.

Rassurez-vous, madame, l'ut de mademoiselle reviendra, c'est tout simplement un phénomène nerveux.

ODETTE.

Tu vois, maman, c'est bien ce que je te disais.

MADAME BICOT.

Ah ! monsieur le docteur, que le bon Dieu vous entende ! Et que faut-il faire ?

FRONTIGNAN.

Fortifier le corps pour dompter les nerfs. (A Odette.) Vous allez partir ce soir même pour Royat.

ODETTE.

Pour Royat ?

MADAME BICOT.

Aller à Royat ? Et avec quoi ? Monsieur le comte nous a laissés sans le sou.

FRONTIGNAN.

Ne vous occupez pas de ça. Je pars moi-même pour Royat et j'emmène mademoiselle...

ODETTE et MADAME BICOT, ensemble.

Hein ?

FRONTIGNAN.

... Au nom de la science.

MADAME BICOT, bas et vivement à Odette.

Bombe la poitrine !

ODETTE, bas.

Sois tranquille.

FRONTIGNAN.

Mais à une condition.

MADAME BICOT.

Nous l'acceptons.

FRONTIGNAN, allant à Odette.

C'est qu'aux yeux de tout le monde, mademoiselle passera là-bas pour ma femme.

Madame Bicot, Frontignan, Odette.

MADAME BICOT.

C'est plus convenable, en effet : du reste, quand nous voyagions avec monsieur le comte, nous passions toujours pour la comtesse... Et elle vous fera honneur... pas, fifille ?

ODETTE.

Oui, maman !

FRONTIGNAN.

Le train de Royat part à onze heures. (A Odette.) Soyez à la gare d'Orléans à dix heures et demie...

ODETTE.

A dix heures et demie, bien.

FRONTIGNAN.

Voici une quinzaine de louis... si vous aviez quelques achats à faire...

Il tend l'argent à Odette.

MADAME BICOT, prenant l'argent vivement.

Pardon, c'est toujours moi qui reçois.

FRONTIGNAN.

Ah ! c'est elle qui ?...

ODETTE, les yeux baissés.

Mais c'est moi qui remercie.

MADAME BICOT.

Et maintenant, nous n'avons que le temps... faut faire la malle.

Elle remonte en passant à gauche de la table.

FRONTIGNAN.

Oui... oui... Et n'oubliez pas...

ODETTE.

N'ayez pas peur... A dix heures et demie, gare d'Orléans, n'ayez pas peur.

FRONTIGNAN.

A tout à l'heure, mademoiselle.

ODETTE.

A tout à l'heure, monsieur mon mari.

FRONTIGNAN, vivement.

Non pas ici, là-bas seulement.

ODETTE.

Là-bas seulement? bien.

MADAME BICOT.

Votre servante, monsieur le docteur.

FRONTIGNAN

Partez, partez vite!

MADAME BICOT.

Oui, oui. (A part, sortant.) Eh bien! en voilà une veine!

ODETTE, sortant à part, et regardant Frontignan.

Il est très bien!

SCÈNE XXII

FRONTIGNAN, puis MAXIME, puis AUGUSTE.

FRONTIGNAN, seul.

Ça y est!.. J'ai une femme pour cinq jours... Et une femme à laquelle il suffit qu'on fasse la cour...

Ah ! mon Angèle ! dire que pendant que tu seras tranquillement à Luxeuil... (Pris d'une crainte.) Ah ! mon Dieu ! pourvu qu'une fois là-bas, elle n'ait pas l'idée de venir me rejoindre à Royat, sans me prévenir.

MAXIME, entrant par la gauche, pan coupé.

Tu es seul ? J'entre.

FRONTIGNAN.

Comment, tu es revenu?

MAXIME.

Oui, en sortant d'ici tout à l'heure j'ai été pris de douleurs terribles.

FRONTIGNAN.

Où ça ?

MAXIME.

Rue Auber.

Maxime, Frontignan.

FRONTIGNAN.

Je ne te demande pas dans quelle rue, mais dans quelle partie du corps..

MAXIME.

Dans l'estomac. Je suis entré chez un pharmacien, chaussée d'Antin ; il m'a fait prendre un cordial et il m'a dit : « A votre place j'irais faire une cure à Luxeuil ».

FRONTIGNAN.

A Luxeuil ?... (A part.) Oh !... (Vivement.) Il a raison, c'est Luxeuil qu'il te faut !

MAXIME.

C'est ton avis ?

FRONTIGNAN.

Oui.

MAXIME, à part.

Ça y est!

FRONTIGNAN.

Et une fois là-bas...

MAXIME.

Je prendrai les eaux...

FRONTIGNAN.

Si tu veux... mais avant tout, tu veilleras sur ma femme.

MAXIME.

Sur ta femme?

FRONTIGNAN.

Oui.. pour une raison qu'il est inutile que tu saches, je suis forcé d'aller à Royat.

MAXIME.

Alors, ta femme va seule à Luxeuil?

FRONTIGNAN.

Seule... et je compte sur toi pour ne pas la lâcher d'une semelle.

MAXIME, avec joie.

Sois tranquille.

FRONTIGNAN.

Si par hasard elle voulait venir me rejoindre à Royat, préviens-moi par dépêche... au « Splendide-Hôtel. »

MAXIME.

Si elle veut te rejoindre... Une dépêche au Splendide-Hôtel... Très bien.

FRONTIGNAN, lui serrant la main.

Ah! mon ami, tu ne sauras jamais le service que tu me rends.

MAXIME.

Et toi le plaisir que tu me fais.

FRONTIGNAN.

Le plaisir ?

MAXIME, vivement.

Dame! Puisqu'il m'est permis de t'être utile.

FRONTIGNAN.

Merci... A partir d'aujourd'hui je ne te prendrai plus que dix francs.

MAXIME.

Merci !

FRONTIGNAN.

Et maintenant, sauve-toi, va faire ta malle.

MAXIME.

Oui. (A part.) Sa femme est à moi !

Il sort par la gauche, pan coupé.

FRONTIGNAN.

Mais tout s'arrange très bien.

Paraît Auguste par la droite, deuxième plan.

AUGUSTE.

M. le docteur Lavirette.

FRONTIGNAN.

C'est bien, allez, je vais le recevoir.

Auguste sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE XXIII

FRONTIGNAN, LAVIRETTE et SIDONIE.

FRONTIGNAN.

Je vais lui annoncer que j'ai trouvé une femme...

(Ouvrant la porte de droite et appelant.) Lavirette!... (Tout en redescendant.) Dis donc, tu ne sais pas...

LAVIRETTE, entrant.

Attends!.. (S'adressant à la cantonade.) Viens, mon coco?

FRONTIGNAN, ahuri.

Son coco! (Paraît Sidonie. — A Lavirette.) Qu'est-ce que c'est que ça?

LAVIRETTE.

Mais c'est la femme d'un commerce facile et agréable!

FRONTIGNAN.

Hein?

Frontignan, Lavirette, Sidonie.

LAVIRETTE, présentant.

Sidonie Gazel... une de mes charmantes clientes... Le docteur Frontignan.

SIDONIE, allant à Frontignan.

Bonjour, mon loup!

Sidonie, Frontignan, Lavirette.

FRONTIGNAN.

Comment, tu as amené?...

LAVIRETTE.

Oui... Tout est convenu... Tu lui donneras cinquante louis quand elle quittera Royat.

FRONTIGNAN.

Eh! bien, mon ami, tu peux remmener madame... J'en ai déjà une.

LAVIRETTE.

Une quoi?

FRONTIGNAN.

Mais une grue.

SIDONIE, furieuse.

Une grue!

LAVIRETTE.

Comment, je te dis que je me charge de trouver une femme et tu vas de ton côté...

FRONTIGNAN.

Ecoutez, madame, je suis vraiment désolé...

SIDONIE.

Ah! non, mon petit, je ne m'en vais pas comme ça... on doit m'emmener à Royat et me donner cinquante louis...

Voix d'Angèle à la cantonade.

FRONTIGNAN, poussant un cri.

Ah! mon Dieu! ma femme!

LAVIRETTE.

Sapristi!

FRONTIGNAN, prenant Sidonie par la main et la conduisant vers la droite, premier plan.

Tenez, entrez là!

SIDONIE.

Je veux aller à Royat.

FRONTIGNAN.

Mais entrez donc, nous causerons après.

SIDONIE.

Oui, mais j'irai à Royat.

Elle entre à droite, premier plan.

SCÈNE XXIV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, ANGÈLE.

FRONTIGNAN.

Je ne peux pourtant pas dire à Brackson que j'ai deux femmes.

ANGÈLE, entrant et s'adressant à la cantonade.

Portez le sac et le carton dans la voiture.

FRONTIGNAN.

Comment, il est déjà l'heure?

LAVIRETTE.

Cinq heures et demie!

ANGÈLE.

Et le train part à six heures!

FRONTIGNAN, avec émotion.

Angèle! Mon Angèle à moi!

ANGÈLE, même jeu, allant se jeter dans ses bras.

Lucien! Mon Lucien à moi!

FRONTIGNAN, pleurant.

A l'idée que pendant vingt et un jours, je n'embrasserai pas ces lèvres-là!..

ANGÈLE, même jeu.

Si nous renoncions au petit Frontignan?

FRONTIGNAN, vivement.

Hein? Ah! non!

LAVIRETTE, protestant.

Renoncer? Vous n'en avez pas le droit!..

FRONTIGNAN.

Il a raison!

LAVIRETTE.

Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour la patrie! Voyons, abrégez vos adieux.

ANGÈLE.

Oui, abrégeons... Tu m'écriras?

FRONTIGNAN.

Tous les jours! Et toi?

Lavirette, Angèle, Frontignan.

ANGÈLE.

Tous les jours et toutes les nuits!...

LAVIRETTE.

Allons, voyons, chère madame...

ANGÈLE.

Oui... je m'en vais... sans tourner la tête... Au revoir... papa!.. maman!..

Elle se sauve vivement par le fond.

SCÈNE XXV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, puis AUGUSTE, puis LARTIGOUL, puis SIDONIE.

LAVIRETTE.

Partie.

FRONTIGNAN, les yeux pleins de larmes.

Ah! mon ami!

LAVIRETTE.

Ne pleure donc pas comme ça, tu vas faire concurrence au Niagara.

FRONTIGNAN.

C'est plus fort que moi.

LAVIRETTE.

Qu'est-ce que nous allons faire de Sidonie Gazel?

FRONTIGNAN, distrait.

Quelle gazelle! Il y a une gazelle ici?

LAVIRETTE.

Mais la femme que j'ai amenée... la femme qui est là!

FRONTIGNAN.

Ah! oui, je vais lui offrir vingt francs, c'est le prix de mes consultations.

LAVIRETTE.

Vingt francs! Elle te les flanquera à la figure... Elle veut aller à Royat!...

FRONTIGNAN.

Mais sapristi! je ne peux pourtant pas l'emmener avec l'autre!

AUGUSTE, entrant par la gauche, pan coupé.

Monsieur, c'est le commandant Lartigoul.

FRONTIGNAN.

Je n'ai pas le temps.

Le commandant paraît.

LARTIGOUL.

Un mot seulement, docteur.

FRONTIGNAN.

Alors, faites vite.

Auguste sort.

LARTIGOUL.

Si je vous promettais de ne pas doubler la ration

le 14 juillet, pourrais-je emmener une petite femme?

Lavirette, Lartigoul, Frontignan.

FRONTIGNAN, à part, frappé d'une idée.

Oh! (A Lartigoul.) Non seulement je vous le permets, mais je vous l'ordonne.

LARTIGOUL.

Vrai?.. En sortant de chez vous, tout à l'heure, j'ai fait la connaissance d'une brune superbe.

FRONTIGNAN, vivement.

Ah! non, pas de brune!... Tout ce que je puis vous permettre, c'est une blonde.

LARTIGOUL.

Une blonde?.. mais je n'en ai pas en ce moment!

FRONTIGNAN.

Qu'à cela ne tienne, j'ai votre affaire!

LARTIGOUL.

Hein!

FRONTIGNAN.

Sidonie Gazel... une femme charmante.

LAVIRETTE.

Et faite!... une taille... des hanches...

FRONTIGNAN.

Tout le confort moderne!

Il va vers la porte de droite, deuxième plan.

LAVIRETTE.

Vous lui donnerez 50 louis en quittant Royat et tout sera dit!

LARTIGOUL, ahuri, à part.

Ah! par exemple! Il fournit les femmes!

FRONTIGNAN, ouvrant les portes du petit salon.

Venez vite!

SIDONIE, entrant.

Je veux aller à Royat!

FRONTIGNAN.

C'est entendu!

LAVIRETTE.

Seulement, tu iras avec monsieur.

Il montre Lartigoul.

SIDONIE.

Ça m'est égal, pourvu que j'y aille!

LAVIRETTE, à Lartigoul.

Voilà l'enfant!

FRONTIGNAN, présentant.

Sidonie Gazel.

LARTIGOUL, saluant.

Mademoiselle...

LAVIRETTE, à Frontignan.

Et maintenant, filons!

FRONTIGNAN, à Lavirette.

Oui, je vais faire ma malle.

LAVIRETTE, à Frontignan.

Je vais t'aider.

FRONTIGNAN.

Ah! mon Angèle!... Si tu savais!

LAVIRETTE.

Mais elle ne saura rien!

Frontignan sort, à gauche premier plan suivi de Lavirette.

SCÈNE XXVI

LARTIGOUL, SIDONIE.

SIDONIE, à part.

Il a une bonne figure!

LARTIGOUL, à part.

Mais elle est charmante! très complète!

SIDONIE.

Dis donc, bébé, comment t'appelles-tu?

LARTIGOUL.

Le commandant Marius Lartigoul!

SIDONIE.

Tiens! t'es de Marseille!

LARTIGOUL.

Non, je suis du Nord, mais quand j'ai une femme dans les bras, c'est comme si j'étais du Midi!

Il la prend dans ses bras.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le hall du Splendide-Hôtel. à Royat.

Au fond un peu à gauche, grande baie donnant sur le parc. Au fond, à droite, grand escalier donnant sur la scène. Deux chambres à gauche, numéros 18 et 19. Deux chambres à droite, numéros 20 et 21. Derrière l'escalier, porte sur laquelle est écrit : « Bureau ». A gauche, canapé en osier. A droite, petite table avec une chaise de chaque côté. — Entre le 18 et le 19 un petit guéridon. Palmiers à droite et à gauche de la baie. Chaises, etc. Sur la table et le guéridon sont des journaux, revues, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, puis COLOMBE, puis UN CHASSEUR, puis LAVIRETTE.

François, au lever du rideau, range des jourrnaux sur le guéridon.

FRANÇOIS, dépliant un journal.

Voyons, un peu ce qu'on dit de notre pays dans les journaux de Paris... (Lisant.) « On nous écrit de

Royat : Jamais il n'y a eu autant de monde dans la délicieuse station du Puy-de-Dôme. »

Paraît Colombe, type de vieille fille. Elle est suivie d'un petit chien tenu en laisse.

COLOMBE, à la cantonade.

Viens, Kiss, viens!

FRANÇOIS.

Quelqu'un ! Pas moyen de lire tranquillement son journal.

Il replie son journal qu'il pose sur le guéridon.

COLOMBE, s'adressant à son chien.

Vieus, mon mignon, viens, mon amour.

FRANÇOIS, à part.

Mademoiselle Colombe de Pontavant! (Haut, s'approchant de Colombe.) Mademoiselle se porte bien, ce matin ?

COLOMBE.

Oh! moi, je vais toujours bien, je vous remercie, mais c'est lui. (Elle indique son chien.) Quelle mine lui trouvez-vous, aujourd'hui ?

FRANÇOIS, étonné.

Il est donc malade ?

COLOMBE.

Hélas, le pauvre bébé, il est neurasthénique.

FRANÇOIS.

Lui aussi ?

COLOMBE.

Ça lui est venu à la suite de chagrins d'amour, et c'est pour lui que je viens à Royat.

FRANÇOIS.

Quoi, c'est pour cet animal-là ?

COLOMBE, indignée.

Un animal, mon chien ? Insolent ! (Tirant son chien.) Viens, Kiss, viens, mon trésor ! viens boire ton verre d'eau... (Se retournant, et à l'adresse de François.) Animal, vous-même !

Elle sort par le fond.

FRANÇOIS.

En voilà une toquée ! Faire faire une cure à son chien !... Ah ! les vieilles filles ! (Au chasseur qui paraît par la porte du bureau portant un paquet.) Qu'est-ce que c'est ?

LE CHASSEUR.

C'est un paquet pour le 20.

FRANÇOIS.

Encore un paquet pour le 20. C'est le quatrième depuis ce matin.

LE CHASSEUR.

Voici la facture.

FRANÇOIS, prenant la facture.

Lait d'Iris, crème de Vénus, pâte des Prélats, etc., etc. Total 180 francs. Eh bien, elle s'en colle, celle-là ! 180 francs de parfumerie.

LE CHASSEUR.

Si j'avais 180 francs, moi, j'aimerais mieux les jouer aux petits chevaux.

LAVIRETTE, à la cantonade.

François !

FRANÇOIS.

Oh ! le docteur Lavirette... (Au chasseur.) Va porter ça au 20, et vivement !... (Allant vers Lavirette qui sort de la chambre numéro 21.) Monsieur le docteur Lavirette a bien dormi ?

LAVIRETTE.

Très bien, François. Mon excellent confrère et ami, le docteur Frontignan n'est pas encore sorti?

FRANÇOIS.

Pas encore. On vient de lui servir à l'instant son petit déjeuner.

LAVIRETTE.

Parfait. Va lui dire que je l'attends ici.

Il s'assied à gauche de la table.

FRANÇOIS.

J'y cours!

Il va frapper au numéro 18.

LAVIRETTE, à lui-même.

Voyons, je prendrai mon bain à neuf heures.

Il consulte sa montre.

VOIX DE FRONTIGNAN, à la cantonade.

Entrez!

FRANÇOIS, parlant à la cantonade.

M. le docteur Lavirette attend monsieur dans le hall.

VOIX DE FRONTIGNAN.

C'est bien, j'arrive.

FRANÇOIS, à Lavirette.

Monsieur le docteur Frontignan vient à l'instant.

LAVIRETTE.

Merci, François.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur Lavirette a une mine superbe ce matin.

LAVIRETTE.

L'air de Royat, François! A peine, suis-je ici de-

puis vingt-quatre heures, que je me sens un autre homme. (Apercevant Frontignan qui sort du 18.) Ah ! le voilà ! bonjour, petit enfant !

SCÈNE II

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, FRANÇOIS.

FRONTIGNAN, allant à Lavirette.

Je t'attendais avec impatience.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur Frontignan a bien dormi ?

FRONTIGNAN.

Non, je n'ai pas fermé l'œil.

LAVIRETTE.

Et pourquoi ?

François, Frontignan, Lavirette.

FRONTIGNAN.

J'ai pensé à ma femme toute la nuit.

LAVIRETTE, toussant pour le faire taire.

Hum !

FRONTIGNAN, sans voir les signes que lui fait Lavirette.

Dire que je suis à Royat depuis hier matin et qu'elle est à Luxeuil !

FRANÇOIS, étonné.

A Luxeuil ?

LAVIRETTE.

Mais non, ta femme est ici, voyons... Ta femme est à Royat !

Il le tire par son veston.

FRONTIGNAN, comprenant.

Ah ! oui !.. Ma femme est à Royat... (A François.) Vous entendez, mon ami, ma femme est à Royat, avec moi.

FRANÇOIS, étonné.

Mais oui, monsieur... Madame Frontignan est au 19.

FRONTIGNAN, vivement.

Au 19, c'est bien ça.

FRANÇOIS.

Et monsieur est au 18.

FRONTIGNAN.

Au 18, parfaitement !.. Ça suffit... (François remonte. Le rappelant.) Ah ! dites-moi, aucun personnage de marque n'a annoncé son arrivée depuis hier?

FRANÇOIS, redescendant.

Si, monsieur !

FRONTIGNAN et LAVIRETTE, vivement ensemble.

Ah !

FRANÇOIS.

Un Américain !

FRONTIGNAN et LAVIRETTE, ensemble.

Un Américain?

FRANÇOIS.

Un nommé Jonathan Brackson.

FRONTIGNAN, à part.

Ça y est !

LAVIRETTE.

Et quand doit-il arriver ?

FRANÇOIS.

Ce matin, à 9 heures 45, par train spécial.

FRONTIGNAN.

9 heures 45.

FRANÇOIS.

C'est-à-dire un quart d'heure après le rapide.

FRONTIGNAN.

C'est bien, merci... Et n'oubliez pas que madame Frontignan est à Royat.

LAVIRETTE.

A Royat, avec son cher mari.

FRANÇOIS, qui est remonté.

Oui, monsieur, au 19.

FRONTIGNAN.

Au 19. (Lui donnant de l'argent.) Tenez, voici cent sous !

FRANÇOIS.

Merci, monsieur... (A part.) Qu'est-ce qu'ils ont ?

Il entre dans le bureau.

SCÈNE III

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, puis LE CHASSEUR.

FRONTIGNAN.

Il sera ici dans une heure.

LAVIRETTE, qui est allé s'asseoir sur le canapé.

Et encore un peu, tu te coupais devant le maître d'hôtel, que Brackson ne manquera pas d'interroger.

Lavirette, Frontignan.

FRONTIGNAN, s'asseyant à côté de Lavirette.

Que veux-tu, je ne pense qu'à mon Angèle !

LAVIRETTE.

Mais n'y pense pas !

FRONTIGNAN, tirant un télégramme de sa poche.

Tiens, voici la dépêche qu'elle m'a envoyée de Luxeuil. (Lisant.) « Bien arrivée mais je pleure tout le temps d'être éloignée de toi... »

LAVIRETTE.

Tu vois, elle pleure !.. Elle n'a pas le temps de s'ennuyer.

FRONTIGNAN.

Et si elle se doutait que je suis ici avec une femme, une femme qui m'appelle son mari !

LAVIRETTE.

Oui, mais elle ne s'en doute pas ; elle est tranquillement là-bas sous la surveillance de Maxime Leverdier. Alors, pourquoi te mettre martel en tête ?

FRONTIGNAN.

Et ma conscience ?

LAVIRETTE.

Ta conscience ? mais elle n'a rien à te reprocher ; tu n'es pas venu ici avec une femme pour faire la fête, non, ton but est plus noble : tu es ici pour être cocu !

FRONTIGNAN.

Je t'en prie, ne dis plus ce mot. Ça a beau n'être qu'une comédie, il a quelque chose d'humiliant, de vexant.

LAVIRETTE, se levant.

Des mots ! Des mots ! Nous bluffons l'Amérique, et avant quarante-huit heures, tu seras...

FRONTIGNAN, se levant.

Lavirette !

LAVIRETTE.

Tu seras loin de Royat, loin de la délicieuse Odette Bicot.

FRONTIGNAN.

Et loin de sa mère qui a voulu à toute force accompagner sa fille... Elle est là, au n° 20, la mère Bicot.

Il indique la chambre.

LAVIRETTE.

Pour ce qui est de ça, mon vieux, ne t'en prends qu'à toi,... je t'avais trouvé une femme sans mère.

FRONTIGNAN.

J'ai dû lui demander de m'appeler son gendre, pour ne pas éveiller les soupçons. Mais elle a une tenue !.. Elle tutoie les garçons, et hier, à la table d'hôte, elle s'est mise à chanter au dessert : « Les deux miens sont en pomme ! »

Il chante le refrain.

LAVIRETTE.

Ce qu'on s'est roulé. Il y a même un monsieur qui a crié : « Je demande à les voir ! »

FRONTIGNAN.

Oui, mais il ne les a pas vus !

LAVIRETTE.

Heureusement.

FRONTIGNAN.

Je tremble à chaque instant de tomber sur quelqu'un de connaissance. Sans compter qu'elle profite de la situation pour se commander un tas de choses dans les magasins. J'en ai déjà pour 350 francs.

Paraît le chasseur sortant du 20.

LAVIRETTE.

Non ?

LE CHASSEUR, s'approchant de Frontignan.

Pardon, monsieur, la belle-mère de monsieur prie monsieur de payer cette facture.

FRONTIGNAN.

Encore? (Jetant un coup d'œil sur la facture.) 180 francs de parfumerie !

LAVIRETTE.

Pas possible, elle en mange !

FRONTIGNAN.

Dis donc, as-tu cent quatre-vingts francs sur toi ?

LAVIRETTE.

Comment donc ! (Lui donnant deux billets.) Tiens ! voici deux cents francs... il me revient vingt francs.

FRONTIGNAN, qui a donné l'argent au chasseur.

Non, non, gardez.

LE CHASSEUR.

Merci, monsieur.

Il sort par le bureau.

SCÈNE IV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, puis
LA MÈRE BICOT.

LAVIRETTE.

Mazette, tu es généreux !.. Enfin, tu me dois deux cents francs.

FRONTIGNAN.

Je ne te dois rien du tout... Comme c'est ta dragée

d'Hercule la cause initiale de tout ce qui m'arrive, il est tout naturel que tu participes aux dépenses.

LAVIRETTE, protestant.

Ah! par exemple!

VOIX DE MADAME BICOT, à la cantonade.

Mon gendre!

FRONTIGNAN.

La mère Bicot! Ecoute, tu vas me rendre un service.

LAVIRETTE, vivement.

Je n'ai plus d'argent sur moi.

FRONTIGNAN.

Il ne s'agit pas d'argent.

LAVIRETTE.

Alors, vas-y!

FRONTIGNAN.

Tu vas emmener la mère Bicot.

LAVIRETTE.

Où ça?

FRONTIGNAN.

N'importe où, mais je ne me soucie pas de l'avoir sur le dos toute la journée.

LAVIRETTE.

Ah! permets!.. Je t'avais trouvé une femme sans mère!..

Paraît madame Bicot, dans une toilette ridicule, couleurs voyantes, etc.

MADAME BICOT, sortant de la chambre n° 20.

Mon gendre!

FRONTIGNAN, à part.

Oh! cette toilette!

LAVIRETTE, à part.

Oh! ce chapeau!

MADAME BIGOT.

Comment me trouvez-vous? J'ai voulu vous faire honneur.

Lavirette, Frontignan.

FRONTIGNAN, à part.

Elle appelle ça me faire honneur!

LAVIRETTE.

Madame Bicot, cette toilette vous rajeunit de soixante ans!

MADAME BIGOT, vexée.

Dites donc, vous, je n'en ai que cinquante-cinq!

FRONTIGNAN.

C'est un compliment. Vous avez l'air tellement jeune qu'on dirait que vous n'êtes pas née encore!

LAVIRETTE.

Le bouton avant la fleur!

MADAME BIGOT, flattée.

Oh! alors!...

Elle passe à gauche en minaudant.

SCÈNE V

LES MÊMES, ODETTE, puis PROSPER.

ODETTE, sortant du n° 19.

Bonjour, maman.

MADAME BIGOT.

Bonjour, la fifille à sa mémère.

ODETTE, allant à Lavirette.

Tiens! M. le docteur Lavirette.

LAVIRETTE, saluant.

Mes hommages!...

ODETTE, apercevant Frontignan et allant à lui.

Et le docteur Frontignan !

Madame Bicot, Lavirette, Odette, Frontignan.

FRONTIGNAN, vivement.

Pas le docteur Frontignan, voyons, mon mari !... s'il passait quelqu'un !

ODETTE, vivement.

Oui, oui, je vous demande pardon !

MADAME BICOT.

Ça lui a échappé, pas, fifille ?

ODETTE.

Oui, maman. (A Frontignan.) Bonjour, mon cher petit mari !

FRONTIGNAN.

A la bonne heure !

Prosper sort du bureau et vient prendre un journal sur la table, puis s'en va.

LAVIRETTE, bas.

Un domestique... Tutoyez-vous.

ODETTE, très haut.

T'as bien dormi, mon loup ?

FRONTIGNAN, même jeu.

Et toi, mon chat ?

ODETTE.

Comme un loir, mon chien !

FRONTIGNAN.

Tant mieux, mon rat !

MADAME BICOT, avec attendrissement à Lavirette.

Hein?... Sont-ils assez gentils tous les deux.

FRONTIGNAN, à part.

Pardonne-moi, mon Angèle, pardonne-moi!

MADAME BICOT, poussant un cri.

Aïe! Fifille, vois donc, j'ai une épingle qui me pique dans le cou!

Odette va auprès de sa mère.

LAVIRETTE, à part, regardant.

Est-elle assez jolie!

FRONTIGNAN, à Lavirette, bas.

Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour emmener la mère Bicot?

LAVIRETTE, à Frontignan, bas.

Mais encore une fois, où ça?

FRONTIGNAN, même jeu.

A Clermont, sur le Puy-de-Dôme, où tu voudras, pourvu que tu ne la ramènes qu'à minuit, quand tout le monde sera couché.

LAVIRETTE, même jeu.

Hein? Ah! non, mon vieux! il faut que je prenne mon bain.

Il remonte. Frontignan le suit et ils continuent à discuter à voix basse.

MADAME BICOT, bas à Odette.

Et il n'a pas essayé d'entrer dans ta chambre cette nuit?

ODETTE, bas.

Non, maman; j'avais pourtant entr'ouvert la porte.

MADAME BICOT, bas.

Mais il est donc en bois, ce Frontignan-là!

ODETTE, bas.

Laisse-moi seule avec lui.

MADAME BICOT, bas.

Compris !

FRONTIGNAN, qui redescend, à Lavirette.

Et moi, je te dis que tu ne peux pas me refuser.

MADAME BICOT.

Ah ! ça, ce n'est pas tout ça, comme disait ma tante, ousqu'on va, à ce matin ?

LAVIRETTE, à part, frappé d'une idée.

Oh ! (Haut.) Madame Bicot, que diriez-vous d'une promenade à âne ?

MADAME BICOT.

A âne ? Comme autrefois à Robinson ?

LAVIRETTE.

Oui.

FRONTIGNAN.

Allez, belle-maman, allez avec Lavirette !

ODETTE.

Mais prends garde de tomber.

MADAME BICOT.

Aie pas peur.

LAVIRETTE, à part.

Je la colle sur un âne, et je la lâche !

FRONTIGNAN, bas, à madame Bicot.

Vous savez, il est amoureux de vous.

MADAME BICOT, minaudant.

Ah ! mon Dieu !

LAVIRETTE, prenant madame Bicot par la main et l'entraînant.

Allons, venez, madame Bicot, venez !

MADAME BIGOT, minaudant.

Me voilà! me voilà!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI

FRONTIGNAN, ODETTE.

ODETTE, à part.

Nous allons bien voir s'il est en bois.

FRONTIGNAN, s'asseyant sur le canapé à gauche.

Venez vous asseoir là près de moi, nous avons à causer.

ODETTE, s'asseyant.

Volontiers, mon cher monsieur Fron...

FRONTIGNAN, vivement.

Eh bien?

ODETTE, se reprenant.

Mon cher mari... d'autant plus volontiers que je ne vous ai pas assez remercié de tout ce que vous faites pour moi.

FRONTIGNAN.

Oh! ne parlons pas...

ODETTE.

Si, si, mon cher mari, parlons-en! Vous m'avez emmenée à Royat pour que je retrouve mon ut.

FRONTIGNAN.

C'est au nom de la science.

ODETTE, souriant.

De la science seulement?

FRONTIGNAN.

Seulement.

ODETTE.

Ah!

FRONTIGNAN.

Votre cas est des plus curieux, et je tenais à suivre moi-même toutes les phases du traitement.

ODETTE.

Et c'est pour mieux suivre les phases du traitement que vous m'avez installée dans une chambre à côté de la vôtre?

FRONTIGNAN, un peu gêné.

Oui.

ODETTE.

Et que vous m'avez demandé à moi de vous appeler « mon mari » et à ma mère de vous appeler « mon gendre. »

FRONTIGNAN.

Oui... c'est pour éviter les commérages.

ODETTE.

Vraiment? Et c'est toujours pour la même raison que vous me priez de vous tutoyer quand nous ne sommes pas seuls?

FRONTIGNAN.

Pour la même raison, je vous assure, et la meilleure preuve, c'est que s'il se présentait quelqu'un qui vous fît la cour...

ODETTE.

S'il se présentait quelqu'un qui me fît la cour?

FRONTIGNAN.

Et ce quelqu'un se présentera, j'en suis sûr... comme je ne voudrais pas être un obstacle à votre

avenir, il ne faudrait pas hésiter... Enfin, vous comprenez.

ODETTE, un peu mélancolique.

Je comprends surtout que vous ne me trouvez pas jolie.

Elle se lève.

FRONTIGNAN, toujours assis.

Si, mais...

ODETTE.

Mais enfin, je ne vous dis rien.

FRONTIGNAN, froidement.

Je suis un homme de science!

ODETTE, revenant à lui.

Et quand je te regarde comme ça les yeux dans les yeux?

FRONTIGNAN.

Je suis un homme de science !

ODETTE.

Et que je prends ta main dans la mienne?

FRONTIGNAN, retirant sa main.

Je suis un homme de science!

ODETTE, vexée.

Un homme de science ! un homme de science ! Est-ce que pour toutes les femmes aussi?...

FRONTIGNAN.

Pour toutes les femmes!

ODETTE.

Toutes?

FRONTIGNAN.

Toutes !

ODETTE, interloquée et passant à droite.

Ah !

FRONTIGNAN, à part, se levant.

Il ne faut pas qu'elle s'imagine que... (Haut.) C'est bien compris, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'équivoque ?

ODETTE.

Il n'y a pas d'équivoque.

FRONTIGNAN.

Très bien ! .. Ah ! autre chose : j'attends ce matin même un Américain, un nommé Jonathan Brackson, l'homme le plus riche des Etats-Unis ; je vous le présenterai dès son arrivée et vous demanderai de lui réserver votre plus aimable accueil.

ODETTE.

Il sera fait ainsi que mon mari le désire.

Elle remonte.

FRONTIGNAN.

Eh bien, où allez-vous ?

ODETTE.

Prendre mon premier verre d'eau.

FRONTIGNAN.

Ah ! C'est vrai, source Saint-Marc.

ODETTE.

A tout à l'heure, mon mari, mon cher petit mari !

FRONTIGNAN.

A tout à l'heure, ma chère petite femme !

ODETTE, sortant par le fond, furieuse et à part.

La science ?.. Ah ! non ! ça ne se passera pas comme ça !

SCÈNE VII

FRONTIGNAN, puis FRANÇOIS, LARTIGOUL, SIDONIE, PROSPER.

FRONTIGNAN.

Ah! mais non! il ne faut pas qu'elle s'imagine que... Ah! mais non!.. J'ai pu tromper Angèle une fois, grâce à une maudite drogue, mais rien qu'à l'idée de la tromper une seconde fois... (On entend une cloche sonner au dehors. A François qui arrive vivement par le bureau.) Qu'est-ce que c'est?

FRANÇOIS.

C'est l'omnibus qui arrive de la gare.

FRONTIGNAN, vivement.

Le train spécial?

FRANÇOIS.

Non, monsieur, le rapide de neuf heures et demie; le train spécial doit arriver à 45.

Il sort par le fond.

FRONTIGNAN, regardant l'heure, à part, et gagnant la gauche.

Dans un quart d'heure!

FRANÇOIS, s'adressant à la cantonade.

Par ici, monsieur...

LARTIGOUL, entrant suivi de Sidonie et de Prosper qui porte deux valises.

Suis-moi, mon coco.

SIDONIE, très fatiguée.

Je ne me tiens plus... je voudrais m'asseoir.

FRONTIGNAN, à part, apercevant Lartigoul.

Mais c'est le commandant!

LARTIGOUL, lui indiquant la chaise qui est à gauche de la table.

Eh bien, assieds-toi là, mon amour. (A part.) Délicieuse, mais pas de résistance!

FRONTIGNAN.

Mais oui, c'est le commandant!

LARTIGOUL, se retournant.

Frontignan!

Il va à lui.

SIDONIE, qui s'est assise.

Tiens, le docteur!

LARTIGOUL.

Vous, à Royat?

FRONTIGNAN.

Depuis 24 heures.

LARTIGOUL.

Ah! par exemple! mais vous ne m'aviez pas dit...

FRONTIGNAN, embarrassé.

C'est que... mon voyage s'est décidé brusquement.

LARTIGOUL.

Et vous êtes ici avec madame Frontignan?

FRONTIGNAN.

Non... (Apercevant François qui est descendu à côté de Lartigoul et qui écoute.) C'est-à-dire oui... Je suis ici avec madame Frontignan, je suis ici avec ma femme...

FRANÇOIS, indiquant les chambres.

M. le docteur Frontignan est au 18 et madame Frontignan est au 19.

LARTIGOUL.

Comment, vous faites chambre à part à votre âge?

FRONTIGNAN.

En voyage seulement... c'est une habitude.

SIDONIE, à part.

Chambre à part!... Quel rêve!

Elle s'endort peu à peu.

LARTIGOUL.

Enfin, ça vous regarde.

FRONTIGNAN, à part.

Ce que j'ai eu tort de l'envoyer à Royat.

LARTIGOUL, à François qui consulte son carnet.

Voyons, mon ami, quelle chambre avez-vous?

FRANÇOIS.

Le 31... au deuxième... Vue superbe sur la montagne... deux lits.

LARTIGOUL.

Deux lits? Quand je voyage avec une femme! (A Frontignan.) Ah! ça, mais il ne m'a pas regardé.

FRANÇOIS.

Mais...

LARTIGOUL.

Un lit, un seul!.. et pas trop large.

FRANÇOIS.

Alors, le 35... mais il n'y a pas de vue.

LARTIGOUL.

Ça ne fait rien, je me charge de la vue. (François remonte, allant à Sidonie.) N'est-ce pas, Sidonie?

Il va à elle.

FRONTIGNAN.

Tiens! Elle s'est endormie.

LARTIGOUL.

Délicieuse, mais pas de résistance.

Prosper disparaît par l'escalier avec les bagages.

FRANÇOIS.

Si monsieur veut bien me dire son nom ?

LARTIGOUL.

Le commandant Marius Lartigoul. (Bas à Frontignan.) Je parie cent sous qu'il ne va pas la rater.

FRANÇOIS, tout en inscrivant sur un carnet.

Monsieur Marius Lartigoul... de Marseille, naturellement.

LARTIGOUL, furieux.

Ça y est !

FRONTIGNAN.

Vous avez gagné.

LARTIGOUL, se contenant à peine et allant à François.

Ecoutez-moi bien, mon ami, et prévenez le personnel : le premier qui me dira encore que je suis de Marseille, je lui flanque une paire de gifles en guise de pourboire !

FRANÇOIS, ahuri.

Hein ?

LARTIGOUL, criant.

Je suis de Roubaix, Nord ! Nord ! Nord !.. Et maintenant, par file à gauche, marche !

FRANÇOIS, à part sortant par le bureau.

Quand on est de Roubaix, on ne s'appelle pas Lartigoul !

SCÈNE VIII

FRONTIGNAN, LARTIGOUL, SIDONIE, puis PROSPER.

LARTIGOUL, furieux, redescendant.

De Marseille!.. et une chambre à deux lits!.. Deux lits!..

FRONTIGNAN.

Vous savez ce que je vous ai dit : « ménagez la garde! »

LARTIGOUL.

La garde? Elle ira jusqu'à ce qu'elle crève!

FRONTIGNAN.

Hein ?

LARTIGOUL.

Oui, j'ai mûrement réfléchi depuis que je vous ai vu. Après tout, je suis seul au monde, je ne manquerai à personne... Eh bien, courte et bonne! et après moi la fin du monde!

FRONTIGNAN.

Quoi, vous êtes décidé ?

LARTIGOUL.

A ne pas dételer. En plein! Ah! si j'avais retrouvé ma fille, parbleu! je me serais consacré entièrement à elle, mais puisque Dieu ne l'a pas voulu, la fête continue.

FRONTIGNAN, gaîment.

Eh bien, puisqu'elle continue, ne restez pas une

minute de plus à Royat... Si vous saviez ce qu'on s'y embête!

LARTIGOUL.

Oh! ce n'est plus pour moi que je suis venu, c'est pour elle...

Il montre Sidonie qui dort toujours.

FRONTIGNAN.

Non?

LARTIGOUL.

Elle est anémique! Une nuit de tête-à-tête en sleeping, et voilà ce qu'il en reste!

FRONTIGNAN, à part.

C'est donc pour ça qu'elle tenait tant à venir à Royat?

LARTIGOUL, montrant Sidonie.

Au fait, dites donc, qu'est-ce que c'est au juste que cette femme-là?

FRONTIGNAN.

Je n'en sais rien.

LARTIGOUL.

Comment vous n'en savez rien!.. Vous me la jetez dans les bras, et...

FRONTIGNAN, vivement.

C'est-à-dire, si, je sais, mais c'est comme si je ne savais rien, à cause du secret professionnel.

LARTIGOUL.

Ah! c'est vrai, je vous demande pardon!

FRONTIGNAN, à part.

Ah! voilà bien ma veine! il faut que je tombe sur une cocotte anémique!

LARTIGOUL, allant réveiller Sidonie.

Sidonie! Eh! Sidonie?

SIDONIE.

Je t'en prie, Marius, laisse-moi dormir un peu.

LARTIGOUL.

Justement. Va te reposer là-haut, au 35.

SIDONIE, se levant.

Au 35... (A part.) Non, je n'ai jamais été vannée comme ça... Ah! il n'y a encore que les militaires !.. (Haut.) Tu me feras monter un consommé, hein ?

LARTIGOUL.

Oui... je te rejoins tout de suite, mon coco!

SIDONIE.

Ah ! Ne te presse pas.

Elle disparaît dans l'escalier.

LARTIGOUL.

Pendant qu'elle se reposera, je vous demanderai de me présenter à madame Frontignan.

FRONTIGNAN, à part.

Hein ?

LARTIGOUL.

J'ai hâte de faire sa connaissance. (Apercevant Prosper qui paraît par le fond et entre dans le bureau, courant après lui.) Garçon! Eh! garçon! Ah! ça, il est donc sourd ? (Entrant dans le bureau.) Faites monter un consommé...

Il disparaît à la suite de Prosper.

SCÈNE IX

FRONTIGNAN, FRANÇOIS, puis BRACKSON, suivi d'UN DOMESTIQUE.

FRONTIGNAN.

Le présenter... Ah! Charmant! délicieux! Enfin!

j'en serai quitte pour lui fermer ma porte à Paris. (On entend la cloche à la cantonade.) La cloche d'arrivée!.. (Regardant l'heure.) Neuf heures quarante-cinq. (A François qui paraît par le bureau.) C'est l'omnibus du train spécial?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur... c'est monsieur Brackson.

FRONTIGNAN.

Tenez, mon ami, voici encore cent sous.

FRANÇOIS.

Oh! monsieur...

FRONTIGNAN.

Et surtout n'oubliez pas que je suis ici avec ma femme.

FRANÇOIS.

Monsieur peut être tranquille... (A part, courant vers le fond.) Mais qu'est-ce qu'il a?

Il sort vers le fond.

FRONTIGNAN, seul.

Lui?.. Enfin!.. (Allant prendre un journal.) N'ayons l'air de rien... (Il s'assied à droite de la table.) Ah! mon Angèle, mon Angèle à moi, si tu savais ce qui va se passer ici!

Il se met à lire de façon à n'être pas vu des personnages qui vont entrer. Paraît François précédant Brackson et un domestique qui porte des valises.

FRANÇOIS.

Si monsieur veut se donner la peine de me suivre.

BRACKSON.

Un mot d'abord : c'est bien dans ce hôtel qu'est descendu le docteur Frontignan?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

BRACKSON.

Well! Et sa dame Frontignan est aussi avec lui ici?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, madame Frontignan habite le 19.

FRONTIGNAN, à part.

Très bien!

BRACKSON.

Le 19. Well! Well!

FRANÇOIS.

Il y a aussi la belle-mère, madame Bicot.

BRACKSON.

La belle-mère, je m'en fous!.. L'appartement, il est prêt?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

BRACKSON.

Well! (Au domestique qui le suit.) William!.. Go on...

Le domestique disparaît par l'escalier.

FRANÇOIS.

Monsieur restera vingt et un jours, naturellement?

BRACKSON, ricanant.

Vingt et un jours? Non? cinq jours seulement. Et si dans cinq jours, il n'est pas... (Apercevant Frontignan qui s'est tourné vers Brackson.) Oh! c'est lui! (Vivement, à François.) Sortez.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur!.. (A part.) Cinq jours seulement! Il faudra tripler les prix.

Il sort par le bureau.

FRONTIGNAN, à part.

Jouons l'étonnement!.. et même l'effroi.

BRACKSON, à part.

Ah! tu as cru que tu m'échappes! (Allant à la table et frappant dessus.) Bonjour!

FRONTIGNAN, se levant et poussant un cri.

Jonathan Brackson!

BRACKSON.

Yes!

FRONTIGNAN.

Vous ici! Ici!

BRACKSON, triomphant.

Vous m'attendiez pas?

FRONTIGNAN.

Mais...

BRACKSON, sévèrement.

Nô! vous êtes parti pour Royat!.. C'était un truc pour échapper à mon vengeance.

FRONTIGNAN,

Alors quoi, vous pensez encore!

BRACKSON.

Si je pense encore?.. Ah! vous êtes rigolo! Vous m'avez fait cocu et vous demandez si je pense encore?.. Vous allez faire appeler tout de suite madame Frontignan.

Il sonne.

FRONTIGNAN, comme s'il était troublé.

Ma femme n'est pas ici... Je suis seul à Royat.

BRACKSON, levant les épaules.

Vraiment?.. (A François qui entre par le bureau.) Garçon, qui habite le numéro 19?

FRANÇOIS.

Mais, madame Frontignan.

FRONTIGNAN, simulant la contrariété.

Sapristi!

BRACKSON, levant les épaules.

Vous voyez! (A François.) Disez à madame Frontignan de venir tout de suite de la part de son mari.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur! Madame est dans le parc.

Il sort par le fond.

BRACKSON.

Seul à Royat!! Vous êtes tout à fait rigolo! Nô! nô! vous n'êtes pas de force pour rouler Jonathan Brackson!..

FRONTIGNAN.

Je le vois, hélas!

SCÈNE X

FRONTIGNAN, BRACKSON, ODETTE.

ODETTE.

Tu m'as appelée, mon ami?

Elle descend à droite.

FRONTIGNAN.

Oui... (Allant à Brackson et bas.) Voyons, une dernière fois, au nom de Lafayette!

BRACKSON, bas.

Nô! Présentez-moi.

FRONTIGNAN, bas.

Bien. (Haut.) Ma chère amie, permets-moi de te

présenter mon excellent ami... Jonathan Brackson.

BRACKSON.

De Philadelphie.

FRONTIGNAN.

L'homme le plus riche des Etats-Unis. (Présentant Odette.) Madame Frontignan, ma femme.

ODETTE, saluant très aimable.

Monsieur, je suis très heureuse.

BRACKSON.

Et moi enchanté, madame, tout à fait enchanté... J'ai beaucoup de sympathie pour votre Frontignan, beaucoup.

ODETTE.

Vous êtes sans doute un client de mon mari?

BRACKSON.

Yes! un client... un client spécial.

FRONTIGNAN.

Voilà!

BRACKSON, bas à Frontignan.

Sortez! je vais commencer tout de suite.

FRONTIGNAN, bas.

Bien. (Haut.) Je vous demande pardon... j'ai quelques lettres à écrire.

BRACKSON.

Faisez, faisez!

FRONTIGNAN, entrant dans sa chambre.

Ah! Seigneur, pourvu qu'elle lui cède tout de suite!

SCÈNE XI

BRACKSON, ODETTE, puis FRANÇOIS, puis LAVIRETTE.

BRACKSON, après avoir sonné, à part, regardant Odette qui s'assied à droite de la table.

Très confortable, sa dame Frontignan. Je m'embêterai pas avec elle. (A François qui paraît par le bureau.) Garçon, champagne.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur.

Il disparaît.

BRACKSON.

Vous savez pourquoi je demandai le champagne?

ODETTE.

Parce que vous avez soif?

BRACKSON.

Nô, je n'ai pas soif... Seulement, nous les Américains, quand nous voulons faire la cour à une femme, nous commençons par boire une bouteille de champagne parce que, à jeun, nous pouvons parler que business!

ODETTE.

Et à qui voulez-vous faire la cour?

BRACKSON.

A vous.

ODETTE.

A moi?

BRACKSON.

Yes. Seulement, j'attends le champagne.

ODETTE, à part.

En voilà un type! (Haut.) Mais, monsieur...

BRACKSON.

Nô, je vous prie, attendons le champagne...

Il s'assied de l'autre côté de la table.

ODETTE.

Soit, attendons.

Brackson se met à siffler.

BRACKSON, s'arrêtant tout à coup de siffler.

Mais qu'est-ce qu'il fait ce garçon? (Sonnant et criant.) Garçon! Garçon!

FRANÇOIS, entrant du bureau avec un plateau sur lequel est une bouteille débouchée et deux verres.

Voilà, monsieur, voilà!

BRACKSON.

Quick! Quick!... Je suis très pressé!

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

BRACKSON.

Allez, sortez.

François sort, Brackson se lève et boit coup sur coup plusieurs verres.

ODETTE, à part.

Eh bien, et moi?... Mais il va vider toute la bouteille!

BRACKSON, après avoir reposé son verre sur la table.

Et maintenant, je suis prêt!... Je vous aime... de tout ma cœur.

ODETTE, étonnée.

Déjà?

BRACKSON.

Yes! En vous voyant, j'ai reçu le tonnerre !

ODETTE.

Quoi ?

BRACKSON.

Un coup dans l'estomac !

Il se frappe le cœur.

ODETTE.

Ah ! le coup de foudre !

BRACKSON.

Yes ! coup de foudre.

ODETTE, soupirant, à part.

Ce n'est pas comme Frontignan!

BRACKSON.

Si j'étais Français je vous parlerais des petites fleurs et des petits oiseaux ; mais je suis Américain, c'est-à-dire pas poétique du tout, seulement j'ai beaucoup de... comment vous dites ça, à Paris? .. de gâteau?...

ODETTE, riant.

Non, ce n'est pas gâteau .. Mais je comprends tout de même : galette.

BRACKSON.

Yes, galette !... Les parisiennes comprennent ça tout de suite !... Permettez-moi de vous offrir ce petit écrin.

Il tire un écrin de sa poche.

ODETTE, qui s'est levée, prenant l'écrin.

Oh! la jolie bague! c'est pour moi ?

BRACKSON.

Yes !... (Tirant un autre écrin de sa poche.) Et cet autre petit écrin encore plus joli que l'autre.

ODETTE, le prenant.

Un collier de perles?

BRACKSON.

Yes!

ODETTE.

Oh! Jonathan!

BRACKSON, à part.

Jonathan! Déjà! all right!

Il gagne le milieu.

ODETTE.

Alors, c'est vrai, vous m'aimez, vous?

BRACKSON.

Yes!

ODETTE.

Et ce n'est pas au nom de la science que vous m'offrez ces bijoux?

BRACKSON.

De?...

ODETTE.

Non!... Ne cherchez pas à comprendre... c'est au nom de l'amour, n'est-ce pas?

BRACKSON.

Yes! Et j'ai encore de plus jolis pour vous... Vous viendrez les voir dans ma chambre?

ODETTE.

Dans votre chambre?... (A part.) Ah! ce n'est pas Frontignan qui me demanderait d'aller dans sa chambre!

Lavirette entre par le fond, s'arrête en voyant Brackson et Odette, et se dissimule à gauche de la porte.

BRACKSON.

Disez-moi que vous viendrez voir les bijoux dans ma chambre.

ODETTE.

Mais, monsieur Brackson...

LAVIRETTE, à part.

Ah! c'est Brackson!

BRACKSON.

Disez-le.

ODETTE.

Je ne dis pas non... peut-être.

BRACKSON.

Ne disez pas peut-être, disez yes!

ODETTE.

Eh! bien, yes!

BRACKSON, à part.

All right!

LAVIRETTE, à part.

Parfait!

BRACKSON.

Quand venez-vous dans ma chambre? Aujourd'hui! demain?

ODETTE.

Oh! pas avant que...

Elle jette un regard sur la chambre de Frontignan.

LAVIRETTE, à part.

Avant que?

BRACKSON.

Avant que quoi?

ODETTE.

Rien, mon ami, une idée que je me suis mise en tête... Mais je viendrai, je vous le promets.

BRACKSON.

Je suis très heureux! Je vais faire mettre des fleurs partout, partout.

ODETTE.

Allez, mon ami, allez.

BRACKSON.

Yes, my darling ! (A part, sortant.) D'ici cinquante-huit heures, je serai vengé !

Il monte l'escalier.

SCÈNE XII

LAVIRETTE, ODETTE.

LAVIRETTE, à part, descendant en scène.

Avant que quoi ? Ah ! il faut que je sache ?

ODETTE, qui a gagné la gauche, apercevant Lavirette.

Tiens, vous étiez là ?

LAVIRETTE.

Oui... et j'ai entendu malgré moi... Tous mes compliments, être remarquée par un homme comme Jonathan Brackson.

ODETTE, ironique.

Ce n'est pas un homme de science, lui, comme votre ami Frontignan.

LAVIRETTE.

Non, c'est un milliardaire, ce qui vaut mieux, et ce que vos petites camarades vont faire un nez quand elles apprendront que vous êtes sa maîtresse.

ODETTE.

Sa maîtresse ? Oh ! pas encore !

LAVIRETTE.

Pourquoi ?

ODETTE.

J'ai d'abord un compte à régler avec votre ami Frontignan.

LAVIRETTE.

Est-ce qu'il se serait mal conduit avec vous?

ODETTE.

Il s'est conduit comme un mufle, tout simplement.

LAVIRETTE.

Lui ?

ODETTE.

Quand un homme emmène une femme aux eaux, il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas? On sait ce que ça veut dire... Mais lui, pas du tout! depuis notre départ, il me traite avec une indifférence, une froideur!... Je me disais . c'est sans doute de la timidité... je vais le mettre à son aise. Et hier soir, j'avais laissé la porte de communication ouverte... C'était gentil, ça.

LAVIRETTE.

Oui!

ODETTE.

C'était même délicat... Savez-vous ce qu'il a fait ? Il a refermé la porte.

LAVIRETTE.

Oh!

ODETTE.

Parfaitement! Et à clef!! C'est la première fois que pareille chose m'arrive, mon cher!

Elle gagne la droite.

LAVIRETTE.

Il ne faut pas lui en vouloir, c'est un homme de science.

ODETTE, revenant à Lavirette.

Allons donc ! J'en connais des hommes de science, et même des académiciens, ils sont plus vicieux que les autres ! Oh ! mais soyez tranquille, je ne suis pas femme à rester sur un pareil affront ! Oh ! non ! non, par exemple ! Oh ! non !

Elle passe à gauche.

LAVIRETTE.

Vous avez un moyen de vous venger de lui... Brackson.

ODETTE.

Vous n'y êtes pas du tout... pour le moment, il s'agit de Frontignan, de Frontignan seul, et jusqu'à nouvel ordre, pas plus Brackson qu'un autre, personne !

LAVIRETTE, à part.

Hein ?

ODETTE.

Frontignan d'abord. Après nous verrons.

Elle remonte.

LAVIRETTE.

Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux.

ODETTE, redescendant.

Pas sérieux ? Vous en avez de joyeuses, vous ? Mais c'est ma réputation qui est en jeu en ce moment.

LAVIRETTE.

Votre réputation ?

ODETTE.

Mais parfaitement ! une injure de cette nature-là à une femme comme moi, mais si ça se savait, ça me ferait le plus grand tort.

LAVIRETTE.

Vous exagérez.

ODETTE.

Je vous demande pardon. A l'heure qu'il est, je suis tout simplement une femme déshonorée, vous n'avez pas l'air de vous douter de ça ! Oui, monsieur, déshonorée par votre ami, c'est pourquoi je tiens absolument à ce qu'il me réhabilite.

LAVIRETTE.

Lui-même ?

ODETTE.

Et il me réhabilitera ! Et tant que je n'en serai pas arrivée là, vous entendez, il n'y aura rien à faire avec Odette ! Rien ! vous pouvez prévenir vos amis et connaissances.

Elle remonte.

LAVIRETTE.

Mais c'est absurde, ce que vous voulez faire là !

ODETTE.

Possible, mais c'est comme ça !

LAVIRETTE, à part.

Ah ! voilà bien autre chose !

ODETTE, regardant l'heure.

Dix heures et demie, je vais prendre mon dernier verre d'eau. (Sur le seuil de la porte se retournant vers Lavirette.) C'est-à-dire que ce qui m'arrive là, je n'oserais pas le raconter devant ma mère.

Elle sort.

SCÈNE XIII

LAVIRETTE, puis FRONTIGNAN, puis FRANÇOIS.

LAVIRETTE, seul allant vers la chambre de Frontignan.

Frontignan n'a pas le choix des moyens ! Il faut

qu'il marche ! Il le faut !... (Allant ouvrir la porte de la chambre de Frontignan et appelant.) Frontignan... Eh ! Frontignan ! viens vite !

FRONTIGNAN, entrant.

Ils sont partis ?

LAVIRETTE.

Oui.

FRONTIGNAN, avec espoir.

Ça y est ?

LAVIRETTE.

Non, mais rassure-toi, ça ne dépend que de toi.

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

LAVIRETTE.

Que tu marches.

FRONTIGNAN.

Comment, que je marche ?

LAVIRETTE.

Oui, mon vieux. J'ai voulu lui faire entendre raison, mais c'est comme des dattes, elle n'est pas une femme d'argent.

FRONTIGNAN.

Qui ça ?

LAVIRETTE.

Mais la fille de la mère Bicot... Je ne te parle pas de Catherine de Russie ! Ton indifférence l'a froissée et elle s'est mis en tête que tant que tu ne...

Il lui parle à l'oreille.

FRONTIGNAN, poussant un cri.

Hein ?

LAVIRETTE.

Elle prétend que tu l'as déshonorée en fermant la

porte à clé et que c'est le seul moyen pour elle de se réhabiliter.

FRONTIGNAN, passant à droite.

Qu'elle se fasse réhabiliter par un autre !

LAVIRETTE.

Elle veut absolument que ce soit toi.

FRONTIGNAN.

Ah ! mais non !... Mais je refuse ! Tromper encore mon Angèle !

LAVIRETTE.

Une fois, une seule fois !

FRONTIGNAN.

Jamais, entends-tu, jamais, jamais !

Il s'assied à gauche de la table.

LAVIRETTE.

Mais, sapristi ! ce n'est pas la mer à boire !

FRONTIGNAN.

J'aimerais mieux la boire !

LAVIRETTE.

Mais tu es idiot ! La petite Bicot est délicieuse, captivante !

FRONTIGNAN.

Il n'y a qu'une femme au monde qui soit délicieuse, captivante, c'est mon Angèle !

LAVIRETTE.

Ah ! ça voyons, nom d'un petit bonhomme, veux-être cocu, oui ou non ?

FRONTIGNAN, se levant et passant à gauche.

Oui, mais je ne croyais pas que c'était si difficile que ça. Trouve autre chose.

LAVIRETTE.

Que je trouve ?

FRONTIGNAN.

Dame ! C'est toi qui m'as fourré dans le pétrin où je suis, c'est à toi de m'en tirer.

LAVIRETTE.

Pardon, j'ai trouvé le moyen de t'en tirer, c'est toi maintenant qui refuses.

FRONTIGNAN.

Si j'ai trompé une fois mon Angèle, c'est que ta maudite dragée d'Hercule m'avait grisé, affolé.

LAVIRETTE, à part, frappé d'une idée.

Oh !

FRONTIGNAN, indigné.

Mais la tromper une seconde fois !

LAVIRETTE, à part.

Oui, mais comment lui faire prendre ?... (Frappé d'une idée.) Oh ! (Poussant un cri comme s'il était effrayé.) Ah ! mon Dieu... Qu'est-ce que tu as ? tu es souffrant ?

FRONTIGNAN.

Moi ? Mais je n'ai rien.

LAVIRETTE.

Si !.. Si !.. Tu es devenu tout pâle tout à coup !

FRONTIGNAN, effrayé.

Pâle ?..

LAVIRETTE.

Oui... oui !... Tes lèvres sont exsangues... On dirait que tu vas te trouver mal.

FRONTIGNAN, même jeu.

Hein ?

LAVIRETTE.

Vite, assieds-toi là.

Il l'assied de force sur le canapé.

FRONTIGNAN.

Mais tu me fais peur.

LAVIRETTE.

Attends, je vais te donner quelque chose à boire... (Apercevant la bouteille de champagne sur le guéridon).. Du champagne ! Parfait ! (Il va vivement vers le guéridon, tire une petite boîte de sa poche, et à part.) Et allez donc, une dragée d'Hercule !...

Il prend une dragée et la met dans le second verre qu'avait apporté François, verse du champagne dans le verre.

FRONTIGNAN, qui n'a pas vu ce jeu de scène et qui se tâte le pouls.

Mais mon pouls est normal !

LAVIRETTE, lui présentant le verre.

Tiens, bois ça.

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est ?

LAVIRETTE.

C'est du champagne. Bois toujours, ça te remontera.

FRONTIGNAN, après avoir bu.

Suis-je encore pâle ?

LAVIRETTE, allant reporter le verre.

Un peu moins.

Il sonne.

FRONTIGNAN.

C'est curieux... je ne m'explique pas... à moins

que ce soit l'émotion... à l'idée de tromper encore mon Angèle ?

LAVIRETTE.

Sans doute ! (A François qui paraît par le bureau.) François, emportez ça. (Il lui montre le plateau sur lequel est la bouteille de champagne, puis à voix basse.) Et priez madame Frontignan de venir tout de suite.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur.

Il sort par le bureau.

SCÈNE XIV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE, puis COLOMBE.

FRONTIGNAN, qui se tâte toujours le pouls.

Tout à fait normal.

LAVIRETTE, gaiement.

C'est fini ! Tes couleurs reviennent ! Elles sont revenues... Tu peux te lever.

FRONTIGNAN, se levant.

Ecoute, il faut absolument que tu trouves autre chose.

LAVIRETTE.

J'ai trouvé !

FRONTIGNAN.

Quoi ? Parle vite !

LAVIRETTE.

Non, tu le sauras tout à l'heure.

FRONTIGNAN.

Tout à l'heure ? (S'arrêtant.) C'est curieux, tu ne trouves pas qu'il fait chaud ici ?

LAVIRETTE.

C'est le soleil qui monte au zénith !

FRONTIGNAN.

Le soleil?.. C'est possible... (Changeant de ton.) Voyons, dis-moi...

LAVIRETTE.

Tout à l'heure...

FRONTIGNAN, comme à lui-même, avec béatitude.

Ah ! ça, qu'est-ce que j'ai donc, moi? Qu'est-ce que j'ai donc?

LAVIRETTE, à part.

Ça opère !

FRONTIGNAN.

Comme une chaleur intérieure qui me prend petit à petit... Mais il me semble que j'ai déjà ressenti?.. (Poussant un cri et à Lavirette.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu viens de me faire prendre là, à l'instant?

LAVIRETTE, gaiement.

Une dragée d'Hercule !

FRONTIGNAN, bondissant.

Une dragée ?

LAVIRETTE.

Oui... petit enfant, et maintenant, que tu le veuilles ou non...

FRONTIGNAN.

Ah ! misérable !

LAVIRETTE.

Frontignan !

FRONTIGNAN.

Vouloir encore une fois me forcer à tromper mon Angèle !

LAVIRETTE.

Mais puisqu'il le faut !

FRONTIGNAN.

Jamais!... Tu en seras pour ta maudite drogue. Je vais m'enfermer dans ma chambre... je jetterai la clef par la fenêtre... et quand le diable s'y mettrait je saurai bien résister!

Il se dirige vers sa chambre.

COLOMBE, entrant par le fond, parlant à son chien qu'elle tient dans ses bras.

Viens, mon mignon.

FRONTIGNAN, qui va pour rentrer dans sa chambre, s'arrêtant à la vue de Colombe.

Une femme!!!

COLOMBE, même jeu, descendant.

Nous avons bu notre petit verre d'eau.

Frontignan ne pouvant y résister se précipite vers Colombe, la prend dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises. Colombe pousse des cris. Le chien hurle.

FRONTIGNAN, embrassant Colombe.

Tiens! Tiens! Tiens!!!

COLOMBE, à moitié suffoquée.

Au secours!.. Laissez-moi!

LAVIRETTE, vivement.

Ah! mais non! pas celle-là! (Tirant Colombe.) Allez-vous en! Allez-vous en tout de suite!

Colombe parvient à se dégager, fait le tour de la table, mais Frontignan la reprend dans ses bras et l'embrasse de nouveau.

FRONTIGNAN.

Il faut que je l'embrasse encore.

Colombe pousse des cris. Lavirette court à elle, l'arrache de nouveau des bras de Frontignan.

LAVIRETTE.

Ah ! par exemple !

COLOMBE, suffoquée, le chapeau de travers.

C'est une indignité ! Je porterai plainte chez le commissaire.

LAVIRETTE, la poussant.

Mais, filez donc !

Colombe se sauve par le fond.

FRONTIGNAN, chantant et descendant vers la gauche.

L'amour est enfant de Bohême,
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime !

LAVIRETTE, à part.

Et l'autre qui ne vient pas !... Elle va arriver trop tard !

FRONTIGNAN.

Une femme ! Mon royaume pour une femme !

Odette entre par le fond.

SCÈNE XV

LES MÊMES, ODETTE.

ODETTE, entrant.

Me voici !

FRONTIGNAN.

Odette Bicot !

LAVIRETTE, à part.

Enfin !

ODETTE.

Vous avez quelque chose à me dire ?

FRONTIGNAN.

J'ai à te dire que tu es adorable ! exquise ! délicieuse !

ODETTE, saisie.

Hein ?

LAVIRETTE, à part gaiement.

Ça va bien !...

Frontignan, Odette, Lavirette.

Lavirette remonte à droite.

FRONTIGNAN.

J'ai à te dire que j'ai été un imbécile de fermer hier soir la porte du paradis !

ODETTE.

Mais je ne vous reconnais plus, mon ami.

FRONTIGNAN.

Ah ! non, plus ton ami ! ton amant ! Je t'aime !

ODETTE, avec joie.

Tu m'aimes ?... Eh bien, et la science ?

FRONTIGNAN.

La science ?... C'est toi, la science ! Et je t'aime !

Il l'entraîne vers le 19.

ODETTE, étonnée.

Mais c'est ma chambre, là !

FRONTIGNAN.

Non, plus la tienne, la nôtre !... (L'entraînant.) Je t'aime ! Viens !!

ODETTE, à part, entrant dans la chambre 19 à la suite de Frontignan.

Ah ! maman va être bien contente !

LAVIRETTE, gaiement et redescendant à gauche.

Les voyageurs pour Cythère, en voiture !

A ce moment, on entend la cloche d'arrivée.

SCÈNE XVI

LAVIRETTE, FRANÇOIS, puis ANGÈLE, puis BRACKSON.

FRANÇOIS, entrant par le bureau.

L'omnibus! C'est le train de Lyon!

LAVIRETTE.

Ah! François, si quelqu'un demandait après le docteur ou madame Frontignan, vous répondrez qu'ils sont à la promenade, ils marchent.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur Lavirette.

Il sort par le fond.

LAVIRETTE, imitant Frontignan, à part et allant vers le 19.

Et quand le diable s'y mettrait, je saurais bien résister.

FRANÇOIS, à Angèle, qui paraît par le fond portant un petit sac à la main.

Par ici, madame. (Prenant la valise.) Si madame veut bien me permettre...

ANGÈLE.

M. le docteur Frontignan, je vous prie?...

LAVIRETTE, poussant un cri en apercevant Angèle.

Sa femme!

FRANÇOIS.

M. le docteur est en promenade, il marche.

ANGÈLE.

Il marche? tant mieux, il a tant besoin de prendre de l'exercice!

LAVIRETTE, stupéfait.

Madame Frontignan!

ANGÈLE.

Le docteur Lavirette!

FRANÇOIS, à part.

Tiens! ils se connaissent!

LAVIRETTE, stupéfait, à lui-même.

Sa femme! Voilà sa femme! C'est sa femme!

ANGÈLE.

Eh bien, mon cher docteur, c'est là tout votre bonjour?

LAVIRETTE.

Je vous demande pardon... Je m'attendais si peu... (A part.) A Royat! Elle!

FRANÇOIS, s'avançant vers Angèle.

Madame désire-t-elle?...

LAVIRETTE, l'arrêtant par le bras et le poussant vers la droite.

Madame ne désire rien, laissez-nous!

FRANÇOIS, à Lavirette.

Mais les malles?

LAVIRETTE, bas et prenant la valise qu'il pose à terre.

Laisse-nous donc, crétin!

FRANÇOIS.

Bien, monsieur. (A part, sortant.) Qu'est-ce qu'il a?

ANGÈLE, qui s'est assise sur le canapé et a posé son petit sac à côté d'elle.

Et dites-moi, où est mon mari? Est-il loin d'ici?

LAVIRETTE.

Non... C'est-à-dire si... très loin, dans les bois... Ah! ça, mais que venez-vous faire à Royat?

ANGÈLE.

Retrouver mon mari! Que voulez-vous? J'avais trop présumé de mes forces! (Se levant.) Et hier soir, n'y tenant plus, je me suis jetée dans le premier train qui passait.

LAVIRETTE.

Et le petit Frontignan?

ANGÈLE.

Hélas, mon ami, nous nous en passerons! Mais s'il faut quitter son mari pendant vingt jours pour avoir un enfant...

LAVIRETTE.

Et la dépopulation? Vous n'y avez donc pas songé?

ANGÈLE.

Je n'ai songé qu'à mon mari, je l'avoue... Sans compter que j'étais là-bas poursuivie, excédée par les déclarations d'un imbécile...

LAVIRETTE.

D'un imbécile?

ANGÈLE.

Mais voyons, indiquez-moi la chambre de mon mari que je m'installe.

LAVIRETTE.

Hein! vous installer dans sa chambre? C'est impossible!

ANGÈLE.

Impossible?

LAVIRETTE.

Oui... Frontignan a donné congé... moi aussi... la

maison est mal tenue... la nourriture infecte... la clientèle louche... La mère Bicot chante son répertoire au dessert.

ANGÈLE.

La mère Bicot ? Qu'est-ce que c'est que ça?

LAVIRETTE.

Une vieille toquée ! Vite. Allons-nous en.

ANGÈLE.

Où ça ?

LAVIRETTE, prenant la valise.

Mais chercher un autre hôtel, parbleu ! J'avais dit à Frontignan que je m'en chargerais.

ANGÈLE.

Et mes malles ?

LAVIRETTE, la prenant par la main.

Nous les ferons prendre par un commissionnaire. (A part.) Et l'autre qui pendant ce temps-là... (Haut.) Venez, venez vite !

Brackson paraît sur l'escalier pendant les derniers mots de Lavirette.

ANGÈLE, remontant à Lavirette.

Oui.

Lavirette et Angèle sortent vivement par le fond.

BRACKSON, entrant à part et regardant Angèle.

Oh ! la jolie femme !

ANGÈLE, à la cantonade.

J'ai oublié mon petit sac.

LAVIRETTE, rentrant et parlant à la cantonade.

Je vais vous le chercher. (Il va prendre le petit sac qu'Angèle a laissé sur le canapé, puis apercevant Brackson, à part.) Brackson !

BRACKSON, l'arrêtant.

Excusez-moi... à qui j'ai l'honneur de parler ?

LAVIRETTE.

Le docteur Lavirette.

BRACKSON.

Voudrez-vous dire quelle est cette jolie femme qui était là avec vous ?

LAVIRETTE.

Mais c'est mad... (Se rattrapant et vivement.) C'est ma sœur !

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XVII

BRACKSON, puis PROSPER, puis FRANÇOIS, puis MADAME BICOT.

BRACKSON, seul.

Sa sœur ? tout à fait beautiful !

FRANÇOIS, entrant vivement par la droite et s'adressant à la cantonade.

Par ici, vous autres, par ici !

MADAME BICOT, à la cantonade.

Ne me secouez pas.

BRACKSON.

Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOIS.

C'est madame Bicot, la belle-mère du docteur Frontignan qui est tombée de son âne.

BRACKSON.

Oh! la belle-mère?.. je m'en fous toujours... (Montant l'escalier, à part.) La sœur de Lavirette, very beautiful!.. very nice!

Il disparaît par l'escalier.

SCÈNE XVIII

FRANÇOIS, MADAME BICOT, PROSPER, LE CHASSEUR, puis LARTIGOUL.

Paraît madame Bicot soutenue par Prosper et par le chasseur. Son chapeau pend sur son épaule, sa robe est déchirée.

MADAME BICOT.

Ah! la sale bête! la sale bête!... Aïe! Ne me secouez donc pas comme ça!.. Ah! j'ai bien cru que mon dernier jour était arrivé!

LARTIGOUL, qui est entré par le bureau, à François.

Tiens, qu'y a-t-il?

FRANÇOIS, montrant madame Bicot.

C'est une dame qui est tombée d'un âne.

LARTIGOUL.

Une dame? (Allant à madame Bicot, voulant lui prendre la main et poussant un cri, puis à part.) Ah!.. Mon Dieu, mais je ne me trompe pas... ces traits .. cette figure. . Zozo! (A François.) Quelle est cette dame?

FRANÇOIS.

C'est la belle-mère du docteur Frontignan.

LARTIGOUL, à part, stupéfait.

La belle-mère?.. Allons donc, c'est impossible! (Haut, à madame Bicot.) Pardon, madame...

MADAME BICOT, apercevant Lartigoul et poussant un grand cri.

Ah! Marius!!!

LARTIGOUL, stupéfait.

Elle! C'est elle!!

FRANÇOIS, à part.

Tiens! ils se connaissent aussi!

MADAME BICOT.

C'est Marius!!!

François sort par le fond avec Prosper et le chasseur.

SCÈNE XIX

LARTIGOUL, MADAME BICOT, puis FRANÇOIS.

LARTIGOUL.

Zozo! (A part.) Ce qu'elle est décatie!

MADAME BICOT, à part.

Ce qu'il est défraîchi... (Haut.) Toi!.. C'est toi que je revois après vingt-quatre ans...

LARTIGOUL.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt!.. Mais ma fille, parle-moi de ma fille!

MADAME BICOT, à part, étonnée.

Sa fille?

LARTIGOUL, avec émotion.

Ah! quand j'ai reçu ta dépêche, là-bas : « Reviens vite, tu es père d'une fille. »

MADAME BICOT, à part.

Tiens! je lui avais donc envoyé une dépêche, à lui aussi?

LARTIGOUL.

Ah! ma fille... mon enfant!.. Est-elle heureuse, au moins? Son mari est-il gentil avec elle?

MADAME BICOT.

Son mari?

LARTIGOUL, continuant sans l'écouter.

Au bonheur de retrouver ma fille vient s'ajouter la joie de savoir qu'elle a épousé le neveu de mon frère d'armes.

MADAME BICOT.

Qui ça?

LARTIGOUL.

Mais le docteur Frontignan que je connais et que j'estime.

MADAME BICOT, stupéfaite.

Ah! bah?

LARTIGOUL.

C'est un excellent choix que tu as fait là.

MADAME BICOT.

Faut que je te dise...

LARTIGOUL.

Et tu seras récompensée d'avoir fait de notre enfant une honnête femme... je suis riche...

MADAME BICOT.

Tu es riche?...

LARTIGOUL.

Très riche.

MADAME BICOT, à part, vivement.

Ne disons rien.

LARTIGOUL.

Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire...

Mais sapristi! parle moi donc de ma fille? Où est-elle, ma fille, que je l'embrasse?..

MADAME BICOT.

Je ne sais pas. Dans le parc, probablement.

LARTIGOUL.

Dans le parc? Je vais les retrouver, me jeter dans leurs bras.

MADAME BICOT.

Marius, reste là, je vais les chercher.

LARTIGOUL.

Attendre pour embrasser ma fille! Jamais!

Il sort vivement par le fond.

MADAME BICOT, seule.

Et Frontignan qui n'est pas prévenu! Il va y avoir du grabuge! (Appelant et courant.) Marius! Eh! Marius!

Pendant qu'elle sort par le fond, à la suite de Lartigoul, la porte de gauche s'ouvre et Frontignan paraît.

SCÈNE XX

FRONTIGNAN, puis ODETTE, puis FRANÇOIS.

FRONTIGNAN, seul.

Pardonne-moi, mon Angèle, pardonne-moi! car tu sais bien que c'est malgré moi! C'est-à-dire, non, tu ne le sais pas, et j'espère bien que tu ne le sauras jamais, mais il n'en est pas moins vrai que c'est malgré moi.

ODETTE, à la cantonade.

Fronfron!

FRONTIGNAN.

Ah! non, fini de rire et maintenant qu'elle est réhabilitée, j'espère bien...

ODETTE, entrant de sa chambre, elle est en peignoir et tient une lettre à la main.

Ah! tu es là?

FRONTIGNAN.

Oui.

ODETTE, avec passion.

Ah! mon chéri, mon amour, mon petit Fronfron adoré, si tu savais!.. Non, tout à l'heure, il faut d'abord que je fasse porter cette lettre à son adresse.

Elle passe et va sonner à la table.

FRONTIGNAN.

Cette lettre?

ODETTE.

Je viens d'écrire à M. Brackson.

FRONTIGNAN, avec espoir.

Tu as écrit à Brackson?

ODETTE.

Oui, car tu ne sais pas... A peine, nous avais-tu laissés seuls tout à l'heure, qu'il m'a offert d'être sa maîtresse.

FRONTIGNAN.

Ah! bah?

FRANÇOIS, entrant par le bureau.

C'est monsieur qui a sonné?

ODETTE.

Non, c'est moi... Portez tout de suite ceci à M. Brackson.

Elle lui donne la lettre et François disparaît par l'escalier.

FRONTIGNAN, à part.

Elle lui fixe sans doute un rendez-vous!

ODETTE, redescendant à lui.

Ah! si tu savais comme je suis heureuse! Jusqu'à présent, vois-tu, mon chéri, si j'ai trompé tous mes amants, c'est que je ne savais pas ce que c'était que l'amour, c'est que je ne savais pas ce que c'était qu'aimer!

FRONTIGNAN.

Hein?

ODETTE.

Mais depuis que tu m'as serrée dans tes bras... depuis que j'ai senti tes lèvres sur les miennes .. Il s'est fait en moi comme une révolution... et j'ai compris que j'aimais pour la première fois!

FRONTIGNAN, inquiet, à part.

Ah! mon Dieu!

ODETTE.

Fini le passé! Fini! Ton amour m'a refait une virginité et désormais, mon chéri, tu n'auras plus rien à me reprocher.

FRONTIGNAN, à part.

Hein?

ODETTE.

Et, pour commencer, je viens de renvoyer à l'Américain tous ses bijoux, avec ces simples mots : « Monsieur, reprenez vos bijoux. Plutôt mourir que de tromper mon Frontignan! »

FRONTIGNAN, à part.

Ah! Ça! c'est le bouquet!

ODETTE.

Eh bien! Qu'est-ce que tu as? Tu n'as pas l'air heureux!

FRONTIGNAN, protestant.

Moi? Ah! Ah!

ODETTE.

Ne m'aimerais-tu déjà plus?

FRONTIGNAN.

Moi? Ah! ah!

ODETTE.

Ne serais-tu pas libre? (Tout à coup.) Tu n'es pas marié, au moins?

FRONTIGNAN.

Moi marié? Ah! ah! Mais je suis libre, libre comme l'air.

ODETTE.

Alors, nous ne nous quitterons plus!

FRONTIGNAN.

Nous quitter? Nous deux? Ah!.. (A part.) Il faut à tout prix que je la détache de moi!

ODETTE.

Nous vivrons tous les trois avec maman.

FRONTIGNAN, avec un grand cri, lui prenant les mains et la faisant asseoir à gauche de la table.

Eh bien, non, non, non!

ODETTE, effrayée.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRONTIGNAN, la faisant asseoir.

Ce qu'il y a? Il y a que je n'ai pas le droit de te faire partager mon existence. Il y a que je suis indigne de toi!

ODETTE.

Indigne de moi, toi?

FRONTIGNAN.

Oui, je suis couvert de dettes, je ne vis que d'expédients, et quels expédients, Seigneur !

ODETTE.

Ah ! bah ?

FRONTIGNAN.

Je suis traqué... saisi... bientôt ce sera la misère.

ODETTE, avec élan, se levant.

Et tu crois que c'est ça qui m'arrêtera ?

FRONTIGNAN.

Il le faut.

ODETTE.

Mais, la misère avec toi, c'est encore du bonheur !

FRONTIGNAN.

Non, non !

ODETTE.

Si ! si ! Tiens, s'il le faut, j'achèterai une machine à coudre, je travaillerai, comme Jenny l'ouvrière !

FRONTIGNAN, passant à droite.

Jamais ! jamais !

ODETTE.

Si ! si !.. Sans compter que tu as ta clientèle, tu es médecin.

FRONTIGNAN.

Médecin ? Tu crois ça aussi ? Eh bien, malheureuse, apprends donc que je ne suis même pas vétérinaire !

ODETTE.

Pas possible.

FRONTIGNAN.

Oui, d'une heure à l'autre, entends-tu, je puis être

poursuivi pour exercice illégal de la médecine !.. C'est le déshonneur, c'est la honte, c'est le bagne !..

ODETTE.

Le bagne ? Eh bien, je t'y suivrai, mon amour !

FRONTIGNAN.

Odette !

ODETTE.

Est-ce que tu crois que si Roméo avait été condamné pour exercice illégal de la médecine, Juliette l'eût planté là comme une vieille malle ? Allons donc ! Je suis de celles dont on fait les grandes amoureuses !.. Voleur ou assassin, tu es mon homme !

FRONTIGNAN, à part.

Ah ! bon Dieu de bon Dieu !

ODETTE, se jetant à son cou.

Crois-tu que je t'aime, maintenant, mon Fronfron, le crois-tu ?

FRONTIGNAN.

Oui, oui ! Aussi je ne lutte plus et tu peux rentrer dans ta chambre.

ODETTE.

Pourquoi ?

FRONTIGNAN.

Je vais aller dire au maître d'hôtel que nous ne déjeunerons pas à table d'hôte. (A part.) Ah ! non !

ODETTE.

Et nous déjeunerons tous les deux, là ?

Elle indique sa chambre.

FRONTIGNAN.

En tête-à-tête !

ODETTE.

Comme deux amoureux ! Ah! quel bonheur! je vais déjà débarrasser la table!

FRONTIGNAN, à part.

Et moi, je vais débarrasser le plancher.

ODETTE, sur le seuil de sa porte.

Oh! oui, toi, tu es mon homme !

Elle entre à gauche n° 19.

SCÈNE XXI

FRONTIGNAN, puis LARTIGOUL.

FRONTIGNAN, seul, exaspéré.

Et je suis venu ici pour être cocu !.. J'ai fait tout pour l'être sans pouvoir y arriver ; quand il y a tant de gens qui font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas l'être, et qui le sont tout le temps !

LARTIGOUL, entrant par le fond, à lui-même en allant poser son chapeau sur la table.

Ils ne sont pas dans le parc. (Apercevant Frontignan.) Lui !..

FRONTIGNAN, à part.

Allons, il s'agit de filer et tout de suite.

Il remonte.

LARTIGOUL.

Frontignan !

FRONTIGNAN

Je vous demande pardon, mais...

Il veut passer.

LARTIGOUL.

Reste !

FRONTIGNAN, étonné.

Il me tutoie ?

LARTIGOUL.

J'en ai le droit !

FRONTIGNAN.

Le droit ?

LARTIGOUL, avec émotion.

Oui, attends-toi à une nouvelle stupéfiante, à une joie immense !

FRONTIGNAN.

Quelle joie ?

LARTIGOUL.

J'ai retrouvé ma fille !

FRONTIGNAN.

Tant mieux pour vous. Mais...

Il veut s'en aller.

LARTIGOUL, le retenant.

Mais tu ne comprends pas ? Ma fille, c'est ta femme !

FRONTIGNAN, sans comprendre.

Ma femme ?

LARTIGOUL.

Mais oui ! La Zozo dont je t'ai parlé, la Zozo du beuglant, c'était madame Bicot !

FRONTIGNAN.

Ah ! mon Dieu !

Il tombe assis sur le canapé.

LARTIGOUL.

C'était ta belle-mère !

FRONTIGNAN.

Ce n'est pas possible, je rêve, moi, je rêve !

LARTIGOUL.

Non, tu ne rêves pas ! je suis ton beau-père !

FRONTIGNAN, à part.

Le père d'Odette ! Je vais tout lui dire !

LARTIGOUL, s'asseyant à côté de lui.

Et maintenant, écoute-moi.

FRONTIGNAN.

Non, écoutez-moi d'abord.

LARTIGOUL, lui coupant la parole.

Non, quand je t'aurai expliqué mes projets, tu me feras tes observations après. Pour commencer, je vais dételer.

FRONTIGNAN.

Si vous voulez, mais...

LARTIGOUL, même jeu.

Le devoir avant tout! Dans une heure, j'aurai rompu avec Sidonie et dans un mois, j'aurais épousé Zozo.

FRONTIGNAN.

Ça, ça m'est égal.

LARTIGOUL.

Comment, ça t'est égal que je vive en concubinage avec la mère de ta femme ?

FRONTIGNAN.

Ecoutez...

LARTIGOUL, stupéfait, se levant.

Mais, c'est ignoble!

FRONTIGNAN, se levant.

Laissez-moi vous dire...

LARTIGOUL, l'interrompant, marchant sur lui et le faisant passer à droite.

Mon petit Frontignan, je ne te connais pas depuis

longtemps, mais tu me sembles avoir sur la morale des idées qui ne me plaisent pas beaucoup.

FRONTIGNAN.

Non, c'est que vous ne savez pas...

LARTIGOUL, se montant.

Qui ne me plaisent pas du tout !

FRONTIGNAN, se rebiffant.

Oh ! mais dites donc...

LARTIGOUL.

Car c'est avec ces idées-là qu'on rend une femme malheureuse et qu'on arrive à la tromper !

FRONTIGNAN.

Mais sapristi...

LARTIGOUL.

Il n'y a pas de sapristi ! En ce moment, il y a un beau-père qui parle à son gendre et qui lui dit ceci : J'ai une fille, tu l'as épousée, tu lui dois fidélité, et si jamais j'apprenais que tu la trompes...

FRONTIGNAN.

Il ne s'agit pas de ça !

LARTIGOUL, continuant.

Je te tuerai comme une puce !

FRONTIGNAN, à part.

Ah ! il y avait longtemps !

LARTIGOUL.

Comme une puce !.. (Changeant de ton.) Maintenant, si tu as quelque chose à me dire, j'écoute.

FRONTIGNAN, à part.

Ah ! mais non, je n'ose plus, avec un enragé pareil !

LARTIGOUL, le regardant.

Eh bien ?.. C'est tout ? Je m'en doutais. (Lui tapant

sur les épaules.) Je vois ce qu'il te faut à toi, mon ami, c'est un beau-père qui te mène à la cravache !

FRONTIGNAN.

J'allais vous le dire.

LARTIGOUL.

Pour commencer, je te prie de me tutoyer !

FRONTIGNAN.

J'allais te le demander.

LARTIGOUL.

A la bonne heure; maintenant, va chercher ma fille que je l'embrasse.

FRONTIGNAN.

Impossible en ce moment, elle est au bain.

LARTIGOUL.

Au bain ? Alors je vais en profiter pour rompre avec Sidonie.

Il remonte.

FRONTIGNAN.

C'est ça, c'est ça !

LARTIGOUL.

A tout à l'heure !... Et tu sais... comme une puce !

Il sort par l'escalier.

SCÈNE XXII

FRONTIGNAN, puis LAVIRETTE.

FRONTIGNAN.

Oh ! je m'en vais d'ici, moi, je m'en vais tout de suite !

Il se dirige vers la chambre.

LAVIRETTE, entrant par le fond, à part.

Il faut avertir Frontignan !..

FRONTIGNAN, qui allait entrer dans sa chambre, apercevant Lavirette.

Lavirette !

LAVIRETTE.

Toi, enfin !

FRONTIGNAN, furieux.

Ah ! te voilà, toi, te voilà, l'inventeur des dragées d'Hercule !

LAVIRETTE.

Ça a raté ?

FRONTIGNAN.

Au contraire, misérable ! Elle m'adore !... Elle veut acheter une machine à coudre, et c'est la fille de Lartigoul !

LAVIRETTE.

Hein ?

FRONTIGNAN, marchant sur lui.

Et tout ce qui m'arrive c'est à toi que je le dois !

LAVIRETTE.

Frontignan !

FRONTIGNAN.

Aussi, je t'ai assez vu, entends-tu, et je te conseille de ne plus jamais te retrouver sur mon chemin.

Il le prend par le collet, le secoue avec force et le fait tourner à gauche.

LAVIRETTE.

Ecoute...

FRONTIGNAN, le secouant.

Jamais !...

LAVIRETTE.

Ne m'étrangle pas avant de savoir ce que je venais t'apprendre.

FRONTIGNAN, le secouant.

Qu'est-ce qu'il y a encore? Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, au moins. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle?

LAVIRETTE, étranglant à moitié.

Non... non... c'est une nouvelle excellente!

FRONTIGNAN, le lâchant et avec joie.

Enfin!... Laquelle?

LAVIRETTE, s'éloignant prudemment derrière le canapé.

Ta femme est ici!

FRONTIGNAN, bondissant.

Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis?

Il court après Lavirette.

LAVIRETTE, se sauvant toujours et se cachant derrière la table.

Elle est arrivée par le train de Lyon. Je l'ai installée à l'hôtel Métropole.

FRONTIGNAN, le poursuivant hors de lui.

Ma femme à Royat? C'est une blague? Dis-moi que c'est une blague!

LAVIRETTE.

Hélas! non! Elle s'ennuyait loin de toi et elle était poursuivie par les déclarations d'un imbécile.

FRONTIGNAN.

Ma femme à Royat? Et Maxime qui ne me prévient pas!

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, entrant par le fond.

Voyons, c'est bien cet hôtel...

FRONTIGNAN, se retournant au bruit.

Lui !

LAVIRETTE.

Leverdier !

MAXIME.

Frontignan !

FRONTIGNAN, furieux.

Toi ! toi !

MAXIME.

Ah ! mon ami, j'arrive à l'instant et je suis venu de la gare en courant. Ta femme a disparu de Luxeuil, et je ne sais pas où elle est !

FRONTIGNAN.

Ah ! tu ne sais pas où elle est ?... (A Lavirette.) Il ne sait pas où elle est !

MAXIME, ahuri.

Non.

FRONTIGNAN.

Eh bien, je vais te le dire, moi !... Elle est ici !

MAXIME, stupéfait.

A Royat !

LAVIRETTE.

A Royat!

FRONTIGNAN.

Et c'est ainsi que tu me préviens malgré ta promesse?

MAXIME.

J'avais peur de t'inquiéter.

FRONTIGNAN, continuant.

C'est comme ça, qu'au lieu de veiller sur elle, tu laisses un imbécile la poursuivre de ses déclarations?

MAXIME, vexé.

Un imbécile! Mais...

LAVIRETTE.

C'est elle-même qui me l'a dit.

MAXIME, même jeu.

Ah!

FRONTIGNAN.

Et voilà un homme à qui je ne prenais plus que dix francs par consultation!... Ah! tu payeras pour tout le monde!...

Il le gifle.

MAXIME.

Monsieur, je vous tuerai!

FRONTIGNAN.

Ça m'est égal, j'y suis habitué.

MAXIME.

Veuillez attendre mes témoins!

Il sort par le fond.

FRONTIGNAN, à Lavirette.

S'il croit que je vais les attendre ici!

SCÈNE XXIV

FRONTIGNAN, LAVIRETTE.

LAVIRETTE.

Que vas-tu faire?

FRONTIGNAN.

Filer!... Va retrouver ma femme, emmène-la à la gare. Nous prendrons le train de midi pour Marseille.

LAVIRETTE.

De midi. Bien.

Il va vers le fond.

FRONTIGNAN.

Ah! dis au bureau qu'on aille me chercher une voiture, une voiture fermée.

LAVIRETTE.

Oui. (Il va vers le bureau. Fausse sortie.) Ah! j'oubliais. J'ai dit à Brackson que c'était ma sœur.

FRONTIGNAN.

Qui ça?

LAVIRETTE.

Mais ta femme!

Il entre dans le bureau.

SCÈNE XXV

FRONTIGNAN, puis ANGÈLE, puis BRACKSON.

FRONTIGNAN, gagnant la gauche.

Sa sœur? Pourquoi a-t-il dit que ma femme était sa sœur?

ANGÈLE, entrant par le fond.

Ah! ça, que devient mon mari?

FRONTIGNAN, terrifié.

Ma femme ! (A part.) Sapristi!

ANGÈLE.

Lucien ! Mon Lucien à moi !

Elle se jette dans ses bras.

FRONTIGNAN.

Angèle ! Mon Angèle à moi !

ANGÈLE.

Ah ! mon chéri ! mon trésor ! ne me gronde pas d'avoir quitté Luxeuil, mais j'étais si malheureuse, loin de toi...

FRONTIGNAN.

Oui, oui, je sais... Lavirette m'a dit...

ANGÈLE.

Et toi tu t'amusais loin de moi ?

FRONTIGNAN.

M'amuser ? Moi ? Ici ? Ah ! Seigneur, je ne sais pas s'il y a des gens qui s'amusent à Royat, mais pas moi. Ah! non, pas moi, aussi j'en ai assez, rentre au Métropole, refais ta malle, nous allons repartir aujourd'hui même à midi.

ANGÈLE.

Pour Paris?

FRONTIGNAN.

Non, pour Marseille et de là en Italie.

ANGÈLE, stupéfaite.

En Italie?

FRONTIGNAN.

Voilà longtemps que je t'ai promis de t'emmener là-bas.

ANGÈLE.

Ah! quel bonheur!

FRONTIGNAN.

Nous y resterons un mois, deux mois...

ANGÈLE.

Oui! Tout ce que tu voudras, pourvu que je ne te quitte plus! (Paraît Brackson sur l'escalier.) Je t'aime trop, vois-tu...

FRONTIGNAN.

Pas plus que je ne t'aime, va, mon amour.

BRACKSON, s'arrêtant stupéfait, et à part.

Oh!

ANGÈLE.

Si, si, je t'aime plus que tu m'aimes.

FRONTIGNAN.

Nous nous aimons autant, voilà la vérité.

BRACKSON, à part.

La sœur de Lavirette dans les bras de Frontignan!

ANGÈLE.

Je rentre à l'hôtel Métropole.

FRONTIGNAN.

Je t'y rejoins dans cinq minutes.

ANGÈLE, remontant et lui envoyant des baisers.

Tiens! tiens!

BRACKSON, descendant, à part.

Et c'est son maîtresse!

Angèle sort par le fond. A ce moment Frontignan aperçoit Brackson qui a fini de descendre l'escalier.

SCÈNE XXVI

FRONTIGNAN, BRACKSON, puis LARTIGOUL, puis ODETTE, MADAME BICOT, VOYAGEURS, VOYAGEUSES, puis COLOMBE et LE COMMISSAIRE DE POLICE.

BRACKSON, à part, ravi.

Elle est beaucoup mieux que son femme légitime.

FRONTIGNAN, à part, avec effroi.

Brackson!

BRACKSON.

Cette dame que vous embrasssiez là, c'était votre maîtresse?

FRONTIGNAN.

Ma maîtresse? (A part.) Oh! (Vivement, haut.) Oui, c'est ma maîtresse, c'est ma maîtresse.

BRACKSON.

All right!.. Alors, je vais vous annoncer un chose qui vous fera plaisir. Je suis venu à Royat pour me venger avec votre femme légitime; eh bien! je renonce.

FRONTIGNAN, lui serrant la main.

Quoi? vrai?

BRACKSON.

Et je vous ferai cocu sur votre maîtresse.

FRONTIGNAN, retirant sa main.

Hein? Ah! par exemple!

LARTIGOUL, paraissant en haut de l'escalier, à part.

J'ai rompu avec Sidonie.

BRACKSON, à Frontignan.

Venez me présenter à votre maîtresse.

FRONTIGNAN.

Jamais !

LARTIGOUL.

Sa maîtresse ?.. (Bondissant.) Ah ! tu as une maîtresse !

Il le prend par le collet.

FRONTIGNAN.

Lartigoul !

BRACKSON, à Lartigoul.

Excusez-moi, je suis occupé avec monsieur Docteur Frontignan.

LARTIGOUL, secouant Frontignan.

Et moi, je suis son beau-père !

FRONTIGNAN.

Laissez-moi !..

Odette sort de sa chambre.

ODETTE, à part.

Que veut dire ce bruit ?

LARTIGOUL.

Ah ! Monsieur Frontignan, vous avez une maîtresse !

BRACKSON.

Yes !

ODETTE, à part.

Hein ?

BRACKSON.

C'est la sœur de Lavirette !

ODETTE, poussant un cri et s'évanouissant.

Ah !

MADAME BIGOT, qui vient d'entrer du fond, se précipitant vers Odette.

Ma fille !...

FRONTIGNAN, hurlant.

Ecoutez !...

LARTIGOUL, s'emparant de lui.

Je vous tuerai comme une puce !

BRACKSON.

Après moi !

FRONTIGNAN, hors de lui.

Ah ! mais vous m'embêtez tous les deux et puisque c'est comme ça !...

Il se dégage et gagne le milieu de la scène.

COLOMBE, arrivant par le fond, suivie d'un commissaire, de deux gendarmes, de voyageurs et de voyageuses.

Monsieur le commissaire, voilà l'homme qui a voulu me violer.

Elle désigne Frontignan.

TOUS, indignés.

Hein ?

FRONTIGNAN.

Moi ? moi ? la violer ?

COLOMBE.

Oui, il s'est jeté sur moi !

TOUS, indignés.

Oh !

FRONTIGNAN.

Mais ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

LE COMMISSAIRE, aux gendarmes.

Empoignez-moi cet homme-là !

FRONTIGNAN, se débattant et hurlant.

Monsieur le commissaire, ce n'est pas moi, c'est Hercule !

Tout le monde se précipite sur Frontignan que Brackson et Lartigoul ne veulent pas lâcher. — Madame Bicot tape dans les mains d'Odette évanouie et Kiss, le petit chien de Colombe, aboie de toutes ses forces.

Tableau.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, MADAME BICOT, puis FRANÇOIS.

Au lever du rideau, Odette est toujours évanouie, madame Bicot lui tape dans la main.

MADAME BICOT.

Odette... fifille... reviens à toi... c'est moi, ta mémère... (A elle-même.) ¡Ah! va te promener, elle ne remue pas plus qu'une borne! Et ce garçon qui n'arrive pas!...

FRANÇOIS, accourant par le bureau, un flacon de sels à la main.

Voici des sels.

MADAME BICOT.

Enfin, ce n'est pas malheureux.

FRANÇOIS.

La patronne les avait égarés.

MADAME BICOT.

C'est bon, c'est bon, donne vite.

Elle prend le flacon et le fait respirer à Odette.

FRANÇOIS, regardant Odette.

Pauvre petite femme, quand elle apprendra que non seulement son mari a une maîtresse, mais qu'il a voulu violer mademoiselle de Pontavant!.. Singulier goût!

MADAME BICOT, à part.

Faut absolument que je lui parle avant que Marius ne la voie... (A François.) Eh! dis donc, toi, où qu'il est allé Lartigoul ?

FRANÇOIS.

Chez le commissaire, avec le docteur Frontignan, il voulait lui casser les reins.

Odette pousse un soupir.

MADAME BICOT, vivement.

Chut! On dirait qu'elle soupire!

ODETTE, revenant à elle.

Fronfron, Fronfron!..

FRANÇOIS.

Elle revient à elle.

MADAME BICOT.

Oui, oui. Laisse-nous.

Elle lui rend le flacon.

FRANÇOIS, à part.

C'est égal! quel scandale pour l'hôtel!

Il sort par le bureau.

SCÈNE II

ODETTE, MADAME BICOT.

ODETTE.

Ah! ça, que s'est-il donc passé ?

MADAME BIGOT.

Odette... ma fille...

ODETTE, poussant un cri.

Ah! oui, je me souviens! (Se levant.) Une maîtresse! Fronfron a une maîtresse!

MADAME BIGOT.

Ecoute!..

ODETTE.

Lui qui me jurait il n'y a qu'un instant qu'il m'adorait et qu'il était libre!

Elle passe à droite.

MADAME BIGOT.

Oui, oui, mais pour le moment il ne s'agit pas...

ODETTE, toute à ses pensées.

Et c'est la sœur de Lavirette!

MADAME BIGOT.

Fifille!..

ODETTE.

Ah! Je comprends maintenant pourquoi ce Lavirette me poussait à devenir la maîtresse de Brackson.

MADAME BIGOT.

Voyons, écoute-moi, je t'en prie.

ODETTE.

Il avait peur que je ne souffle l'amant de sa sœur, parbleu! Ah! c'est un joli coco!

MADAME BIGOT, à part.

Ah! ça y est, elle ne m'écoute pas! Quand elle a l'amour en tête, celle-là!

ODETTE.

Où est-il? Où est-il?

MADAME BICOT.

Qui ça ?

ODETTE.

Mais Frontignan !

MADAME BICOT, à part.

Pas de danger que je lui dise, pour qu'elle coure après !

ODETTE.

Mais réponds donc... Où est-il ?

MADAME BICOT.

Je ne sais pas... Il est allé faire une course.

ODETTE.

Une course ?

MADAME BICOT, se fâchant.

Ah ! ça, voyons, ce n'est pas tout ça, comme disait ma tante, veux-tu m'écouter, oui ou non ?

ODETTE.

Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

MADAME BICOT.

Eh bien, voilà : j'ai retrouvé ici un ami d'il y a vingt-quatre ans, le commandant Lartigoul.

ODETTE.

Eh ! qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

MADAME BICOT.

Mais il croit qu'il est ton père.

ODETTE, allant s'asseoir à gauche de la table.

Non ? Eh bien, s'il croit ça, ça prouve que c'est une gourde.

MADAME BICOT, vexée.

Odette !

ODETTE.

Et une riche gourde!

MADAME BIGOT.

Possible, que ce soit une riche gourde, mais c'est une gourde très riche, et il veut m'épouser.

ODETTE, haussant les épaules.

T'épouser? Ah! non, laisse-moi donc tranquille!

MADAME BIGOT.

Puisqu'il croit que t'es sa fille, voyons!... « Zozo, qu'il m'a dit comme ça, je sais maintenant ce qu'il me reste à faire! » Et quand un homme dit ça en retrouvant la mère de son enfant... c'est bien clair! Aussi, écoute-moi bien, dès que tu le verras, tu te jetteras dans ses bras d'un air émouvé en t'écriant comme à l'Ambigu : « Ciel, mon père! »

ODETTE, se levant.

Eh bien, un autre jour si tu veux, mais aujourd'hui j'ai autre chose à jouer que le vieux répertoire.

MADAME BIGOT.

Hein? Ah! ça tu ne vas pas faire la mauvaise tête. Promets-moi...

ODETTE.

Ah! flûte!

Elle passe et va s'asseoir sur le canapé.

MADAME BIGOT, indignée.

Flûte! voilà comme tu me réponds à moi ta mère? Eh bien, veux-tu que je te dise? Quand on est jolie comme t'es, t'entends, et qu'on n'a pas su se faire une position à 23 ans, t'entends... (Avec des larmes dans la voix.) On n'empêche pas sa mère de se marier à 55 ans!

ODETTE, à elle-même.

Quelle course est-il allé faire ?

MADAME BICOT.

Voyons, fifille, sois bien gentille, c'est notre avenir...

ODETTE, poussant un cri et se levant.

Ah ! que je suis bête ! Il est allé rejoindre la sœur de Lavirette au Métropole !... (Elle se dirige vers sa chambre.) Je vais y aller !

SCÈNE III

LES MÊMES, LAVIRETTE.

LAVIRETTE, entrant par le fond et à part.

Ah ! ça, que devient Frontignan ? Il va manquer le train.

ODETTE, à part.

Lavirette !

MADAME BICOT, contrariée, à part, apercevant Lavirette.

Allons bon, l'autre !

ODETTE, à Lavirette.

Ah ! vous voilà, vous !

LAVIRETTE.

Odette !

Odette, Lavirette, madame Bicot.

ODETTE.

Eh bien, je vous fais mes compliments, vous les comprenez, les devoirs de la famille !

LAVIRETTE, étonné.

Les devoirs de la famille?

ODETTE.

Mais quand on fait ce métier-là, mon cher, ce n'est pas un chapeau qu'on met sur sa tête, c'est une casquette!

LAVIRETTE.

Une casquette?

ODETTE.

Oh! ne faites pas l'idiot, vous me comprenez parfaitement.

LAVIRETTE.

Quelle casquette?

MADAME BIGOT, à Odette.

Voyons, Odette.

ODETTE, à Lavirette.

Mais je lutterai, vous entendez, et il faudra bien qu'elle me le rende.

Elle se dirige vers sa chambre.

MADAME BIGOT.

Que vas-tu faire?

ODETTE.

Mettre une robe et un chapeau.

MADAME BIGOT.

Mais où veux-tu aller?

ODETTE.

A l'hôtel Métropole, m'expliquer avec la sœur de ce coco-là.

Elle rentre dans sa chambre.

SCÈNE IV

LAVIRETTE, MADAME BICOT.

LAVIRETTE, ahuri, à part.

Avec ma sœur ? Mais c'est madame Frontignan, ma sœur !

MADAME BICOT, à part.

Elle va tout faire manquer !...

LAVIRETTE, à part.

Oh ! il a dû se passer quelque chose ici pendant mon absence.

MADAME BICOT, à elle-même.

Je vais encore essayer de la raisonner.

Elle se dirige vers la chambre d'Odette.

LAVIRETTE, l'arrêtant.

Mère Bicot !

MADAME BICOT.

Monsieur Lavirette, je vous prie de me laisser passer.

LAVIRETTE, la retenant.

Pas avant que vous m'ayez dit où est Frontignan.

MADAME BICOT.

Où il est ? Il a été arrêté il y a vingt minutes.

LAVIRETTE.

Frontignan... arrêté ?

MADAME BICOT.

Pour avoir voulu violer mademoiselle Pontavant.

LAVIRETTE, lâchant madame Bicot.

Hein ?

MADAME BICOT.

Ah ! c'est un joli cochon !

Elle entre dans la chambre d'Odette.

SCÈNE V

LAVIRETTE, puis ANGÈLE, puis FRANÇOIS.

LAVIRETTE, seul.

Ah ! mon Dieu ! elle sera allée raconter au commissaire... il faut que j'aille le faire relâcher à l'instant.

Il remonte.

ANGÈLE, entrant par le fond, très inquiète.

Eh bien, mon mari ? Qu'est devenu mon mari ?

LAVIRETTE, à part.

Sa femme ! Sapristi !

ANGÈLE, poussant un cri.

Il lui est arrivé un accident ?

LAVIRETTE, vivement.

Mais non !

ANGÈLE.

Si ! Si ! (A François qui entre par le fond et se dirige vers le bureau.) Le docteur Frontignan ? Où est le docteur Frontignan ?

FRANÇOIS.

Le commissaire l'a emmené au poste il y a vingt minutes.

Il disparaît par le bureau.

ANGÈLE.

On l'a emmené au poste?

LAVIRETTE, vivement.

Pour voir un malade.

ANGÈLE.

Un malade? Ah! que j'ai eu peur!... J'ai cru que mon mari était arrêté.

LAVIRETTE.

Arrêté? Frontignan? Et pourquoi? Il n'y a pas de raison.

ANGÈLE.

Ce n'est pas la première fois qu'on arrêterait en France quelqu'un sans raison!

LAVIRETTE.

A Paris, mais pas en province!... Et maintenant, retournez à la gare, moi, je vais rejoindre Frontignan.

ANGÈLE.

A la gare? Mais le train est parti et il n'y en a pas avant ce soir. Je vous accompagne.

LAVIRETTE, vivement.

Impossible... Il s'agit d'une consultation.

ANGÈLE.

Alors, je vais vous attendre tous les deux dans ce hall.

LAVIRETTE.

Oh! non, pas dans le hall.

ANGÈLE.

Pourquoi?

LAVIRETTE.

Cet hôtel est trop mal fréquenté... Tenez, entrez là, dans ma chambre.

Il indique le numéro 21.

ANGÈLE.

Dans votre chambre ?

LAVIRETTE.

Oui, là au 21... C'est plus convenable.

ANGÈLE.

Vous trouvez ?

LAVIRETTE.

Oui, oui... Frontignan m'en voudrait de vous laisser seule ici.

ANGÈLE, allant vers le numéro 21.

Enfin, si vous croyez que mon mari... Mais, dépêchez-vous.

LAVIRETTE.

Soyez tranquille... (A part, sortant.) Ah ! le malheureux ! le malheureux !

SCÈNE VI

ANGÈLE, puis BRACKSON, puis FRANÇOIS.

ANGÈLE, allant pour pénétrer dans la chambre et se ravisant.

Non, décidément, dans la chambre d'un célibataire, ce serait encore moins convenable.

Elle prend un journal sur la table et va s'asseoir sur le canapé.

BRACKSON, descendant l'escalier.

Puisque monsieur docteur Frontignan ne veut pas

me présenter à sa maîtresse, j'irai me présenter tout seul.

ANGÈLE, à part, tout en dépliant le journal.

Et puis, dans ce hall, il n'y a pas de danger.

BRACKSON, apercevant Angèle, à part.

Elle! ce était elle! (Il sonne, à François qui paraît.) Garçon!

FRANÇOIS, sortant du bureau.

Monsieur désire?

BRACKSON.

Champagne, tout de suite.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur. (A part.) Ce n'est pas possible, il a la pépie?

Il rentre dans le bureau.

BRACKSON, à part.

Beautiful! Plus beautiful que sa femme légitime! (Allant à Angèle, en passant derrière le canapé.) Excusez-moi...

ANGÈLE, qui lisait, poussant un petit cri.

Ah! mais pardon, monsieur...

BRACKSON.

Jonathan Brackson, de Philadelphie. Je sais qu'il est pas protocole de présenter soi-même, mais il est des circonstances dans la vie où protocole on s'asseoit dessus!

ANGÈLE, à part.

Ah!

Elle se lève et passe à droite.

BRACKSON.

Oh! vous éloignez-vous?

ANGÈLE.

Monsieur, je ne vous connais pas.

BRACKSON.

Mais je suis un ami du docteur Frontignan.

ANGÈLE, s'arrêtant.

Un ami du docteur Frontignan?

BRACKSON.

Yes! Et j'ai à vous parler.

ANGÈLE, très aimable.

Mais, que ne disiez-vous tout de suite... (Elle s'assied à droite de la table.) Je vous écoute, monsieur.

BRACKSON.

Une minute, je vous prie... J'attends le champagne.

ANGÈLE, étonnée.

Le champagne?

BRACKSON.

Yes!

Il s'assied à gauche de la table.

ANGÈLE, à part.

Ah! ça, est-ce qu'il voudrait m'offrir?.. (Haut.) Mais, monsieur, je n'ai pas soif.

BRACKSON.

Moi, non plus!

ANGÈLE.

Ah!

FRANÇOIS, entrant par le bureau avec une bouteille et un verre sur un plateau.

Voici le champagne.

BRACKSON.

Sortez!

François sort.

ANGÈLE, à part.

Ah! ça, qu'est-ce que c'est que ce monsieur? (Brackson boit coup sur coup plusieurs verres, le regardant avec stupéfaction.) Eh bien, c'est heureux qu'il n'ait pas soif!

BRACKSON.

Et maintenant, je suis prêt : je vous aime de tout mon cervelle.

ANGÈLE, à part.

Hein?

BRACKSON.

De tout ma cœur, de tout mon individu.

ANGÈLE, à elle-même, se levant.

Ah! mon Dieu! mais il est ivre... déjà!

BRACKSON, avec passion.

Je suis milliardaire... et si vous voulez devenir ma maîtresse...

Il veut lui prendre la taille.

ANGÈLE, indignée.

Votre maîtresse?

Elle passe à gauche.

BRACKSON.

Je donne tout!.. tout!.. même la colonne Vendôme, je suis assez riche.

ANGÈLE.

Ah! on m'avait prévenue que cet hôtel était singulièrement fréquenté, mais j'étais loin de me douter que ce fût à ce point-là!

BRACKSON.

Vous dites?

ANGÈLE.

Ah! pas un mot de plus, monsieur, je vous en prie!

vous êtes étranger et c'est là votre seule excuse de ne pas voir à qui vous vous adressez : je suis une honnête femme.

Elle remonte.

BRACKSON, très calme, souriant.

Non !

ANGÈLE, s'arrêtant.

Comment, non ?

BRACKSON.

Vous êtes la cocotte du monsieur docteur Frontignan !

ANGÈLE, redescendant.

La cocotte ?

BRACKSON.

Enfin, sa maîtresse... c'est lui-même qui me l'a dit.

ANGÈLE.

Le docteur Frontignan vous a dit que j'étais sa maîtresse ?

BRACKSON.

Yes ! Yes !

ANGÈLE, à part.

Ah ! par exemple !

BRACKSON.

Voyons, sois une bonne cocotte, hein ?

ANGÈLE.

Une bonne cocotte ?

BRACKSON.

Viens chercher les bijoux dans ma chambre.

Il veut lui prendre la taille.

ANGÈLE, se débattant.

Monsieur! monsieur! (A part.) Ah! ça, il ne passera donc personne?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LARTIGOUL.

LARTIGOUL, entrant par le fond, et à lui-même.

Le commissaire m'a arraché Frontignan des mains.

ANGÈLE, s'échappant des mains de Brackson et passant derrière le canapé.

Quelqu'un! (Courant à Lartigoul.) Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'espère que vous ne me refuserez pas aide et protection.

LARTIGOUL.

Mais volontiers, madame. A qui ai-je l'honneur?..

BRACKSON.

C'est la cocotte de Frontignan!

LARTIGOUL, à part.

La sœur de Lavirette.

ANGÈLE, montrant Brackson.

Voilà dix minutes que monsieur...

LARTIGOUL, à Angèle, indigné.

Vous, vous ici? Ah! c'est trop fort!

ANGÈLE, saisie.

Mais, monsieur...

LARTIGOUL.

Et vous venez sans doute attendre le docteur Frontignan?

ANGÈLE.

En effet, monsieur.

LARTIGOUL.

Elle vient le relancer !

ANGÈLE.

Le relancer?

LARTIGOUL, à part.

Ah ! il faut que je l'en débarrasse ! (Haut, à Brackson.) Laissez-moi seul avec madame.

BRACKSON, très calme.

Nô !

LARTIGOUL, agacé.

Je vous dis de me laisser seul avec madame.

BRACKSON, même jeu.

Nô !

LARTIGOUL.

Vous ne voulez pas me laisser seul avec madame?

BRACKSON.

Nô !

LARTIGOUL, furieux.

Ah ! vous ne voulez pas!.. Monsieur je m'appelle le commandant Marius Lartigoul !

BRACKSON.

Ah ! vous êtes de Marseille ?

LARTIGOUL, exaspéré.

Ah! cette fois-ci !.. (Il le gifle.) Tiens!

BRACKSON.

Oh !.. chameau !

LARTIGOUL.

Voilà cinquante ans que ça me démange ! (Criant.)

Je suis de Roubaix, Nord! Nord! Et maintenant veux-tu me laisser seul avec madame?

BRACKSON.

Yes.

Il lui flanque un énorme coup de poing dans la figure.

LARTIGOUL, poussant un cri.

Ah! nom de nom!

Il remonte.

ANGÈLE.

Oh!

LARTIGOUL.

Monsieur, nous nous retrouverons!

BRACKSON.

Pour la boxe, tant que tu voudras!

Il sort par l'escalier.

SCÈNE VIII

LARTIGOUL, ANGÈLE.

LARTIGOUL, voulant courir après Brackson, puis se ravisant et posant son chapeau sur la table.

Non! je n'ai pas le temps maintenant. (Se frottant l'œil.) Cristi, que ça me cuit!

ANGÈLE.

Croyez, monsieur, que je suis désolée d'être la cause...

LARTIGOUL.

Ce n'est rien, madame, je le retrouverai. (Lui faisant signe de s'asseoir sur le canapé et s'asseyant à côté d'elle.) Voyons, jouons cartes sur table : combien voulez-vous pour renoncer à lui?

ANGÈLE.

Renoncer? mais à qui, monsieur?

LARTIGOUL.

Au docteur Frontignan.

ANGÈLE, poussant un cri.

Vous dites?

LARTIGOUL.

Oh! je sais bien ce que vous allez me répondre: vous l'aimez, vous espériez qu'il ne vous quitterait jamais.

ANGÈLE.

Me quitter? Ah! ça, monsieur!...

LARTIGOUL, continuant.

Vous auriez pourtant dû penser qu'avec un homme marié...

ANGÈLE.

Un homme marié?

LARTIGOUL.

Il vous l'avait caché? Eh bien, oui, là, Frontignan est marié et il est ici avec sa femme depuis hier.

ANGÈLE, poussant un cri.

Depuis hier?

LARTIGOUL.

Oui, et d'un moment à l'autre, la malheureuse peut apprendre...

ANGÈLE, se levant, poussant un cri.

Ah! par exemple! Il est venu à Royat avec une femme et il me fait passer pour sa maîtresse!

LARTIGOUL.

Hein? Ah! ça, vous n'êtes donc pas?...

ANGÈLE.

La maîtresse du docteur Frontignan? Je n'ai pas ce déshonneur!

LARTIGOUL, à part.

Et l'autre imbécile qui me dit... (Haut.) Mais alors qui êtes-vous?

ANGÈLE.

Que je suis? Je suis sa femme, monsieur, sa femme légitime.

LARTIGOUL, poussant un cri.

Ah! mon Dieu!

ANGÈLE.

Je suis madame Frontignan qui, il y a une heure encore, était assez naïve, assez bête, pour s'imaginer qu'elle avait un mari qui n'était pas comme les autres.

LARTIGOUL, avec émotion prêt à défaillir, à lui-même.

Ma fille! c'est ma fille!

ANGÈLE.

Aussi, je vous remercie et bénis cette méprise qui m'a permis d'apprendre ce que valait le misérable!

LARTIGOUL, avec émotion.

Vous ne saviez rien, et c'est moi qui vous apprends...

ANGÈLE, tombant assise à gauche de la table, les yeux pleins de larmes.

Ah! vous avez brisé ma vie.

LARTIGOUL, vivement et pleurant.

Non! non!..

ANGÈLE.

Si! si!

LARTIGOUL, éclatant en sanglots.

Ah! Seigneur! mettre 24 ans pour arriver jusqu'à

son enfant et lui briser la vie dans la première entrevue !

ANGÈLE, à part.

Comment, il pleure aussi !

LARTIGOUL, pleurant de plus en plus et tombant assis sur le canapé.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

ANGÈLE, à part.

C'est un vieillard gaffeur, mais c'est un bon vieillard !

LARTIGOUL, à lui-même.

Je n'ose plus lui dire que je suis son père !

ANGÈLE, à elle-même, apitoyée.

Mais il va se faire mal !

LARTIGOUL, à lui-même.

Plus je la regarde, plus je trouve qu'elle me ressemble.

ANGÈLE, se levant et allant à lui.

Voyons, monsieur, calmez-vous, après tout, ce n'est pas votre faute si vous m'avez appris...

LARTIGOUL, lui prenant les mains.

Ah ! merci, merci ! vous me rendez courage !... Non ! ne retirez pas votre main .. et répondez-moi : votre mère n'a jamais prononcé devant vous le nom de Marius Lartigoul ?

ANGÈLE.

Non !

LARTIGOUL, tristement.

Ah !.. Elle ne vous parle jamais de votre père ?

ANGÈLE, étonnée.

Si.

LARTIGOUL, avec joie.

Ah !.. et à quel propos ?

ANGÈLE, de plus en plus étonnée.

Mais... chaque fois qu'elle vient sans lui à Paris.

LARTIGOUL, étonné.

Chaque fois qu'elle vient sans lui à Paris ?

ANGÈLE.

Oui, il est en garnison à Orléans.

LARTIGOUL.

A Orléans? Votre père est en garnison à Orléans ?

ANGÈLE.

Oui. Il commande le 28e d'artillerie.

LARTIGOUL.

Le 28e.. ? Voyons, voyons, vous êtes bien madame Frontignan, la femme légitime du docteur Frontignan?

ANGÈLE.

Hélas !

LARTIGOUL.

Et votre père est artilleur ? Mais alors Zozo s'est fichée de moi !

ANGÈLE.

Zozo ?

LARTIGOUL.

Et moi qui ai rompu pour me consacrer à ma fille !

SCÈNE IX

LES MÊMES, SIDONIE et PROSPER, puis FRANÇOIS.

SIDONIE, descendant l'escalier, suivie de Prosper qui porte des valises.

Vous porterez mes bagages au Métropole Hôtel.

LARTIGOUL.

Sidonie !

Il remonte.

SIDONIE.

Adieu, mon vieux Marius...

LARTIGOUL.

Ah ! mais non ! mais ça change tout ! (A Prosper, montrant les valises.) Remonte tout ça là-haut, toi, et vivement !

SIDONIE.

Hein ?

Prosper remonte par l'escalier.

LARTIGOUL.

Mais je ne dételle plus !

SIDONIE.

Ah ! bah ! C'est donc changé ?

LARTIGOUL.

Si c'est changé ? Son père est artilleur !

On entend sonner à la cantonade.

SIDONIE.

Je ne saisis pas le rapport... mais je vais me recoucher.

Elle disparaît par l'escalier.

ANGÈLE, stupéfait, cherchant à comprendre.

Ah ! ça, monsieur, mais que vient faire mon père..?

LARTIGOUL.

Ce qu'il vient faire ! Tout ça ne vous intéresse plus, madame !.. (A part.) Mais il faut que je m'explique avec la Bicot.

ANGÈLE.

Monsieur...

François paraît par le bureau et se dirige vers le n° 19.

LARTIGOUL, sortant par le fond, sans l'écouter.

Elle doit être dans le parc ! Un artilleur ! Ah ! c'est un artilleur !

François ouvre la porte du n° 19.

ODETTE, à la cantonade.

Allez chercher une voiture tout de suite !

François referme la porte et sort par le fond.

SCÈNE X

ANGÈLE, puis PROSPER, puis ODETTE et FRANÇOIS.

ANGÈLE, seule.

Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Tout à l'heure il pleurait avec moi, et parce que mon père est en garnison à Orléans... (A Prosper qui paraît par le bureau et vient enlever le champagne.) Garçon !

PROSPER.

Madame ?

ANGÈLE.

Faites-moi avancer une voiture vivement.

PROSPER.

Bien, madame.

Il enlève le champagne et sort.

ANGÈLE.

Puisque M. Frontignan ne revient pas de sa consultation, c'est moi qui irai le rejoindre au commissariat.

ODETTE, sortant de sa chambre le chapeau sur la tête et s'adressant à la cantonade.

Non, maman, c'est inutile.

ANGÈLE, à elle-même.

Et notre entrevue ne sera pas longue.

ODETTE, tout en mettant ses gants.

J'ai hâte de m'expliquer avec cette grue!

FRANÇOIS, paraissant au fond.

La voiture de madame Frontignan est avancée.

ODETTE et ANGÈLE, ensemble.

Merci.

François sort.

Odette et Angèle remontent ensemble, puis s'arrêtent toutes les deux.

ANGÈLE, très aimable.

Pardon, madame, mais je crois que vous faites erreur : cette voiture est pour moi.

ODETTE, même jeu.

Oh! c'est vous qui faites erreur, madame!

ANGÈLE.

Moi?

ODETTE.

Vous n'avez sans doute pas entendu ce qu'a dit le maître d'hôtel : « La voiture de madame Frontignan est avancée. »

ANGÈLE.

Eh bien?

ODETTE.

Eh bien, madame Frontignan, c'est moi!

ANGÈLE.

Hein? vous?

ODETTE.

Oui, madame.

ANGÈLE.

Vous êtes madame Frontignan, la femme du docteur Frontignan, demeurant à Paris, rue Cambon, et arrivée hier matin ?

ODETTE.

Avec lui, en effet, madame.

ANGÈLE, à part, descendant.

Sa maîtresse!... C'est sa maîtresse!... Et elle a l'aplomb de se faire appeler madame Frontignan !

ODETTE, à part, descendant.

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là? (Haut.) Mais pourquoi me demandiez-vous ?...

ANGÈLE, furieuse.

Pourquoi ?... Pourquoi ?...

ODETTE, poussant un cri.

Oh ! je devine !... Vous êtes sa maîtresse?

ANGÈLE, se contenant.

En effet, madame, puisque vous êtes la femme du docteur Frontignan, je ne puis être que sa maîtresse !

ODETTE.

Eh bien, mademoiselle, vous arrivez bien, car j'allais justement me faire conduire à votre hôtel.

ANGÈLE, très calme.

Croyez, madame, que je suis heureuse de vous éviter cette course.

ODETTE.

Asseyons-nous, voulez-vous, et causons.

ANGÈLE.

J'allais justement vous le demander.

Angèle s'assied à droite de la table, Odette à gauche.

ODETTE.

Depuis quand êtes-vous la maîtresse de mon époux ?

ANGÈLE.

Depuis quand êtes-vous la femme de mon amant ?

ODETTE.

Hein ? Mais elle m'interroge. Ah ! ça, ma petite, ne confondons pas les rôles .. Je suis madame Frontignan, moi ?

ANGÈLE.

C'est vrai, madame, j'oubliais... je vous demande pardon !

ODETTE.

Non ! mais elles en ont du toupet, ces femmes-là ! Non seulement, elles viennent nous disputer nos maris jusque sous notre nez...

ANGÈLE.

Oh ! rassurez-vous, madame, je n'ai nulle envie de vous disputer monsieur Frontignan !...

ODETTE.

Alors, pourquoi êtes-vous venue le relancer ici ?

ANGÈLE.

J'ignorais qu'il fût marié.

ODETTE.

Et maintenant que vous le savez ?

ANGÈLE.

Je m'en voudrais de porter désormais le trouble dans son ménage : vous pouvez le garder !

Elle se lève.

ODETTE, se levant.

C'est vrai ce que vous dites là ?

ANGÈLE.

C'est si vrai qu'au moment même où vous vous disposiez à vous rendre à mon hôtel, je me disposais moi, à aller dire à monsieur Frontignan que tout était fini entre nous.

ODETTE.

Pas possible ! Ah ! ça, vous ne l'aimez donc pas ?

ANGÈLE.

Je l'ai aimé, mais je ne l'aime plus !

ODETTE.

Et depuis quand ?

ANGÈLE.

Depuis que je sais que vous êtes sa femme !

ODETTE.

Vous n'aimez pas les hommes mariés.

ANGÈLE.

Voilà !

ODETTE.

Et comme vous avez raison, ma chère ! Avec eux, on a toujours un tas d'embêtements !

ANGÈLE.

On en a même plus qu'on ne croit.

ODETTE.

Mais bah ! un homme de perdu, dix de retrouvés, et jolie comme vous l'êtes !

ANGÈLE.

Oh !

ODETTE.

Si, si ! Je m'y connais... Tenez... je vais vous donner un tuyau : il y a dans cet hôtel un richissime Américain...

ANGÈLE.

Je l'ai déjà vu ; merci !

ODETTE.

Ah ! bah !

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRONTIGNAN.

FRONTIGNAN, entrant par le fond, à part.

Enfin, on m'a relâché...

ODETTE, à part.

Fronfron !

FRONTIGNAN, s'arrêtant en voyant les deux femmes.

Angèle et Odette ensemble !

ANGÈLE, bas, à Odette.

Laissez-moi seule avec lui.

ODETTE, bas.

Pour la rupture ? bien.

FRONTIGNAN, à part.

Et elles se parlent bas !

ODETTE, bas, à Frontignan en passant devant lui.

Sois gentil avec elle... fais-lui un petit cadeau.

FRONTIGNAN.

Hein ?

ODETTE, à part.

Et moi qui croyais qu'elle allait faire du chichi !

Elle entre dans sa chambre.

SCÈNE XII

FRONTIGNAN, ANGÈLE, puis FRANÇOIS.

FRONTIGNAN.

Angèle, mon Angèle à moi!

ANGÈLE.

Prenez garde, mon cher, votre femme pourrait nous entendre.

Elle passe à gauche.

FRONTIGNAN.

Ma femme? Mais c'est toi, ma femme.

ANGÈLE.

Moi? vous voulez rire! Madame Frontignan, votre femme, vient d'entrer là dans sa chambre.

FRONTIGNAN.

Ah ! mon Dieu ! tu sais!...

ANGÈLE.

Et moi je ne suis que votre maîtresse.

FRONTIGNAN.

Angèle, écoute-moi.

ANGÈLE.

Oh ! mais ne cherchez pas à vous défendre... Si quelqu'un doit s'excuser ici, ce n'est pas vous, c'est moi.

FRONTIGNAN.

Toi?

ANGÈLE.

Ne suis-je pas venue porter le trouble dans votre

ménage? Mais rassurez-vous, je ne suis pas une maîtresse collante, moi, j'ai promis à madame Frontignan que tout était fini entre nous et je tiendrai ma parole.

FRONTIGNAN.

Angèle, je t'en supplie, ne parle pas ainsi. Tu crois savoir tout et tu ne sais rien... Si je suis venu ici avec une femme, c'est parce que je suis un mari fidèle.

ANGÈLE.

Pardon, mon cher, mais ce n'est pas à moi que vous devez des explications, c'est à madame Frontignan.

FRONTIGNAN.

Mais madame Frontignan, c'est toi, c'est toi seule.

ANGÈLE.

Encore? Ah! non, il faut soigner ça! Vous n'allez pas confondre sans cesse votre maîtresse avec votre femme.

FRONTIGNAN.

Mais je n'ai jamais eu de maîtresse.

ANGÈLE.

Eh bien, et moi?

FRONTIGNAN.

Tu es ma femme!

ANGÈLE.

Non, monsieur, je suis une cocotte, moi!... je suis une grue!

Elle passe à droite.

FRONTIGNAN.

Angèle!

Paraît François par le fond

ANGÈLE, à François.

Garçon, je meurs de soif, donnez-moi une consommation... une consommation de grue !

Frontignan, François, Angèle.

FRONTIGNAN.

Une consommation de grue ?

FRANÇOIS, ahuri.

Mais, madame...

ANGÈLE.

Eh bien, quoi, mais madame ?.. Que demandent ces dames quand elles viennent ici ?

FRANÇOIS.

Un cocktail.

ANGÈLE.

Eh bien, donnez-moi un cocktail !

FRONTIGNAN, remontant à François.

Non, pas de cocktail, une camomille !

ANGÈLE.

Une camomille à une femme comme moi?... un cocktail !

FRONTIGNAN.

Une camomille !

FRANÇOIS.

Mais...

ANGÈLE.

Mais allez... allez donc !...

FRANÇOIS.

Oui, madame.

Il sort par le bureau.

FRONTIGNAN.

Mais c'est insensé !... Calme-toi et écoute-moi.

ANGÈLE.

Une dernière fois, mon cher, je vous ai rendu votre liberté, je reprends la mienne, nous n'avons plus rien à nous dire !

FRONTIGNAN.

Plus rien à nous dire ?

SCÈNE XIII

FRONTIGNAN, ANGÈLE, MAXIME.

MAXIME, entrant par le fond, à Frontignan.

Monsieur, mes témoins attendent les vôtres...

ANGÈLE, poussant un cri.

M. Laverdier !

FRONTIGNAN.

Maxime !

ANGÈLE, allant vivement à Maxime.

Monsieur, depuis trois jours vous me répétez sur tous les tons que vous m'aimez...

FRONTIGNAN.

Hein ? L'imbécile, c'était lui ?

MAXIME, très gêné.

Mais madame, votre mari est là !

ANGÈLE.

Mon mari ? où ça ?

FRONTIGNAN.

Par ici !

ANGÈLE, indiquant Frontignan.

Ah ? monsieur ?... mais monsieur n'a jamais été mon mari ! Il a été mon amant.

MAXIME, ahuri.

Ah ! bah ?

FRONTIGNAN, prenant Angèle par la main et la faisant passer.

Angèle, mais tais-toi donc !

ANGÈLE, continuant, à Maxime.

Je suis libre à présent, et si vous m'aimez toujours, je suis prête à être votre maîtresse !

MAXIME, avec feu.

Si je vous aime toujours ?

FRONTIGNAN.

Monsieur, je vous défends d'écouter madame !...

ANGÈLE.

A quel hôtel êtes-vous descendu ?

FRONTIGNAN, voulant la faire taire.

Angèle !

MAXIME.

A l'hôtel du Puy-de-Dôme !

ANGÈLE.

Eh bien, allez en avant, je vous suis !

MAXIME, remontant.

Bien !

FRONTIGNAN.

Monsieur, si vous avez le malheur !..

MAXIME.

Monsieur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous ! (A Angèle.) A tout à l'heure !

Il sort par le fond.

ANGÈLE, lui envoyant des baisers.

Tiens, mon chéri, tiens, mon coco !

SCÈNE XIV

FRONTIGNAN, ANGÈLE, BRACKSON.

FRONTIGNAN.

Angèle, au nom du ciel !..

ANGÈLE, redescendant à gauche.

Je suis une grue !

FRONTIGNAN.

Mais écoute-moi...

ANGÈLE.

Je suis une grue !

FRONTIGNAN.

Vouloir prendre un amant, toi ?

ANGÈLE.

Un amant? Mais j'en prendrai dix, j'en prendrai vingt, je prendrai tous ceux qui se présenteront, de cette façon, au moins, s'il y en a dans le tas qui sont mariés sans que je le sache, je ne risquerai pas de rester le bec dans l'eau !

FRONTIGNAN.

Mais voyons, tu ne peux pas me condamner sans m'entendre... je ne connaissais pas cette femme, il y a deux jours...

Paraît Brackson sur l'escalier.

ANGÈLE, l'apercevant.

L'Américain !

FRONTIGNAN, à part.

Brackson !

ANGÈLE, allant à Brackson et poussant Frontignan qui tombe assis sur le canapé.

Venez ici, vous aussi!. . Il y a vingt minutes, vous m'avez offert la colonne Vendôme si je devenais votre maîtresse !

BRACKSON.

Yes !

FRONTIGNAN.

Hein ?

ANGÈLE.

Eh bien, j'accepte !

FRONTIGNAN.

Ne l'écoutez pas ! ne l'écoutez pas !

BRACKSON.

Pardon, il y a trois semaines vous m'avez fait cocu.

ANGÈLE.

Vous dites ?

BRACKSON.

Il m'a fait cocu.

ANGÈLE, poussant un cri.

Ah !

FRONTIGNAN, à Angèle.

Non, je vais t'expliquer...

ANGÈLE.

Deux maîtresses!. . Ça lui en fait deux !

BRACKSON, à Frontignan.

Vous ne m'avez pas fait ?...

FRONTIGNAN.

Si... (Se tournant vers Angèle.) Mais c'est parce que je suis un mari fidèle !...

ANGÈLE, à Brackson.

Quel est le numéro de votre chambre?

BRACKSON.

38.

ANGÈLE.

J'y serai dans une heure.

FRONTIGNAN.

Jamais!

BRACKSON.

Jamais? Si dans cinq jours...

FRONTIGNAN, éclatant.

Eh bien, oui, c'est entendu, vous me tuerez si vous voulez, ça m'est égal, mais je vous défends, vous m'entendez, je vous défends de recevoir madame dans votre chambre!

BRACKSON.

Pardon...

ANGÈLE, passant à Brackson.

Mais ne lui réponds donc pas, mon chéri, et va m'attendre dans ta chambre.

BRACKSON.

All right! all right!

FRONTIGNAN.

Mais elle est folle!

BRACKSON.

Enfin, je serai vengé!

Il disparaît par l'escalier.

ANGÈLE, lui envoyant des baisers.

Tiens, toi aussi, tiens!

Frontignan prend Angèle par la main et la fait descendre.

SCÈNE XV

FRONTIGNAN, ANGÈLE, UN VIEUX MONSIEUR.

FRONTIGNAN.

Angèle, voyons, dis-moi que ce n'est pas sérieux, que c'est pour m'effrayer...

ANGÈLE.

Pas sérieux ?

Paraît vers le fond un vieux monsieur qui se dirige vers la table.

FRONTIGNAN.

Tu ne vas pas te jeter à la tête de tous ceux que tu rencontres ?

ANGÈLE.

C'est le métier qui veut ça.

FRONTIGNAN.

Et tu crois que je te laisserai aller ?

ANGÈLE, allant vers le vieux monsieur.

Qu'est-ce que tu cherches là, mon gros?

LE VIEUX MONSIEUR.

L'Indicateur des chemins de fer.

ANGÈLE.

Eh bien ! quand tu chercheras une grue, pense à moi.

LE VIEUX MONSIEUR.

Volontiers.

FRONTIGNAN, courant à lui.

Monsieur, je suis le mari de madame!

LE VIEUX MONSIEUR, effrayé.

Hein ?

ANGÈLE.

Ce n'est pas vrai, c'est mon ancien amant !

LE VIEUX MONSIEUR.

Mais...

FRONTIGNAN, le prenant par le collet et le secouant.

C'est ma femme, entendez-vous... et si vous vous permettez de lever les yeux sur elle...

ANGÈLE, tirant le vieux monsieur de son côté.

Voulez-vous bien lâcher monsieur...

LE VIEUX MONSIEUR.

Monsieur, lâchez-moi !

FRONTIGNAN, le rejetant au fond.

Oui, tenez, allez-vous en, allez-vous en, je ne répondrais plus de moi !

LE VIEUX MONSIEUR.

Ah ! le commissaire de police a eu bien tort de vous remettre en liberté !

Il remonte.

ANGÈLE.

De le remettre en liberté ?

FRONTIGNAN.

Mais allez-vous en donc !

LE VIEUX MONSIEUR, redescendant et montrant Frontignan.

Il y a une heure, il a voulu violer mademoiselle de Pontavant !

Il se sauve par le fond pendant que Frontignan saisit une chaise pour la lui lancer à la tête.

ANGÈLE.

Il a voulu violer?... Ah! c'est complet!

FRONTIGNAN, affolé.

Mais toujours parce que je suis un mari fidèle!..

ANGÈLE.

Ah! ça, monsieur, mais quel homme êtes-vous donc?

FRONTIGNAN.

Qui je suis? Eh bien, je vais te le dire! Je suis un malheureux que tout accuse et qui pourtant n'est pas coupable...

ANGÈLE.

Vraiment? Alors ce n'est pas vous qui êtes venu ici avec une femme? ce n'est pas vous qui avez été l'amant de madame Brackson? ce n'est pas vous qui avez voulu, il y a une heure...

FRONTIGNAN, l'interrompant.

Si! c'est moi.

ANGÈLE, triomphante.

Ah!

FRONTIGNAN.

Et pourtant ce n'est... pas moi.

ANGÈLE.

Ah! celle-là!

Elle passe à droite et fait le tour par derrière la table.

FRONTIGNAN, la suivant.

Ce n'est pas le *moi* qui te parle en ce moment, c'est un autre *moi*, un *moi* irresponsable, le *moi* enfin qui était sous l'empire d'une de ces maudites dragées d'Hercule!

ANGÈLE, qui est redescendue à gauche.

Une dragée d'Hercule?

FRONTIGNAN.

Une invention de Lavirette, une drogue infernale qu'il ma fait prendre à mon insu, qui vous grise et qui vous affole, mais le cœur n'y est pour rien, c'est la bête seule qui parle!

ANGÈLE.

Il n'y a pas de bête qui ne se dompte!

FRONTIGNAN.

Pas quand il s'agit de l'homme!

ANGÈLE.

Et vous croyez que je vais donner dans cette histoire de dragées à dormir debout?

FRONTIGNAN.

A dormir?.. Ah! plût au ciel que ces dragées-là fissent dormir!

ANGÈLE.

A d'autres, monsieur, à d'autres!

Elle passe à droite.

FRONTIGNAN.

Tu ne me crois pas?

ANGÈLE.

Libre à madame Frontignan de vous croire, mais quant à moi... Adieu!

FRONTIGNAN.

Adieu?

ANGÈLE, sans l'écouter.

Je ne peux aller chez mes amants avec cette tête-là... Il faut que je me recoiffe.

FRONTIGNAN.

Angèle!

ANGÈLE.

Ah! dans la chambre de Lavirette.

Elle entre au n° 21 et ferme la porte à clef.

SCÈNE XVI

FRONTIGNAN puis LAVIRETTE, puis ANGÈLE, puis FRANÇOIS.

FRONTIGNAN, seul.

Elle s'enferme? Elle refuse de croire? Mais c'est insensé!.. Mais c'est fou!.. Et c'est à cause de ce Lavirette?

Il passe à gauche.

LAVIRETTE, entrant par le fond à lui-même et se dirigeant vers le n° 21.

Frontignan est relâché... Il s'agit d'emmener sa femme...

FRONTIGNAN, se précipitant.

Lui!

LAVIRETTE.

Frontignan!

FRONTIGNAN, se contenant à peine.

Ah! te revoilà! te revoilà!

LAVIRETTE, effrayé.

Hein? Tu ne vas pas recommencer?

Il se cache derrière la table.

FRONTIGNAN.

Oh! sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre!

LAVIRETTE.

Mais qu'est-ce qu'il y a encore?

FRONTIGNAN.

Il y a que ma femme sait tout, entends-tu!

LAVIRETTE.

Ta femme?

FRONTIGNAN.

Oui! Et tu crois que ça va se passer ainsi?

LAVIRETTE, descendant.

Ecoute, je verrai ta femme, je lui dirai...

FRONTIGNAN.

Tu lui diras ce que tu voudras, mais si dans un quart d'heure tu ne l'as pas convaincue de mon innocence, ah! je te garantis que tu ne sortiras pas vivant de cet hôtel!

LAVIRETTE.

Dans un quart d'heure?

Paraît Angèle entrant du n° 21.

FRONTIGNAN.

Angèle!

ANGÈLE.

Je vous prie une dernière fois, monsieur, de ne plus m'adresser la parole.

FRONTIGNAN.

Non, ce n'est pas moi, qui vais te parler, c'est monsieur. (Bas à Lavirette.) Un quart d'heure!

Il tire sa montre.

LAVIRETTE.

Je vous jure qu'il n'est pas responsable, c'est moi seul, entendez-vous, moi seul qui suis cause de tout!

Frontignan, Lavirette, Angèle.

ANGÈLE, ironique.

Vous et les dragées d'Hercule?

LAVIRETTE.

Oui, j'avais parié... Oh! j'ai eu grand tort, j'en conviens.

ANGÈLE.

Vous avez eu surtout grand tort, cher monsieur, de me croire assez bête pour couper dans cette histoire-là !

LAVIRETTE.

Hein, vous ne croyez pas ?..

FRONTIGNAN, montrant sa montre à Lavirette.

Plus que douze minutes.

LAVIRETTE.

Douze ?.. (A Angèle.) Les instants sont précieux... Je vous en supplie, croyez-moi tout de suite.

ANGÈLE.

Vous croire ? Vous qui, il n'y a qu'un instant, me racontiez que monsieur était allé chez le commissaire pour une consultation ?

LAVIRETTE.

J'ai dit ça parce que je pensais que vous ne sauriez jamais...

ANGÈLE.

Naturellement !

FRONTIGNAN, regardant l'heure.

Onze minutes !

LAVIRETTE.

Madame, le temps passe, au nom du ciel...

ANGÈLE, sèchement et passant au milieu.

Ah ! brisons là, cher monsieur ; que vous vouliez sauver votre ami, c'est tout naturel, les hommes se soutiennent entre eux, mais quant à vos dragées d'Hercule... jamais vous ne me ferez avaler ça !

LAVIRETTE, à part, frappé d'une idée.

Avaler ?.. Oh !

ANGÈLE, à Frontignan.

Jamais !

Elle remonte.

FRANÇOIS, entrant par le bureau avec un verre sur un plateau.

Voici le cocktail que madame a demandé.

ANGÈLE.

C'est vrai, donnez !

Elle va pour prendre le verre, mais Frontignan la saisit par la main et l'entraîne sur l'avant-scène, à gauche pendant que Lavirette prend le verre.

LAVIRETTE, bas à François, lui prenant le verre.

C'est bien !.. Allez !..

Il va à la table à droite. — François sort par le bureau.

FRONTIGNAN.

Angèle, je t'en prie, tu ne vas pas boire ça !

ANGÈLE.

Moi ?

LAVIRETTE, à part.

Ah ! tu refuses de croire ?...

Il met vivement, sans être vu de Frontignan ni d'Angèle, une dragée dans le cocktail.

FRONTIGNAN.

Mais ça va te griser !

ANGÈLE.

Tant mieux !..

FRONTIGNAN.

Angèle !..

ANGÈLE.

Oh ! ça, monsieur, aurez-vous bientôt fini de vous mêler de ce qui ne vous regarde plus ?

FRONTIGNAN.

Eh bien ! non ! non ! tu ne boiras pas !..

ANGÈLE, s'échappant et courant vers la table.

Eh bien ! si ! si ! je boirai !

LAVIRETTE, redescendant.

Mais laisse-la donc boire !

Il saisit Frontignan à bras le corps pour l'arrêter.

FRONTIGNAN, se débattant.

Lavirette ! Lâche-moi !

LAVIRETTE.

Jamais de la vie !..

Angèle prend le verre et le vide entièrement.

LAVIRETTE, à part, lâchant Frontignan.

Ça y est !

ANGÈLE, réposant le verre sur la table.

C'est délicieux !

FRONTIGNAN, exaspéré, à Lavirette.

Oh ! toi ! toi ! (Se ravisant.) Non ! je t'ai donné dix minutes pour la convaincre de mon innocence, tu as encore sept minutes...

LAVIRETTE, tranquillement.

Je ne t'en demande que cinq !

ANGÈLE, ricanant.

Cinq minutes ! Ah ! ah !

FRONTIGNAN, à part, regardant Angèle.

Et Maxime qui l'attend !.. Oh ! je vais d'abord aller régler cette affaire-là !

Il sort par le fond, sans être vu de Lavirette ni d'Angèle.

SCÈNE XVII

ANGÈLE, LAVIRETTE puis FRANÇOIS.

ANGÈLE, avec ironie.

Et vous croyez qu'en cinq minutes vous m'aurez convaincue !

LAVIRETTE, souriant.

Je ne crois pas, j'en suis sûr !

ANGÈLE.

Vraiment? Eh bien, je ne serais pas fâchée de voir ce que vous allez encore me raconter.

Elle s'assied à gauche de la table.

LAVIRETTE.

Rien du tout !

ANGÈLE.

Rien du tout?

LAVIRETTE.

Non. Une simple prière à Mahomet, et ça y est !.. « Mahomet, bon Mahomet, que ta lumière, plus puissante que le soleil et la lune éclaire la femme de l'infortuné Frontignan, et la fasse tomber dans ses bras »... (Il se retourne comme pour montrer Frontignan, s'aperçoit qu'il n'est plus là et poussant un cri.) Eh ! bien, où est-il ? où est-il?

ANGÈLE, narquoise.

Qui ça?... Mahomet?

LAVIRETTE, effrayé.

Mais non, Frontignan ! Il est parti ?

ANGÈLE.

A moins que Mahomet ne l'ait fait disparaître!

LAVIRETTE, affolé.

Ah! mon Dieu!... mais il faut courir après lui!

ANGÈLE.

Eh bien, allez, vous avez encore quatre minutes.

LAVIRETTE, à part.

La laisser seule ici? Ah! mais non! (Criant.) François! François! (Changeant de ton.) Et il part sans me prévenir!... (Criant.) François! François!

FRANÇOIS, apparaissant par le bureau.

Qu'y a-t-il?

LAVIRETTE.

Cours après le docteur Frontignan!

FRANÇOIS.

Où est-il allé?

LAVIRETTE.

Je n'en sais rien... Mais il y a dix louis pour toi, si tu le ramènes de gré ou de force avant trois minutes.

FRANÇOIS.

Dix louis? Oh! alors!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XVIII

LAVIRETTE, ANGÈLE.

LAVIRETTE.

Ah! Pourvu qu'il le rattrape!

ANGÈLE.

Oh ! qu'il le rattrape ou non, cela n'a aucune importance.

Elle se lève.

LAVIRETTE.

Vous croyez ça?

ANGÈLE.

Et si cette prière au bon Mahomet est tout ce que vous avez dans votre sac pour me convaincre, il est inutile, cher monsieur, d'insister davantage.

Elle remonte.

LAVIRETTE, se précipitant devant elle.

Eh bien, où allez-vous?

ANGÈLE.

Chez Maxime Leverdier, qui m'aime et qui m'attend.

LAVIRETTE.

Hein? Ah! mais non, vous n'irez pas.

ANGÈLE.

Vous voulez m'empêcher?..

LAVIRETTE.

Dussè-je employer la force...

Il la prend par la main et la fait descendre.

ANGÈLE, furieuse.

Ah! par exemple!.. Et de quel droit?..

LAVIRETTE.

De quel droit?..

ANGÈLE, s'arrêtant.

C'est bizarre, ce qu'il fait chaud ici tout à coup.

LAVIRETTE, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ANGÈLE.

Vous ne trouvez pas?

LAVIRETTE.

Non... si...

ANGÈLE, reprenant furieuse.

De quel droit, je vous prie? (s'arrêtant et même jeu que plus haut.) Ce n'est pas possible, il va y avoir un orage!

LAVIRETTE, à part.

Ah! pourvu qu'il ne tarde pas!

ANGÈLE, reprenant.

De quel droit? (s'arrêtant et gaîment.) Ah! mais! Ah! mais! Ah! mais qu'est-ce que j'ai donc, moi?...

LAVIRETTE, à part.

Mais où diable est-il allé?

ANGÈLE, très troublée.

Ah! c'est le cocktail!

LAVIRETTE, qui est à droite de la table.

Oui, oui, c'est le cocktail... mais ça va se passer, calmez-vous!... ne vous énervez pas, surtout ne vous énervez pas!

ANGÈLE, à gauche de la table et regardant Lavirette.

Savez-vous que vous êtes joli garcon, vous?

LAVIRETTE, vivement.

Non! non! Je ne suis pas joli garçon!.. je suis très laid au contraire, je suis affreux!..

ANGÈLE, allant à lui.

Mais non!..

LAVIRETTE, mettant la chaise entre Angèle et lui.

Si! si!.. Ah! tenez, j'aime mieux tout vous dire!..

SCÈNE XIX

LES MÊMES, FRONTIGNAN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant par le fond, en tirant Frontignan par la main.

Venez, monsieur, venez vite!

LAVIRETTE, poussant un cri de joie.

Lui! Enfin!

FRONTIGNAN, qui se débat.

Mais sapristi!

LAVIRETTE, à François.

Allez-vous en! (A Frontignan.) Et toi, reste auprès de ta femme et ne la quitte plus!

FRONTIGNAN, avec joie.

Tu l'as convaincue?

ANGÈLE, à part.

Hein?

LAVIRETTE, à Frontignan.

Va! va! dépêche-toi! (A part.) Ouf! ça y est.

Il sort par le fond à la suite de François.

SCÈNE XX

FRONTIGNAN, ANGÈLE.

FRONTIGNAN.

Tu es convaincue de mon innocence...

ANGÈLE.

Moi? convaincue? Ah! mais non!

FRONTIGNAN.

Comment, non?

ANGÈLE.

Je vous hais, entendez-vous... je... je... (Changeant de ton tout à coup et tendrement.) Ah! mon chéri!..

FRONTIGNAN, avec joie.

Angèle!

ANGÈLE, s'éloignant et passant à gauche.

Non, non! Je ne veux pas!..

FRONTIGNAN.

Eh bien! qu'est-ce que tu as?

ANGÈLE.

Je ne sais pas... Je vous hais... et malgré ça, j'ai envie que tu m'embrasses!

FRONTIGNAN.

Hein?

ANGÈLE.

Ah! mais ce n'est pas possible que ce soit le cocktail!

FRONTIGNAN, à part.

Est-ce qu'il lui aurait fait prendre?...

ANGÈLE.

Dieu de Dieu que j'ai donc chaud!

FRONTIGNAN, à part.

Mais oui!

ANGÈLE, tendrement.

Ah! misérable, pourquoi m'as-tu trompée?

FRONTIGNAN, la prenant dans ses bras.

Puisque c'est malgré moi!

ANGÈLE.

C'est pas vrai!

FRONTIGNAN.

Mais si, je n'ai pu résister, pas plus que tu ne peux résister toi-même en ce moment.

ANGÈLE.

Ne pouvoir vous résister, moi?.. (Elle s'échappe de ses bras et passe derrière le canapé.) Si! ah! si!

FRONTIGNAN, la poursuivant.

Non, car pour te convaincre, Lavirette t'a fait prendre à toi aussi...

ANGÈLE, comprenant.

Une dragée d'Hercule?

FRONTIGNAN.

Oui.

ANGÈLE, indignée.

Oh! Oh!

FRONTIGNAN.

Et tu es bien forcée de croire à présent...

ANGÈLE.

Non, monsieur!

FRONTIGNAN.

Comment, non?

ANGÈLE.

Et je vais vous montrer que malgré toutes les dragées du monde, on peut résister quand le cœur n'y est pour rien!

FRONTIGNAN.

Comment ça?

ANGÈLE.

Par la fuite!

Elle se sauve dans la chambre de Lavirette et s'enferme à clef.

SCÈNE XXI

FRONTIGNAN, puis LAVIRETTE.

FRONTIGNAN, courant à la porte.

Hein?.. Angèle! Elle s'est enfermée! Angèle! mon Angèle!

LAVIRETTE, paraissant par le fond.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, tout seul?

FRONTIGNAN.

Ah! mon ami! Elle s'est enfermée dans ta chambre?

LAVIRETTE.

Mais fais le tour et passe par la fenêtre, imbécile!

FRONTIGNAN.

La fenêtre! oui! comme Roméo!

Il se sauve vivement par le fond.

SCÈNE XXII

LAVIRETTE, ODETTE.

LAVIRETTE.

Ah! si je n'étais pas là!

ODETTE, entrant, elle a ôté son chapeau, à elle-même.

Elle a dû rompre... (Apercevant Lavirette.) Ah! vous revoilà, vous!.. Où est votre sœur?

LAVIRETTE, qui prête l'oreille.

Chut, un instant.

ODETTE.

Un instant?

On entend à la cantonade un bruit de vitre qui vole en éclats, puis un cri que pousse Angèle.

LAVIRETTE, gaîment.

Ça y est!

ODETTE.

Qu'est-ce qui y est ?

LAVIRETTE.

Elle est dans les bras de son mari!

ODETTE.

Votre sœur ? Elle est donc mariée ?

LAVIRETTE.

Avec le docteur Frontignan.

ODETTE, poussant un cri.

Hein ?

LAVIRETTE.

Et elle lui pardonne en ce moment.

ODETTE.

Marié? Fronfron est marié? Et sa femme c'est ?... Mais alors, je suis roulée, moi ?

LAVIRETTE.

Oh !

ODETTE.

Si ! si, je suis roulée ! Mais je me vengerai !

LAVIRETTE.

Non, car vous n'aurez plus rien à reprocher à Frontignan.

ODETTE.

Plus rien?

LAVIRETTE.

Vous vouliez qu'il vous réhabilitât, il l'a fait ! Et vous pouvez rentrer à Paris la tête haute, comme une femme de qui l'on ne pourra pas dire qu'un homme ne lui a pas manqué de respect.

ODETTE.

Oh ! tout ça, c'est très joli...

LAVIRETTE.

En somme, il vous a rendu l'honneur !

ODETTE.

Possible, mais qui me rendra mon *ut?*

LAVIRETTE.

Moi ! Et votre *ré*, et votre *si*, et votre *la*. Toute la gamme, enfin !

ODETTE.

Vrai ? Ah ! mon petit Lavirette.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, plus MADAME BICOT, puis LARTIGOUL, puis BRACKSON, puis FRONTIGNAN et ANGÈLE.

MADAME BICOT, entrant vivement du numéro 19.

Fifille ! fifille !

ODETTE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME BICOT.

Je viens d'apercevoir par la fenêtre le commandant Lartigoul qui se dirigeait de ce côté.

VOIX DE LARTIGOUL, à la cantonade.

Madame Bicot !

MADAME BICOT.

C'est lui, apprête toi à te jeter dans ses bras !

ODETTE.

En criant, comme à l'Ambigu : « *Ciel, mon père !* »

LAVIRETTE, à part.

Je suis curieux de voir ça !

Il gagne la droite.

LARTIGOUL, entrant par le fond, apercevant madame Bicot.

Ah ! la voilà !

Madame Bicot, Lartigoul, Odette, Lavirette.

MADAME BICOT.

Marius, tu cherches ta fille...

LARTIGOUL, l'arrêtant du geste.

Ma fille ? un instant ! Vous vous êtes fichue du commandant Lartigoul de l'Infanterie Coloniale, comme d'un vulgaire conscrit !

MADAME BICOT et ODETTE, à part.

Hein ?

LARTIGOUL.

Je sais toute la vérité !

MADAME BICOT, à part.

Ah ! mon Dieu !

LARTIGOUL.

Son père est artilleur !

MADAME BICOT, vivement et étourdiment.

Ce n'est pas vrai, c'est un cuirassier ! (A part.) Aïe !

LARTIGOUL.

Un cuirassier ? Enfin, peu importe ! Et vous vouliez faire payer à l'Infanterie les dettes de la cavalerie ?

MADAME BICOT, très digne.

Infanterie, Cavalerie, c'est toujours l'armée française !

LARTIGOUL.

Oui, mais ça fait trop de pères pour une seule fille !

MADAME BICOT.

Alors, tu ne m'épouses plus ?

LARTIGOUL.

Je passe la main au ministre de la guerre !

Madame Bicot, Lartigoul, Odette, Lavirette.

BRACKSON, descendant vivement l'escalier, une dépêche à la main.

Le docteur Lavirette ! Où est le docteur Lavirette ?

LAVIRETTE.

Me voici !

BRACKSON, descendant entre Odette et Lavirette.

C'est bien, vous qui êtes l'inventeur des dragées d'Hercule ?

LAVIRETTE.

En effet.

BRACKSON.

All right ! Voici la dépêche que je reçois à l'instant. (Lisant.) Achetez monopole Amérique, invention Lavirette. (Parlé.) Je vous offre cent mille dollars !

TOUS.

Cent mille dollars ?

LAVIRETTE.

J'accepte, mais à une condition...

FRONTIGNAN, entrant tout en parlant à sa femme qu'il tient par la main.

Oui, ma chérie, nous partirons ce soir même pour Luxeuil.

TOUS.

Frontignan !

FRONTIGNAN, à Lavirette.

Ah ! mon ami, elle m'a pardonné !

ANGÈLE, les yeux baissés.

Il a bien fallu !

BRACKSON, à Frontignan, allant à lui.

Partir ! vous ? Ah ! mais non ! Et ma vengeance ?

LAVIRETTE.

Pardon, j'accepte vos propositions pour l'Amérique, mais à la condition que vous renoncerez à vous venger de Frontignan.

BRACKSON.

Jamais !

LAVIRETTE.

Business !

BRACKSON.

Et mon honneur ?

TOUS.

Business ! Business !

Madame Bicot, Lartigoul, Odette, Lavirette, Brackson, Frontignan, Angèle.

BRACKSON.

Vous avez raison, Business d'abord !

FRONTIGNAN, à part.

Sauvé !

LARTIGOUL, à lui-même.

Je vais m'inscrire pour dix mille dragées !

FRONTIGNAN, bas, à Angèle.

Et si dans neuf mois nous avons un fils, nous l'appellerons Hercule !

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

PQ
2197
B4D7
1904

Bilhaud, Paul
Les dragées d'Hercule

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY